GENEVIÈVE RUXTON

La Dilecta de Balzac

BALZAC ET Mme DE BERNY
1820-1836

AVEC UNE PRÉFACE DE M. JULES LEMAITRE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Deuxième édition



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

LA DILECTA DE BALZAC

GENEVIÈVE RUXTON

LA DILECTA
DE BALZAC

BALZAC ET Mme DE BERNY
1820-1836

PRÉFACE DE M. JULES LEMAITRE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

PRÉFACE

Paris, 29 septembre 1909.

Madame,

Vous venez d'écrire sur Balzac, — sur ses « années d'apprentissage », sur sa lente et douloureuse formation, sur son génie et sur sa volonté aussi rare que son génie, sur sa vie brûlante et secrètement tragique, sur les correspondances de sa vie et de son œuvre, sur son grand amour et sur ses autres amours, — un livre ardent, émouvant, coloré, et d'ailleurs plein de révélations.

Il est singulier et il ne paraît pas ridicule

(quand on vous a lue, madame) que l'initiatrice de ce gros garçon court aux yeux étincelants, et sa Béatrice de toujours, ait été une « femme sensible » du dix-huitième siècle, qui avait quarante-trois ans quand il la rencontra et qui aurait pu aisément être sa mère. Et il est admirable que ç'ait été là « son grand amour », et qui persista à travers toutes les aventures de son cœur. En nous racontant ces choses, vous nous découvrez, mieux qu'on ne l'avait fait encore, la candeur héroïque, la douceur, la bonté et les intimes délicatesses de cet observateur congestionné et de ce terrible pétrisseur de masques, savant comme un démiurge et naïf comme un enfant.

Cette belle histoire d'amour, vous l'avez écrite avec amour, — un amour qui ne se permet même pas le sourire!

Et je veux apprendre à vos lecteurs où vous l'avez écrite. Vos notes et vos documents, vous les avez, bien entendu, recueillis à Paris, dans l'Ile-

de-France et dans la Touraine. Mais, lorsque vous les avez mis en ordre et que vous en avez composé cette étude, c'était en Afrique, non loin du Niger, sur la rivière Bénéoué, où vous avait appelée votre mariage avec un haut fonctionnaire anglais. Et nul ne s'étonnera que votre Balzac *ait été écrit sous un grand soleil et dans une nature éblouissante. Car il fait chaud dans votre livre. Et c'est, en outre, comme si les glorieuses images de votre patrie vous étaient devenues, par l'éloignement, plus chères encore.*

Je ne puis vous dire, madame, combien je suis content que, là-bas, là-bas, la France soit représentée, au milieu de nos amis anglais, par une Française telle que vous, et je vous prie de vouloir bien agréer mes plus respectueux hommages.

Jules Lemaitre.

AVANT-PROPOS

Chaque année de nouvelles études balzaciennes nous font mieux connaître la vie du maître; des parties s'éclairent, des détails se coordonnent, la trame de cette vaillante existence se reconstitue sous nos yeux fil à fil, et notre admiration augmente devant chaque détail ignoré, devant chaque document inédit.

Bientôt nous connaîtrons jour par jour ce que fut l'existence de ce grand lutteur, bientôt, sans doute, quelque biographe autorisé, s'appuyant sur la masse de documents patiemment recueillis, classés, puis légués par le regretté M. de Lovenjoul à l'Académie française, publiera, nous l'espérons du moins, une

biographie complète d'Honoré de Balzac (1).

Ce sera pour ceux qui se sont passionnés à suivre l'éclosion et le développement de cette splendide individualité une joie profonde, une lecture pleine d'émotions et d'enseignements. Une période sera close cependant, la période des hypothèses, des rapprochements, la série des suppositions et des menues certitudes, tout ce qu'une date retrouvée, une lettre de la correspondance déjà publiée interposée entre les pages de l'un des chefs-d'œuvre permet-

(1) Les recherches qui nous ont amené à tenter cette esquisse du caractère et de l'influence de Mme de Berny sur Balzac ont été faites au moment où MM. Hanotaux et Vicaire rassemblaient les documents de leur *Balzac imprimeur;* notre étude nous amenait aux mêmes conclusions que celles de leur beau livre. Nous publions aujourd'hui cette étude parce que l'existence tourmentée de Balzac est un sujet si vaste, si passionnant, que nos commentaires peuvent trouver place peut-être encore en marge de cette grande vie; et ces quelques documents nouveaux que nous apportons viendront ainsi se joindre à ceux qu'ont recueillis et publiés MM. Hanotaux et Vicaire.

tait de reconstituer, d'imaginer, de faire revivre. Relire dans leurs premières éditions la *Peau de Chagrin*, *Louis Lambert* et feuilleter la correspondance du jeune homme qui vivait la vie d'ardente ambition de luttes et de privations que racontent Valentin et Lambert, c'est prendre une double et inoubliable leçon de persévérance et d'énergie.

Sous un apparent désordre il devient alors facile de mettre à nu la racine, les origines des opinions et des jugements de l'homme fait; lentement il se forme sous nos yeux et nous apparaît comme un exemple, aussi bien aux heures troubles des débuts qu'à l'heure du définitif épanouissement. Cherchant l'axe de ses croyances et de ses efforts, bousculant les faits, les images, le réel et le rêve; sincère toujours, filant en flèche du trouble et du désir vers l'idée et le principe; laissant sa pensée faire et refaire sans cesse les plus brûlants trajets; tantôt perdu au fond du gouffre du doute,

tantôt oscillant au sommet de la plus mystique rêverie, il poursuit son but, qui recule et grandit, à mesure que s'élèvent et grandissent son talent et ses idées; chaque page terminée, chaque année vécue, ne sont que les étapes de cette marche à la gloire, vers laquelle, enfant, jeune homme, homme mûr, la volonté infatigable de Balzac, entraînait Balzac.

« Être célèbre et être aimé ! » Petit, presque laid, moins la flamme dévorante des yeux; prisonnier d'un corps qui ne révélait pas son âme, pauvre et dépendant dans un cercle étroit de famille, à vingt ans, froidement, Honoré de Balzac savait qu'il lui fallait la gloire pour goûter sa part de bonheur et d'amour — et il se mit en chemin moins par ambition que par ardent et simple vouloir d'être heureux.

Penché sur cette première période de la jeunesse de Balzac, Barbey d'Aurevilly (1) a

(1) Barbey d'Aurevilly a su, un des premiers, parler avec grandeur de la grande œuvre de Balzac : « Dis-

prononcé : effroyable chrysalide. Jusqu'à trente ans, Balzac cherche à se forger l'arme avec laquelle il va conquérir la vie. Puissance de la plume, puissance de l'argent il oscille entre ces deux ambitions; les romans informes des débuts forment lentement la plume, mais l'ouvrier s'impatiente et nous assistons aux désastreuses tentatives commerciales et industrielles que le livre admira-

proportionné avec la nature humaine, avec les talents les plus beaux de son époque et de toutes les époques qui eurent des côtés plus parfaits, mais qui ne furent pas plus puissants; à quarante ans, majeur à peine, mort à cinquante dans une plénitude de midi, pour nous, qui n'était pour lui qu'une aurore, il était de conception infatigable. Là où il avait percé l'horizon, à ce qu'il semblait, jusqu'à sa dernière limite, il en creusait un autre encore qui s'ouvrait dans les profondeurs du premier. Alchimiste de littérature, comme l'avaient été de leur temps Shakespeare et Molière, Balzac était le Balthazar Claës de sa comédie. Il ne devint pas fou, mais il mourut à la recherche de son roman philosophal dans une grandeur immense et nécessairement incomplète, car pour cadre à l'œuvre qu'il avait rêvée il eût fallu l'infini. » — (*Les Œuvres et les hommes*, t. IV; *les Romanciers*. Barbey d'Aurevilly. Auriol, 1865.)

blement documenté de MM. Hanotaux et Vicaire vient éclairer d'un jour nouveau.

1820-1830, période de luttes ardentes, de désastres et de recommencements; pensées, plans gigantesques, affaires d'argent, affaires de cœur, éclairs de génie et soucis de famille, tout cela roule pêle-mêle sous la plume de l'inlassable apprenti; un vertige vous prend si l'on essaye de suivre cette vie sage et folle, ce cœur et cette intelligence tourmentés, qu'une implacable volonté ramène au travail, à travers toutes les illusions comme à travers toutes les déceptions.

Parmi tant de chiffres et tant de soupirs un guide est nécessaire; pour ne pas s'égarer dans ce labyrinthe, le fil d'Ariane c'est le sourire d'amour de Mme de Berny. Ce que fut pour Balzac cette amie passionnée et maternelle, la *Correspondance* nous l'avait en partie révélé, ce nom revenait sous la plume d'Honoré à chaque retour fait vers le sombre passé, à

chaque soupir d'espérance vers un meilleur avenir; le *Balzac imprimeur* de MM. Hanotaux et Vicaire met en lumière pour la première fois cette discrète et mélancolique figure. Pénétré par le charme, la puissance inspiratrice de cette âme féminine, nous voudrions, en ces quelques pages, essayer de l'évoquer, d'abord en ce village de Villeparisis qui vit naître et grandir, entre elle et Balzac, cette amitié et cette intimité, douloureux bonheur de leur deux existences; puis nous tenterons de suivre Mme de Berny au cours de ces longues années où, de 1821 à 1836, elle sut demeurer l'amie, la consolatrice, la conseillère incomparable.

Oubliées et muettes, au bord de la route pavée, où ne résonnent plus maintenant les durs cahots des diligences; séparées de toute la longueur du village, la maison de Balzac et la maison de Berny gardent encore le souvenir des débuts de cette douce et amère liaison; maisons autrefois amies, elles vieil-

lissent comme deux étrangères, quatre-vingt cinq années se sont écoulées depuis les jours où Honoré se hâtait chaque matin à travers la grande rue, pour remplir quelque important message de sa mère, ou pour porter et remporter les livres qu'échangeaient son père et M. de Berny. Faire un pèlerinage à Villeparisis, après avoir relu le *Lys dans la Vallée* et quelques-unes des lettres à Laure datées de 1821, c'est sentir se dérouler vivantes les heures les plus sincères et les plus enthousiastes de la jeunesse du maître et c'est retrouver, dans le cadre de cet humble village, si nette et si précise la gracieuse silhouette de Mme de Berny, qu'il devient facile ensuite de la reconnaître et de la suivre à travers les méandres de l'œuvre immense — comme à travers les péripéties de l'existence de Balzac — dont elle personnifie, suivant nous, la glorieuse unité.

LA

DILECTA DE BALZAC

CHAPITRE PREMIER

Rue du Temple. — L'Ecole de droit. — Vie de famille. — Rue Lesdiguières. — Solitude. — Premiers essais. — *Cromwell.*

Lorsque l'on cherche à se renseigner sur les premières années de la jeunesse de Balzac, l'essentiel de ce qu'il importe de connaître se trouve réuni et présenté, avec quelques justes et impartiales appréciations, dans la notice biographique qu'a publiée sa sœur, Mme Laure Surville (1). C'est dans cette notice que nous puiserons les quelques dates et les quelques

(1) *Balzac, sa vie et ses œuvres, d'après sa correspondance,* Laure Surville. (Librairie Nouvelle, 1858.)

explications nécessaires pour suivre l'enfance et le développement de Balzac jusqu'au jour où nous pouvons l'écouter parler lui-même dans ces pages juvéniles et charmantes qu'il commencera à écrire à cette même Laure, sa sœur de prédilection, à partir de l'année 1819.

Né à Tours, rue Royale, le 20 mai 1799, Balzac entre au collège de Vendôme en 1806, pour en sortir le 22 avril 1813; il renouvelle sa troisième comme externe au collège de Tours. A la fin de l'année 1814, son père ayant été appelé à Paris à la direction des Vivres de la première division militaire, Honoré continua ses études chez M. Lepitre, rue Saint-Louis (1), puis chez MM. Sganzer et Beuzelin, rue de Thorigny (2), au Marais. En 1816, âgé de

(1) Le 9 de la rue Saint-Louis, au Marais, correspond au 37 actuel de la rue de Turenne.

(2) L'*Almanach des adresses* indique l'institution Ganser et non Sganzer, au 7 de la rue de Thorigny. Une vieille maison voisine de l'hôtel Thorigny qui existe

dix-sept ans et demi, il rentrait définitivement sous le toit paternel.

L'*Almanach des* 25 000 *adresses*, que nous avons consulté à partir de 1816 (1814 n'existe pas, 1815 ne mentionne pas l'adresse de Balzac, père), nous a mis à même de suivre les fréquents changements de domicile de la famille Balzac à Paris. Lorsque Honoré quitte l'institution de la rue Thorigny, ses parents habitent le 40 de la rue du Temple. L'ancien 40 de la rue du Temple est le nº 118 actuel (1). La

encore serait sans doute la maison de l'institution Ganser.

(1) Nous avons pu identifier les immeubles habités par la famille Balzac à Paris, d'après le plan Vasserot, consulté à la bibliothèque de la Ville de Paris, rue Sévigné, comparé au plan cadastral actuel. Les maisons de la rue du Temple, de la rue Portefoin, de la cour des Fontaines, ainsi que celles où se trouvaient les institutions Lepitre et Ganser n'ont certainement pas été démolies et reconstruites depuis le commencement du siècle dernier, à part le ravalement des façades et des modifications intérieures, elles semblent être demeurées intactes; ces témoins de la jeunesse de Balzac existent toujours, ils sont nombreux, car l'humeur changeante

maison existe encore, c'est un de ces immeubles du Marais, ruches d'industries nombreuses où, dans la grande cour, lorsque cesse un instant de résonner le timbre aigu des portes continuellement ouvertes et refermées, il est possible d'évoquer l'époque lointaine et paisible où la famille Balzac y a vécu; les appartements trop souvent remaniés et transformés n'ont pas su garder le souvenir du passé.

Sans être aussi large que l'existence menée par M. et Mme Balzac à Tours, le train de maison de la famille à Paris demeure sur un pied de grande aisance bourgeoise. Mme Sallambier, mère de Mme de Balzac vit chez ses enfants et ses ressources personnelles s'ajoutent à leurs revenus; les relations sont assez nombreuses, les invitations fréquentes. Laure et Laurence, les deux jeunes sœurs d'Honoré,

de Mme Balzac semble avoir condamné sa famille à de fréquents déménagements. Il est probable pourtant que les Balzac habitèrent le 118 de la rue du Temple, de 1814 à 1819.

remplissent la maison de grâce et de gaîté; Henry, son frère cadet, le préféré de leur mère, n'est pas encore devenu l'enfant gâté dont « les criailleries » seront plus tard insupportables au frère aîné avide de solitude; la vie, semble-t-il, devait être douce et sans épine pour le jeune homme qui vient prendre sa place au milieu des siens.

La plume discrète de Mme Surville nous a tracé les contours de ces années heureuses en apparence, mais où le découragement, la tristesse, l'affreux sentiment de l'isolement au milieu de ceux qui vous sont proches, de ceux qui vous sont chers. envahissaient déjà l'âme d'Honoré.

« Infatigable et vigilante, ma mère, nous dit Mme Surville, faisait du travail la base de toute éducation et s'entendait merveilleusement à l'emploi du temps, elle ne laissa donc pas un instant mon frère oisif. »

Honoré, ses classes terminées, suivit les cours

de la Sorbonne, il apprit le chemin des bibliothèques où il commença à goûter la joie des longues heures de travail libre et personnel, les leçons de Villemain, de Guizot, de Cousin le remplissaient d'enthousiasme, d'inquiétude et peut-être revenait-il le long des quais, isolé dans le désordre de ses premiers bonheurs intellectuels, éprouvant obscurément ce que Lambert devait exprimer plus tard : « L'étude m'a conduit ici, vous le savez; j'y ai trouvé des hommes vraiment instruits, étonnants pour la plupart; mais l'absence d'unité dans les travaux scientifiques annule presque tous les efforts. Ni l'enseignement, ni la science n'ont de chef. »

Une année se passa ainsi, complétant par un enseignement supérieur l'éducation du jeune homme, puis les discussions de famille commencèrent au sujet de son avenir; il fut décidé qu'il ferait son droit, tout en occupant un poste de clerc d'avoué en l'étude de maître

Guyonnet de Merville, ami de ses parents. A partir de cette époque nous pouvons, de jour en jour, d'impression en impression, de déception en déception, retrouver dans les romans de Balzac toute l'histoire de sa jeunesse. Dans cette œuvre colossale, « cette fresque qui est comme l'ombre de l'agitation humaine (1) », il y a l'humanité tout entière, et Honoré de Balzac a tous les âges, sous toutes ses apparences. Les premières pages du *Lys dans la Vallée* contiennent le drame de son cœur d'enfant assoiffé de tendresse, *Louis Lambert* raconte son histoire intellectuelle et la *Peau de chagrin* l'histoire de ses premiers désirs.

Il a écrit quelque part : « Qu'y a-t-il de plus près de Dieu que le génie dans le cœur d'un enfant? » Mme de Balzac n'était pas femme à deviner le merveilleux secret du cœur de son fils; elle le traita avec la sereine indifférence d'une femme supérieure, qui croit avoir

(1) Léon Daudet, *les Idées en marche.*

rempli tout son devoir lorsqu'elle a fait régner l'ordre dans sa maison (1).

Honoré attendit vainement la tendresse de sa mère et un peu de la légitime liberté à laquelle il aspirait après la longue contrainte de ses années d'internat. « Vue à distance, ma vie est comme rétrécie par un phénomène moral. Cette longue douleur qui a duré dix ans peut aujourd'hui se reproduire en quelques phrases dans lesquelles la douleur ne sera plus qu'une pensée et le plaisir une réflexion philosophique. Jusqu'à vingt et un ans j'ai été courbé sous un despotisme aussi froid qu'une règle monacale » (2).

(1) Mme Barnier, petite-fille de la duchesse d'Abrantès, qui a connu Balzac et sa mère, nous a parlé de celle-ci comme d'une personne « froide, raide, rigide, avec laquelle il fallait compter, qui se comptait. — Moi, dis-je, et c'est assez. C'était sûrement une maîtresse femme, mais l'impression était femme au cœur sec, tout l'opposé de son fils : lui, gai, pétillant d'esprit; elle, froide, rigide ».

(2) *La Peau de chagrin*. Nous n'indiquerons pas en note la page des citations puisées dans les œuvres de

Nous savons comment Mme de Balzac s'entendait à régler, heure par heure, l'emploi du temps de son fils et lorsque Raphaël, dans *la Peau de chagrin*, se souvient de sa jeunesse en confidences entrecoupées, c'est bien Honoré qui se souvient avec lui :

« Quand je sortis du collège, mon père (lisons ma mère) m'astreignit à une discipline sévère. Il me logea dans une chambre contiguë à son cabinet, je me couchais dès neuf heures du soir et me levais à cinq heures du matin; il voulait que je fisse mon droit en conscience, j'allais en même temps à l'Ecole de droit et chez un avoué, mais les lois du temps et de l'espace étaient si sévèrement appliquées à mes courses, à mes travaux et mon père me demandait en dînant un compte si rigoureux que... » (Ici Raphaël est interrompu par son ami, mais poursuit, repris par son passé, indif-

Balzac, la page variant toujours avec les éditions si nombreuses d'ailleurs des œuvres du maître.

férent aux railleries) : « Comment pourrais-tu concevoir mes sentiments si je ne te raconte les faits imperceptibles qui influèrent sur mon âme, la façonnèrent à la crainte et me laissèrent longtemps dans la naïveté du jeune homme. Si mon père ne me quitta jamais, si jusqu'à l'âge de vingt ans il ne me laissa pas dix francs à ma disposition, dix coquins, dix libertins de francs, trésor immense dont la possession vainement enviée me faisait rêver d'ineffables délices, il cherchait du moins à me procurer quelques distractions. Après m'avoir promis un plaisir pendant des mois entiers il me conduisait aux Bouffons, à un concert, à un bal où j'aspirais rencontrer une maîtresse. Une maîtresse! C'était pour moi l'indépendance Mais honteux et timide, ne sachant pas l'idiome des salons et n'y connaissant personne, j'en revenais le cœur toujours aussi neuf et tout aussi gonflé de désirs. Puis le lendemain, bridé comme un cheval d'escadron par mon père,

dès le matin, je retournais chez un avoué, au Droit, au Palais (1). »

Le tableau est exact, nous pouvons reprendre ligne à ligne la biographie de Mme Surville et puiser au hasard parmi les pages frémissantes où Félix, Raphaël, Louis Lambert nous racontent leur jeunesse mutilée, nous aurons à la fois les faits dans leur simplicité et leur douloureux retentissement dans l'âme d'Honoré.

Il faut parcourir les rues étroites du Marais, refaire le monotone trajet qui ramenait Balzac de l'étude Guyonnet de Merville, ou des cours de l'Ecole de droit à la maison de la rue du Temple; l'évoquer cachant sous son apparence bruyante et bon enfant la mélancolie de sa jeunesse prisonnière et comprendre comment une parole de tendresse, quelques minutes de causerie confiante, souriante, auprès de cette mère jeune qu'il adorait, eussent suffi pour ouvrir et épanouir son cœur opprimé d'indifférence.

(1) *La Peau de chagrin.*

Alors, il pense, il rêve, il s'irrite, de petites souffrances, de légères humiliations, la plus pardonnable des gaucheries deviennent pour lui d'intolérables épines. Prisonnier, il médite l'évasion. La vie semble vouloir lui refuser les joies les plus simples, les faciles plaisirs; il lui arrachera à coup de génie, la toute-puissance, les plus impossibles délices et les rêves de cet adolescent au cœur profond et pur deviennent les rêves d'un ambitieux, d'un insatiable.

Nous ne voulons pas affirmer ici que tous les défauts, tous les travers reprochés plus tard à Balzac par ses contemporains et ses biographes soient imputables uniquement à la rigidité maladroite de sa mère, qui fit de lui tout enfant un étranger au milieu des siens, mais nous tenons pour certain que cette imagination puissante, cette personnalité lente à se former au milieu de l'effervescence de tant de facultés magnifiques et diverses constituait un organisme particulièrement délicat et sensible où le

moindre rouage faussé devait produire de graves désordres. De n'avoir pas été l'enfant dont les erreurs, les fantaisies, les faiblesses, les folles tendresses sont pardonnées, goûtées, partagées par une mère jeune, souriante, aimante, il lui resta au cœur une blessure, une plaie qui ne put se cicatriser; même aux jours heureux il devait aimer ses maîtresses avec l'âme insatiable d'un enfant triste et inquiet que le bonheur ne rassura jamais.

L'argent, dont tout jeune il ressentit trop vivement la privation, devint pour lui cette redoutable puissance, cette chimère omnipotente dont les griffes monstrueuses enserrent son œuvre entière. Sous la double influence d'une nécessité violente et d'une violente imagination, Balzac, le premier peut-être, a compris le rôle ascendant de l'argent dans nos sociétés modernes et la merveilleuse galerie de ses avares contient mieux que des tableaux où la passion de l'or se raconte poussée jusqu'au

paroxysme, grandie jusqu'au lyrisme. Balzac a parlé de l'or en poète et en homme d'affaires et comme de toutes choses aussi en penseur et en prophète; ceux qui veulent, à travers son œuvre, suivre le développement de la passion chez ses grands avares : les Gobseck, les Grandet, comme chez ses grands financiers : les Nucingen, les du Tillet, ne s'étonnent pas de les voir parvenir à de hardies conclusions où ces âpres conquérants se révèlent doublés d'audacieux et modernes sociologues : « La vie, explique Gobsek, est une machine à laquelle l'argent imprime le mouvement. Sachez-le, les moyens se confondent avec les résultats, vous n'arriverez jamais à séparer l'âme des sens, l'esprit de la matière. L'or est le spiritualisme de vos sociétés actuelles. »

Balzac désira, aima et redouta l'argent; si plus qu'un autre il sait nous émouvoir lorsqu'il en parle, c'est que quelque chose de très sincère et de très vécu vibre dans les pages où se

racontent ses vainqueurs et ses vaincus de la terrible puissance; à travers l'éloquence de l'écrivain, nous entendons résonner en écho les souvenirs personnels et cruels du jeune homme qui, mordu d'ambition et de désirs, erra longtemps dans Paris, pauvre, solitaire et tourmenté, se murmurant à lui-même les grands monologues audacieux et révoltés de Rastignac et de Rubempré.

Ce qui lui sera reproché plus tard de vanité tapageuse, de goût exaspéré pour certain luxe de mauvais aloi, d'exubérance enfantine en face du succès et de l'argent facile, ne faut-il pas l'attribuer aux privations trop prolongées, trop douloureuses de sa jeunesse, où quelque chose en lui fut à jamais faussé à l'heure sensible des premiers désirs.

« Ah! je ne voudrais pas pour ami d'un jeune homme qui, dans ses rêves, ne se serait pas tressé des couronnes, construit quelque piédestal, ou donné de complaisantes maîtresses! (1) »

(1) *La Peau de chagrin.*

Ne faut-il pas beaucoup pardonner à celui qui, si longtemps, n'eut pour tromper sa solitude morale et l'inquiétude de sa jeunesse que de grands rêves d'avenir et de beaux projets de gloire. Régulièrement, jour après jour, Balzac refaisait les fastidieux trajets qui le menaient de l'Etude à l'Ecole de droit et de l'Ecole de droit au Marais, laissant son imagination fée « lui tresser des couronnes et lui donner de complaisantes maîtresses » jusqu'au moment où la monotonie étroite et impitoyable de son existence se trouva brisée à la suite d'importants événements de famille. Ce fut alors qu'il s'arma de courage et affirma pour la première fois son désir et sa volonté d'indépendance.



M. de Balzac avait dû prendre sa retraite et des pertes d'argent successives diminuèrent

à cette époque les ressources de la famille. Mme de Balzac songea sans doute que des économies seraient plus faciles à réaliser à la suite d'un total changement d'existence et il fut décidé que l'on irait vivre à Villeparisis.

Les titres de propriété de M. Chartier, actuel possesseur de la maison Balzac à Villeparisis, établissent qu'en 1819 cette maison venait d'être achetée par Marie-Claude Sallambier (1), un parent de Mme de Balzac. La propriété fut-elle louée ainsi à des conditions particulièrement avantageuses? faut-il voir là la cause du choix qui fut fait de Villeparisis? d'autres rai-

(1) Marie-Claude-Antoine Sallambier achetait en 1819 la maison de Villeparisis, d'une dame Anne-Victoria Coppin de Noiseuil, veuve de Pierre Compagnole de la Motte. En 1821, la maison passait aux mains d'un autre Sallambier, Charles-Michel-Marie, pour être vendue, en 1824, pour la somme de dix mille francs à Mme Balzac, née Sallambier. En cinq ans et dans la même famille cette maison changeait trois fois de propriétaire Le affaires de la famille Sallambier devaient être compliquées et déjà pleines d'enseignements pour le jeune Honoré.

sons contribuèrent-elles à ce choix? Nous n'avons pu éclaircir ce point, important cependant puisque Mme de Berny habitait Villeparisis (1) à l'époque où les Balzac vinrent s'y établirent. Il nous parait probable qu'un commun séjour

(1) M. et Mme de Berny avaient acheté en 1815 leur propriété de Villeparisis de la famille Michaux de Montzaigle, ils en demeurèrent possesseurs jusqu'en 1825 et vendirent à cette date, à un sieur Messier; depuis la maison est passée aux mains de la famille Parquin. Le propriétaire actuel, M. Parquin, maire de Villeparisis, conserve intacte la vieille demeure. Grâce à son obligeance, nous avons pu parcourir les actes d'achat et de vente de la maison, passés aux noms de M. et Mme de Berny, « mariés en communauté de biens, suivant leur contrat de mariage déposé chez Me Cotereau, notaire à Noisy-le-Sec, le 10 avril 1793 ». M. Parquin est un balzacien qui a recueilli tout ce qui pouvait encore demeurer de traditions à Villeparisis, touchant la famille de Berny et la famille Balzac. Suivant lui, ceux qui, dans le pays, avaient autrefois connu Mme de Berny, se souvenaient fort bien qu'elle avait une grande réputation d'esprit, elle écrivait; ses notes et ses souvenirs furent utilisés par Balzac. Toujours suivant les traditions d'anciennes familles de Villeparisis, Balzac aurait eu Mme de Berny pour collaboratrice, surtout lorsqu'il composa la *Physiologie du mariage* et la première partie de *la Femme de trente ans*.

à la campagne ne fut pas l'origine des relations des deux familles, elles devaient être liées déjà lorsque les Balzac vivaient rue du Temple; M. de Berny, conseiller à la cour royale, demeurait alors l'été à Villeparisis et l'hiver à Paris, 3, rue Portefoin (1). Il se peut qu'Honoré ait connu Mme de Berny dans une de ces soirées où il accompagnait parfois ses sœurs et où sa gaucherie, sa timidité lui infligeaient de si rudes blessures d'amour-propre; la scène de la rencontre du *Lys dans la vallée* s'est ébauchée peut-être entre le jeune homme malheureux en son habit mal coupé, aux manches trop courtes et la femme du conseiller à la cour royale (2). Journellement Honoré devait passer devant

(1) *Almanach des* 25 000 *adresses*. Comme pour la famille Balzac, les adresses de la famille de Berny varient souvent de 1814 à 1826.

(2) Les almanachs du temps mentionnent, en 1814, M. de Berny comme conseiller à la cour impériale. Nous le retrouvons conseiller à la cour royale en 1818. Sa fortune ne semble pas avoir été affectée par les grands changements de régime de son époque.

la porte de celle qui devint pour lui la Dilecta; vécurent-ils si près l'un de l'autre sans se connaître, ou se connaissant s'ignorèrent-ils l'un l'autre : elle, absorbée par ses devoirs, ses relations et, a-t-on dit, par un premier roman, lui, livré à ses études et muré dans sa douloureuse timidité?

Ce fut au moment même où sa famille se disposait à quitter Paris pour s'établir à Villeparisis qu'Honoré, décidé à la lutte, déclara vouloir rester à Paris, changer de carrière et consacrer tout son temps à la littérature; il se sentait une vocation d'écrivain et s'était fermement décidé à suivre cette vocation.

Longues, âpres et pénibles furent les discussions qui s'ensuivirent. Quelles étaient les armes du jeune homme, quels arguments sérieux pouvait-il opposer à la sagesse des raisonnements, des ordres de son père et de sa mère? Une carrière sûre s'ouvrait devant lui, un avenir certain lui était offert; un notaire

ami de la famille, autrefois l'obligé de M. de Balzac, s'engageait, dans un temps donné, à céder son étude au fils de son ami à des conditions exceptionnellement avantageuses; l'étude était de revenus considérables; l'ami, dévoué et sincèrement désireux d'acquitter sa dette de reconnaissance vis-à-vis du père en obligeant le fils. Honoré avait terminé son droit, commençait à connaître la pratique de la procédure, il voyait s'ouvrir devant lui la porte de la carrière qui devait être la sienne; de quelle folie venait-il parler? de quelle ingratitude voulait-il payer les bontés et la haute prévoyance des siens? Et pourtant Honoré gagna son procès, le père céda le premier, la mère consentit, mais avec les restrictions d'une femme qui entend bien avoir le dernier mot et qui, en semant de difficultés le chemin choisi par son fils, compte le ramener rapidement dans la voie droite. Deux années furent accordées à l'entêté jeune homme pour fournir les preuves

de son génie, — car, n'en doutons point, Honoré ne prononça pas talent, il affirma génie, — une seule chose avait pu le soutenir dans la lutte engagée : sa foi en lui-même, et il ne se trouva fort que parce qu'il crut en lui de toute la puissance de ses merveilleux vingt ans.

Libre enfin, qu'était la misère à ce prix? Car ce fut la misère, la vraie : la solitude, le froid l'hiver, l'ardente chaleur de la mansarde en été, les privations de toute nature, le désordre et l'abandon. Les limites si étroites du budget qui lui fut alloué l'enfermaient dans une existence aussi misérable, aussi solitaire que celle d'un véritable prisonnier; il ne revendiquait sa liberté que pour travailler, on lui accorda juste assez de crédit pour qu'il pût travailler sans mourir de faim.

Pour sauvegarder l'amour-propre de la famille, le fils aîné fut censé avoir été envoyé à Albi, chez un cousin; sa présence à Paris devait par conséquent rester ignorée, il ne fallait donc

pas songer à le loger dans l'appartement que M. de Balzac loua à cette époque, 5, cours des Fontaines (1). Il dut promettre de vivre scrupuleusement reclus dans la mansarde louée pour lui rue Lesdiguières, sortant uniquement pour aller travailler à la bibliothèque de l'Arsenal, ou, la nuit venue, pour de longues courses solitaires, dans le quartier Saint-Antoine, sur le

(1) Sans doute pour conserver à Paris un pied-à-terre proche des bureaux de la diligence de Villeparisis. Au moment du mariage de Laure, en 1820, nous aurons cependant la surprise de retrouver la famille Balzac habitant de nouveau 118, rue du Temple. Cette famille vagabonde, au moment du mariage de Laurence, en 1821, habitera 17, rue Portefoin, ceci toujours d'après l'*Almanach des* 25 000 *adresses* et d'après les actes de mariage de Laure et de Laurence. En réalité, ainsi que le prouve toute la correspondance de cette époque, de 1819 à 1827, M. et Mme Balzac demeuraient à Villeparisis toute l'année, se contentant de garder à Paris un pied-à-terre où Mme Balzac se plaisait à faire de courts séjours. « Maman a toujours un pied à la campagne et l'autre à Paris », écrit Honoré à Laure. Les mariages de Laure et de Laurence furent célébrés à Paris, beaucoup sans doute pour satisfaire l'amour-propre de cette Parisienne Mme Balzac, qui n'aimait la campagne que par raison.

boulevard Bourdon, le long des quais déserts en remontant le cours de la Seine. C'est de cette période que datent les premières lettres à Laure; lettres précieuses, révélatrices, mais qui ne nous le livreraient pas tout entier si nous ne pouvions les mettre en regard des pages tourmentées où Raphaël raconte les années de misère, de travail et de volonté qu'il s'est condamné à vivre par ambition.

Les lettres à Laure sont vaillantes et délicieuses; le frère raconte pêle-mêle les détails journaliers de sa vie monotone, les difficultés de son ménage d'ermite, ses crises d'enthousiasme et de détresse, penché sur les cinq actes de sa tragédie : *Cromwell* — cette tragédie qu'il s'est décidé à aborder après avoir tenté de mettre sur pied un roman et une comédie — ce *Cromwell* qui ne doit être rien moins « que le bréviaire des peuples et des rois (1) ».

Ici, les citations de *la Correspondance* et

(1) *Correspondance*, p. 23.

de *la Peau de chagrin* seraient trop longues à comparer, et cependant, rien n'est curieux comme de retrouver à plus de dix années de distance, sous la plume de l'écrivain, les mêmes expressions que sous la plume du jeune homme se racontant à sa sœur dans le désordre charmant de ces lettres où chaque mot crie la sincérité. Tout concorde, depuis les détails matériels jusqu'aux phases de découragement terminées en renouveau d'espérance. Il écrit à Laure : « Moi-même est mon serviteur » et il plaisante gaîment la paresse du serviteur et l'indulgence du maître. « Je faisais ma chambre, j'étais tout ensemble le maître et le serviteur, je diogénisais avec une incroyable fierté », raconte Raphaël. — Toujours à Laure : « Vivre à ma fantaisie, travailler selon mon goût et à ma guise, ne rien faire si je veux, m'endormir sur l'avenir que je fais beau, penser à vous en vous sachant heureux, avoir pour maîtresse la Julie de Rousseau, La Fon-

taine et Molière pour amis, Racine pour maître et le Père-Lachaise comme promenade! — Oh! si cela pouvait durer toujours! »

Et lorsque Raphaël se souvient de sa longue réclusion, il dira : « J'aimais ma prison, elle était volontaire. Je vécus dans mon sépulcre aérien, travaillant nuit et jour sans relâche, avec tant de plaisir que l'étude me semblait être la plus heureuse solution de la vie humaine. Le calme et le silence nécessaires au savant ont quelque chose de doux, d'enivrant comme l'amour (1). »

C'est la même âme, c'est le même récit, seulement le plus souvent lorsqu'Honoré s'adresse à sa sœur, il écrit dans le rayonnement des heures d'espérance, il infuse à ses lettres la gaîté, la verve, la bouffonnerie dont il masque pour les siens les côtés trop vibrants, trop sensibles de sa nature; lorsque le découragement se fait jour, il ne peut que se souvenir que

(1) *La Peau de chagrin.*

c'est à Laure qu'il écrit et s'il s'explique amplement sur ses angoisses de poète que fuient les rimes, il se tait sur les révoltes, les tentations qui viennent l'assaillir dans sa solitude. Raphaël, lui, se débride l'âme et la confession est complète lorsque nous l'avons écouté : « Oh! se sentir né pour aimer, pour rendre une femme bienheureuse et n'avoir trouvé personne, pas même une courageuse et noble Marceline ou quelque vieille marquise! Porter des trésors dans une besace et ne pouvoir rencontrer une enfant, quelque jeune fille curieuse pour les lui faire admirer. J'ai souvent voulu me tuer de désespoir... Cet immense amour-propre qui bouillonnait en moi, cette croyance sublime à une destinée et qui devient du génie peut-être quand un homme ne se laisse pas déchiqueter l'âme par le contact des affaires aussi facilement qu'un mouton abandonne sa laine aux épines des halliers où il passe, tout cela me sauva. Je voulus me couvrir de gloire et tra-

vailler dans le silence pour la maîtresse que j'espérais avoir un jour... Ce fut comme un pari fait avec moi-même et où j'étais à la fois le joueur et l'enjeu (1)! »

Raphaël s'est trompé et la gloire et l'amour ne furent pas l'enjeu gagné dans ce furieux pari. Raphaël vint se heurter à la porte du suicide. Honoré, après quinze mois de lutte, dut s'avouer vaincu, sa tragédie n'était qu'une piteuse erreur, l'indulgence maternelle était épuisée, il n'avait pas d'autre alternative que de rentrer dépendant et soumis sous le toit paternel.

La maison de la rue Lesdiguières a pu disparaître sous le pic des démolisseurs, *la Peau de chagrin* demeure, et la petite chambre de Raphaël, toute pareille à la petite chambre d'Honoré, garde intacte en nos mémoires ses murs nus, sa fenêtre étroite, son mobilier sommaire, et tant de rêves, de désespoirs, de

(1) *La Peau de chagrin.*

désirs qui venaient s'abattre frémissants sur les premières pages où s'aiguisaient cette plume et cette volonté.

« Etre célèbre et être aimé (1)!... Débuter par un chef-d'œuvre ou me tordre le cou (2)! » Jamais la vie ne nous accorde des victoires ou des défaites complètes. Vaincre ou mourir, dans nos luttes quotidiennes, cela se traduit par de lentes déceptions, de lentes résignations, et si plus tard la victoire surgit à l'horizon, nous l'avons souvent tant attendue que son visage rayonnant et familier, celui qui visita la solitude de notre première mansarde, nous apparaît à l'heure du triomphe, pâle, lointain, si lointain qu'il nous est devenu comme étranger.

Rares sont les talents qui s'épanouissent en chefs-d'œuvre à leur première floraison. Lorsque chez un écrivain l'accord se fait entre le carac-

(1) *Correspondance*, p. 35.
(2) *Ibid.*, p. 23.

tère et le talent à l'aurore même de sa carrière, son génie nous paraît être alors bien plus une faveur des dieux que le fruit patient et douloureux de l'effort humain. Balzac, lui, se pétrit sous nos yeux; devant le néant de sa première tentative, nous devinons ses terreurs, son agonie morale, ses révoltes; il appartient bien à cette génération de la Restauration, ambitieuse, incertaine, douloureuse, dont Raphaël, Rubempré, Lambert et Marcas sont les éloquents porte-paroles : il est bien marqué pour en devenir le chroniqueur et l'historien.

Avant de reprendre le chemin de Villeparisis, avant d'abandonner sa chère mansarde, « cette prison qu'il aimait puisqu'elle était volontaire »; il erra longuement sur les quais, à travers les faubourgs, il parcourut Paris, paysage de sa fièvre, et peut-être il connut, par un lent crépuscule, cette agonie qui précède les ténèbres, cette longue attente de la nuit « où l'heure de mourir est subitement

venue (1) ». Ne l'a-t-il pas avoué plus tard — et qu'est-il besoin de cet aveu — pour entendre résonner l'écho de l'heure vécue, de l'heure terrible, lorsqu'il écrit : « Il existe je ne sais quoi de grand et d'épouvantable dans le suicide. Les chutes d'une multitude de gens sont sans danger, comme celles des enfants qui tombent de trop bas pour se blesser; mais quand un grand homme se brise, il doit venir de bien haut, s'être élevé jusqu'aux cieux, avoir entrevu quelque paradis inaccessible. Implacables doivent être les ouragans qui le forcent à demander la paix de l'âme à la bouche d'un pistolet. Combien de jeunes gens confinés dans une mansarde s'étiolent et périssent faute d'un ami, faute d'une femme consolatrice, au sein d'un million d'êtres, en présence d'une foule lassée d'or et qui s'ennuie! A cette pensée le suicide prend des proportions gigantesques. Entre une mort volontaire et la féconde espé-

(1) *La Peau de chagrin.*

rance dont la voix appelait un jeune homme à Paris, Dieu seul sait combien se heurtent de conceptions, de pensées abandonnées, de désespoirs et de cris étouffés, de tentatives inutiles et de chefs-d'œuvre avortés (1). »

Pourtant si Balzac vécut ces heures affreuses, s'il fut assailli par ces pensées de mort, de revanche, de gloire et de désespoir qui traversent l'âme « pareilles à des drapeaux déchirés voltigeant au milieu d'une bataille (2) », il refusa de s'avouer vaincu; si lamentable que fût la première défaite, il sut condamner au silence ses révoltes, ses dégoûts, ses dédains, il se résigna à redevenir pour un temps, à ses propres yeux, « ce petit brisquet d'Honoré » et reprit la patache de Villeparisis, laissant derrière lui le grand Paris indifférent qu'il avait rêvé conquérir de haute lutte.

(1) *La Peau de chagrin.*
(2) *Ibid.*

CHAPITRE II

Villeparisis. — Mariages de Laure et de Laurence. — Mme de Berny. — Mme de Mortsauf.

Balzac rentrait dans sa famille au milieu de l'agitation des préparatifs du mariage de sa sœur Laure, Laure son alliée, son amie, sa confidente : c'était une tristesse de plus. La tragédie de *Cromwell* avait été lue en avril 1820, devant l'aréopage de la famille assemblée, c'est le 18 mai de la même année que Laure fut mariée (1).

(1) Paroisse Saint-Merry, rue Saint-Martin.

Ce jeudi dix-huit mai, mil huit cent vingt, après deux bans publiés les 11 et 14 du présent mois, sans réclamation en cette paroisse et en celle de Saint-Laurent et la dispense du troisième ban accordée hier à l'Archevêché, les fiançailles célébrées et les formalités de l'état civil remplies aujourd'hui à la mairie du septième arron-

Laure avait connu M. de Surville à Villeparisis, alors que celui-ci était ingénieur du

dissement, nous Vicaire soussigné, avons assisté comme présent à la cérémonie en laquelle M. l'abbé Séret, aussi vicaire soussigné, a, du consentement de monsieur le Curé de Saint-Merry, conféré le sacrement du mariage à Eugène-Auguste-Louis Midy Delagreneray, âgé de vingt-neuf ans, ingénieur des Ponts et Chaussées, né à Rouen, demeurant à Paris, rue du Faubourg-Saint-Denis, 73, susdite paroisse Saint-Laurent, fils majeur et posthume de Auguste-Louis-Eugène Midy Delagreneraye, écuyer et ancien conseiller, échevin de la Ville de Rouen, ancien prieur, juge, consul de ladite Ville de Rouen, syndic de la Chambre du commerce de Normandie et capitaine des troupes bourgeoises de Rouen, et de Catherine Allain, dite Surville, demeurant à Paris, rue Poissonnière, n° 4, d'une part. — Et à Laure Balzac, âgée de dix-neuf ans, née à Tours, domiciliée chez ses père et mère, rue du Temple, n° 40, de cette paroisse, fille mineure de Bernard-François Balzac, ancien secrétaire aux conseils du Roi, et de Charlotte-Laure Sallambier, d'autre part. — Ladite cérémonie et le tout conformément aux statuts du diocèse.

Les Témoins ont été du côté de l'époux : la dame, sa mère, ci-dessus dénommée, Jean-Gabriel Milsan, homme de lettre, rue du Faubourg-Poissonnière, n° 4 Louis-Stanislas Kruckeu, limonadier, rue du Faubourg-Saint-Denis, n° 50.

Du côté de l'épouse : Jean-Baptiste Marchand, son

canal de l'Ourcq. Mme de Balzac dut se féliciter de la décision qui l'avait fait se fixer à la campagne, puisque le séjour de Villeparisis lui facilita l'établissement de ses deux filles; un an après le mariage de Laure, Laurence épousait M. de Montzaigle. Si la famille de M. de Montzaigle n'habitait plus Villeparisis à l'époque du mariage de Laurence, elle tenait au pays par de nombreuses relations; le nom de Montzaigle demeure encore attaché aux restes d'un grand domaine maintenant morcelé (1).

La correspondance avec Laure reprend en

parent, ancien marchand de drap, demeurant rues Saint-Honoré, 35, et Marie-Claude-Antoine Sallambier, son parent, brodeur et marchand de draps, rue Saint-Honoré, 35.

Lesquels témoins et parents ont signé avec les époux, leurs père et mère et nous.

Pour copie conforme :

Paris, le 18 juin 1909.

L. Nugues.

(Vicaire à Saint-Jean Saint-François, IIIe arrondissement.)

(1) C'est au père du futur mari de Laurence que M. et Mme de Berny achetaient, en 1815, leurs propriétés de Villeparisis.

1821. M. de Surville vient d'être nommé à un poste d'ingénieur à Bayeux. Eloignée des siens et très sensible au chagrin de cette séparation, Laure a supplié Honoré de lui écrire le plus souvent, le plus longuement possible et celui-ci a promis d'envoyer régulièrement la gazette de la famille et la gazette de Villeparisis. C'est à travers ces lettres pleines de mélancolie, d'observation et d'esprit, qu'il est facile de reconstituer la vie de famille de Balzac à cette époque et ce qu'était Villeparisis en 1821; premier relais de la diligence de Metz, gros bourg où une petite société aristocratique et bourgeoise s'observe, se dénigre, se reçoit et mène ce train régulier des petites existences de province que devait si bien décrire Balzac. La physionomie extérieure de Villeparisis n'a pas dû beaucoup se modifier, ses maisons prennent toujours la file le long des pavés de la route, anciennes maisons serrées l'une contre l'autre, maisons tristes et mal résignées à

l'ennui depuis que la mort des diligences a laissé le village s'engourdir à trois kilomètres de la station du chemin de fer. En 1820, un grand nombre de ces maisons étaient des auberges et Villeparisis tout entier s'ébranlait à l'arrivée et au départ des lourdes voitures.

Un peu à l'écart du gros bourg, faisant face au parc de l'ancien château aujourd'hui démoli, divisée maintenant en différents logements et appartements loués à des ménages de journaliers, ou à de petits locataires parisiens, qui y installent l'été un mobilier sommaire et hétéroclite, la maison Balzac demeure intacte, sa façade de pierres grises regarde mélancoliquement la grand'route, de l'air absent et mécontent des anciens logis qui aimeraient se souvenir en paix et à qui l'on demande d'abriter, comme si l'oubli était venu définitif, des inconnus, ignorant tout du passé qui leur est cher. Ces maisons-là n'ont plus d'âme; indifférentes, elles prêtent leur toit à des

indifférents; elles sont tristes à habiter et les locataires s'y succèdent, emménageant et déménageant comme des oiseaux de passage; personne n'y demeure longtemps, les chambres sont maussades, les corridors humides, les portes ferment mal, les fenêtres au moindre vent s'ébranlent en petites plaintes agaçantes, les cheminées fument, les parquets crient sous les pas et l'escalier a des marches perfides. Pourtant, si l'on franchit leur seuil, connaissant leur passé, si l'on vient pieusement les interroger, ces maisons maussades retrouvent une âme et vous accueillent comme un ami; leurs confidences sont précieuses, leurs souvenirs précis, leurs échos gardent le timbre des voix d'autrefois, leurs glaces verdies, le reflet des visages disparus; elles cherchent à vous retenir lorsque vous partez; pleines de mémoires et de promesses, elles supplient : restez encore, je ne vous ai pas tout dit, je sais d'autres secrets sur ceux que nous regrettons ensemble.

Le propriétaire actuel de la maison Balzac nous a obligeamment mis à même de constater les changements qui ont pu en modifier l'aspect extérieurement et intérieurement. Extérieurement, la façade n'a subi aucune réparation d'importance, et si l'on se réfère à la correspondance de Balzac, il est facile de reconstituer la distribution intérieure telle qu'elle existait en 1820. Quelques cloisons ajoutées, quelques portes condamnées, des boiseries enlevées ne nous ont pas empêché de reconnaître le grand salon, la chambre de bonne maman, le cabinet de travail du père et la petite chambre d'Honoré.

Construite tout au bord de la route, entre ses dépendances, écuries, remises, grange, un portail de pierre donne accès à la cour-jardin, la façade principale regarde vers les champs; un perron de quelques marches, une porte à marteau de fer, quatre fenêtres au rez-de-chaussée, cinq fenêtres au premier et

unique étage, un grenier à œil-de-bœuf, c'est le classique aspect de la maison bourgeoise. Le jardin, tout en longueur, descend jusqu'à la simple haie qui le sépare des champs; morcelé maintenant et cultivé en carrés potagers par les différents locataires, on reconnaît pourtant l'emplacement de ce qui fut jadis « le bosquet de Laurence », on devine le dessin des anciennes plates-bandes et des allées sablées soigneusement entretenues, orgueil de Mme de Balzac.

Au rez-de-chaussée, un vestibule dallé, un escalier de pierre usé à simple rampe de fer n'ont subi aucune transformation; la pièce, à droite du vestibule, qui fut sans doute la salle à manger, est maintenant coupée en deux par une cloison, mais le salon à quatre fenêtres regardant la route est intact.

Au premier étage, à l'extrémité d'un long corridor et occupant un des angles de la maison, une petite chambre carrelée répond bien à la description de l'une des lettres à Laure : « J'ai

pris possession de ta jolie petite chambre à papier écossais, ce petit lit de sangle, ce petit vent coulis de la porte à papa, mais je n'ai pas ce joli petit visage de vierge de Raphaël qui paraissait entre les draps quand mademoiselle Laure y était. A la place on voit une jaunasse frimousse, celle de ton très honoré frère (1). »

Dans la chambre étroite, le petit vent coulis souffle toujours, entre la porte de la chambre à papa et la fenêtre qui regarde de côté fuir la grand'route ; il y a même un double courant d'air, car le vent souffle aussi une petite plainte aiguë et persistante entre une autre fenêtre regardant le jardin et la porte du corridor. Certes cette petite pièce carrelée avec ces quatre ouvertures mal jointes ne dut jamais être le sanctuaire bien clos où l'on aime à s'enfermer pour travailler en paix. On croit entendre encore les portes s'ouvrir, battre, les pas pressés de Mme de Balzac allant et venant du rez-

(1) *Correspondance*, p. 38.

de-chaussée au premier étage, les appels de Laurence, les plaintes de bonne maman, les plaisanteries du père et les criailleries d'Henry, l'enfant gâté. Honoré cherchait vainement où planter la tente du travailleur; tantôt il écrit à Laure dans la chambre de ses parents, installé sur le « petit meuble qui jadis supportait ton écritoire », son père se promène de long en large après la lecture du journal et ce jour-là sa mère est au lit mal guérie d'une fausse fluxion de poitrine. Un autre jour, c'est en bas, dans le grand salon, qu'il a dû transporter plumes et manuscrits et cette fois il écrit près de bonne maman, « de bonne maman qui commence à sentir que son cerveau se desserre et, si le printemps arrive, il y a tout lieu de croire qu'elle redeviendra gaie (1) ».

Bonne maman sarcastique qui envie son gendre parce qu'il a « le cœur froid et un si bon estomac », tandis que de son côté son gendre

(1) *Correspondance*, p. 39

l'accuse « d'être une habile comédienne qui connaît la valeur d'un pas, d'un coup d'œil et la manière de tomber dans un fauteuil ». D'un trait de plume voici la grand'mère ressuscitée avec ses mélancolies et ses gaîtés de nerveuse, son petit-fils observe, enregistre et s'inquiète sur un ton moitié plaisant, moitié sérieux : « Cette pauvre mère tend à devenir nerveuse comme bonne maman et peut-être pis. Hier encore, je l'entendais se plaindre comme bonne maman, s'inquiéter du serin comme bonne maman, prendre en grippe Laurence ou Honoré, changer de sentiment avec la rapidité de l'éclair, etc., etc., comme bonne maman! Peut-être est-ce la peur que ma mère ne tombe dans ce travers qui me fait voir ainsi, en tout cas, je souhaite le contraire pour elle et pour moi. Ce qui me choque le plus c'est cette susceptibilité maladive que l'on a chez nous. Nous sommes une petite ville à nous quatre. On s'observe comme Montecuculli et Turenne (1). »

(1) *Correspondance*, p. 28.

Pauvre Honoré! son père, lui, s'enferme dans sa bibliothèque et disparaît « entre la Bible et les Chinois ». M. de Balzac s'est marié fort tard (1) et il a soixante-quinze ans lorsque son fils écrit de lui : « C'est la pyramide d'Egypte, immuable au milieu des éboulements du globe. »

Il aime ce fils, il en devine la valeur d'énergie et d'intelligence, mais il ne croit pas aux forces imaginatives. « Les romans! s'écrie-t-il, eh! c'est pour les peuples de l'Europe ce que l'opium est pour les Chinois! » et il se plonge avec délices dans l'histoire des civilisations mortes. Grand liseur, Rabelais et Montaigne sont ses livres de chevet. Il a adopté et adapté à son usage personnel une souriante philosophie qui aboutit au plus aimable égoïsme. Quelques théories lui sont particulièrement chères et celle qu'il développe le plus volontiers c'est l'absurde négligence avec laquelle les hommes

(1) M. de Balzac s'est marié à Paris en 1797. Mme de Balzac avait trente-deux ans de moins que son mari.

traitent ce bien précieux entre tous, « la santé, cet équilibre des forces vitales, en vue duquel on devrait régler son existence, évitant les excès, les contrariétés, les discussions ». « Les hommes travaillent sans cesse à leur malheur, affirme-t-il, nous apportons moins de soins à l'amélioration de la race humaine qu'à celle des animaux (1)! »

Originaire d'une modeste famille de cultiva-

(1) Théophile Gautier cite, d'après « quelques mots sur le père d'Honoré de Balzac », cahier manuscrit de Philibert Audebrand, les titres de diverses brochures écrites par Balzac père :

1º Mémoire sur le scandaleux désordre causé par les filles trompées et abandonnées dans un complet dénûment et sur les moyens d'utiliser une portion perdue par l'Etat et très funeste à l'ordre social;

2º Mémoire sur les moyens de prévenir les vols et les assassinats et de ramener les hommes qui les commettent aux travaux de la société et sur les moyens de simplifier l'ordre judiciaire;

3º Mémoire sur deux grandes obligations à remplir par les Français;

4º Histoire de la rage et moyens d'en prévenir comme autrefois les hommes et de les délivrer de plusieurs autres malheurs qui attaquent leur existence.

teurs du Tarn, M. de Balzac, qui s'était élevé avant 89 jusqu'à la fonction de secrétaire au conseil du roi (1), fut jeté à travers les vicissitudes de la période révolutionnaire dans l'administration de la guerre, recommença marié une troisième carrière à Tours comme administrateur du grand hôpital, pour revenir ensuite à ses fonctions précédentes comme directeur à la première division des vivres militaires

(1) Ce titre ou plutôt celui d'avocat au conseil du roi, lui a été contesté par les biographes de son fils. Balzac père, sur l'acte de mariage de ses filles, sur les actes d'achat et de vente de la maison de Villeparisis, se donne comme « ancien secrétaire au conseil du roi ». Se serait-il permis d'user d'un titre qui n'était pas le sien, surtout au mariage de sa fille Laurence, où il signait à côté de la veuve de Charles Michaut de Saint-Pierre de Montzaigle, « ex-conseiller au grand conseil du roi et depuis, munitionnaire général des subsistances militaires ». MM. de Montzaigle et Balzac avaient été collègues aux vivres militaires, ils s'étaient connus, fréquentés, maintenant leurs enfants s'unissaient; sur l'acte de mariage de sa fille, M. de Balzac aurait-il osé signer d'un titre que des contemporains, la veuve d'un ancien collègue pouvaient si aisément lui contester s'il n'y avait pas eu droit.

à Paris. Il avait, dans sa longue carrière, vu tant d'événements se dérouler, tant de puissances s'écrouler, tant de fortunes se faire et se défaire sous ses yeux, qu'il se considérait, à juste titre vers la fin de son existence, comme un sage et un privilégié. Il achevait de vieillir, fier de sa santé et amoureux de sa tranquillité, s'en remettant à sa femme, qu'il aimait et admirait, pour la direction de sa maison, l'établissement de ses filles et le choix de la carrière de ses fils. Lorsque l'activité minutieuse et exigeante de Mme de Balzac menaçait sa tranquillité, s'exerçant dans la maison en ordres parfois contradictoires et en observations répétées adressées aux enfants et aux domestiques, M. de Balzac se contentait alors de refermer doucement la porte de sa bibliothèque pour y jouir en paix entre ses livres favoris « de son bon estomac » et de son goût pour la belle littérature. S'il est heureux de constater, lorsqu'il cause avec son fils aîné, sa brillante

intelligence, sa dévorante activité d'esprit, il a renoncé, après l'expérience malheureuse du séjour à Paris, à toute intervention pour qu'une nouvelle période d'indépendance soit accordée à Honoré et il le laisse lutter sous ses yeux, sans comprendre que les conditions mêmes de la lutte rendent toute victoire impossible. Comment se livrer à un travail suivi, quand personne ne respecte votre temps et votre tranquillité, dans l'atmosphère agitée de cette maison, où l'on persiste à le considérer en enfant rebelle et entêté. Le pauvre Honoré, même si son talent eût commencé à mûrir à cette époque, pouvait-il sur sa petite table, où chacun s'accoude en passant, écrire autre chose que les méchants romans qui sont ses débuts littéraires. Les journées sont une suite de petits événements irritants, tout est prétexte à observations, à critiques. Il écrit à Laure : « Aujourd'hui j'étais fort tracassé, je ne pensais pas à remercier maman qui m'avait fait faire un

habit noir; à mon âge on n'est plus guère sensible à un pareil cadeau. Maman me bouda et tu sais ce qu'est son air et son visage dans ces moments-là! Je tombais des nues et cherchais dans ma tête ce que j'avais fait. Heureusement Laurence vint m'avertir et deux ou trois paroles fines comme l'ambre raccommodèrent le visage de maman. C'est là un rien, une goutte d'eau, mais c'est pour te donner un exemple de nos manières (1). »

Bientôt cette bonne Laurence (2) va aussi

(1) *Correspondance*, p. 28.

(2) Acte de mariage de Laurence Balzac.

Paroisse Saint-Jean-Saint-François,
6, rue Charlot et 13, rue du Perche, IIIe arrondissement.

L'an mil huit cent vingt et un, le samedi premier septembre, après trois bans publiés en cette église et en celle de Saint-Merry, de Sainte-Elisabeth et de Saint-Germain-de-Charonne, sans opposition et après l'exhibition de l'acte civil du mariage prononcé en la mairie du septième arrondissement, en date de ce jour, les fiançailles précédemment célébrées ont reçu, en cette église, la bénédiction nuptiale : M. Armand-Désiré Michaut de Saint-Pierre de Montzaigle, âgé de trente ans, contrôleur ambulant de l'octroi de Paris, fils majeur

manquer à Honoré, la maison s'emplit de l'agitation de ses fiançailles, des préparatifs de son mariage, où se réfugier? et Honoré attendrit

de feu M. Charles Michaut de Saint-Pierre de Montzaigle, ex-conseiller au grand conseil du Roi et, depuis, munitionnaire général des subsistances militaires, et de dame Félicité-Perpétue Moreau, sa veuve, présente et consentante au mariage de son fils, demeurant rue Saint-André, nº 2, paroisse de Saint-Germain de Charonne et ci-devant rue Baucherat, nº 24, paroisse de Sainte-Elisabeth, d'une part;

Et de demoiselle Laurence Balzac, âgée de dix-neuf ans, fille mineure de M. Bernard-François Balzac, ancien secrétaire au conseil du Roi et de dame Charlotte-Laure Sallambier, son épouse, présents et consentants au mariage de leur fille, demeurant de droit et de fait rue Portefoin, nº 17, de cette paroisse, et ci-devant rue du Temple, nº 40, paroisse Saint-Merry, d'autre part.

Ont été témoins et présents à la réception de la bénédiction nuptiale, de la part de l'époux : M. Thomas Depressigny, inspecteur de l'octroi, demeurant barrière du Trône; M. Lefebvre La Boullaye, régisseur de l'octroi, demeurant rue Portefoin, nº 15;

De la part de l'épouse : M. Jean-Baptiste Macquart, docteur en médecine, demeurant rue Saint-Avoye, nº 39, et M. François Champs, propriétaire, à Villeparisis, département de Seine-et-Marne.

Lesquels témoins, après nous avoir certifié les domi-

Laure en lui écrivant : « Rappelle-toi les derniers jours de ta demoisellerie et tu pourras comprendre ce que l'état d'énervement de maman nous fait endurer à Laurence et à moi » et la plume de Balzac, pour conter les détails de cette agitation, est trempée déjà dans l'ironie de la *Physiologie du mariage*, il regarde, il s'amuse, il s'effare : « Des présents, des cadeaux, des objets futiles, deux, trois ou quatre mois de cour ne font pas le bonheur, c'est une fleur solitaire bien difficile à trouver; et cependant l'on est si malheureux seul, si malheureux en société, si malheureux mort, si malheureux en vie qu'il faut bien souvent renoncer sur la couleur. Que te dire, quand on se lève on sent déjà que la journée sera trop courte; le trouba-

ciles, catholicité et liberté des parties contractantes et après la lecture de l'acte, ont signé avec lesdits mariés, la mère du marié et les père et mère de la mariée.

Certifié conforme.

Paris, le 17 juin 1909.

L. Nugues, vicaire.

dour vient déjeuner, dîner et faire une cour assidue; néanmoins je t'avouerai que je ne découvre dans toutes ses démarches, sourires, paroles, actions, gestes, etc., rien qui marque l'amour comme je l'entends (1). »

Le fiancé, sa mère, sa grand'mère, sa sœur apparaissent crayonnés de main de maître et lorsqu'enfin le jour solennel arrive, Honoré avoue qu'il était temps, l'atmosphère de la maison Balzac devenait irrespirable : « L'action de ce drame n'allait pas assez vite, il me tardait de voir le dénouement, c'est-à-dire l'autel », et revenant à la nervosité de sa mère, il ajoute : « Après les nerveux, ce que je plains le plus, j'oserai dire davantage, ce sont les alentours... La nature entoure les roses d'épines et les plaisirs d'une foule de chagrins. Maman suit l'exemple de la nature. »

Le grand jour est enfin venu, tout est terminé, Laurence est partie (2); comme la maison

(1) *Correspondance*, p. 34.

(2) Laurence devait mourir en 1826 après avoir donné

est vide, comme le salon est grand. Retombée dans un calme relatif après cette période d'agitation et d'émotions, Mme de Balzac tourne sa perpétuelle inquiétude du côté de sa santé. N'éprouvant pas le besoin de la solitude et ne sachant goûter les bienfaits de la tranquillité, il lui faut constamment autour d'elle du mouvement, des allées et venues; elle-même va, vient, interroge, appelle et se plaint sans cesse. « Veux-tu un tableau d'intérieur? raconte Honoré à Laure, écoute maman :

« — Louise!... donnez-moi un verre d'eau!

« — Oui, madame.

« — Ah! ma pauvre Louise, je suis bien mal, allez!

« — Bah! madame!

« — C'est pire que les autres années.

le jour à deux fils; l'aîné, Alfred de Montzaigle, fut l'intime d'Alfred de Musset; le second, Alphonse, eut deux fils et une fille et est mort à Strasbourg en 1868, un des petits neveux de Balzac est aujourd'hui ingénieur au canal de Suez.

« — Dame! madame!

« — La tête me fend! »

Ces mots prononcés d'une voix éteinte sont interrompus par ce cri :

« — Louise! les volets battent à faire éclater les vitres du salon (1)! »

Honoré, installé peut-être dans le salon sur sa petite table volante, se précipitait pour aider Louise à assujettir les volets, puis reprenait sa plume, cherchant vainement son calme, jetant un mélancolique coup d'œil vers la petite glace encastrée dans les boiseries de la cheminée, la glace verdie qui paraît maintenant plus petit encore dans le grand salon démeublé; dans cet étroit miroir, Laure et Laurence se sont souri fiancées et le doux regard de Mme de Berny y a bien des fois, sans doute, rencontré les yeux brûlants et tristes de son pauvre Honoré.

(1) *Correspondance*, p. 38.



Nouées de longue date à Paris, ou nées du commun séjour à Villeparisis, les relations entre la maison Balzac et la maison de Berny sont maintenant journalières. Lorsque Honoré commence pour Laure sa chronique de Villeparisis, il écrit malicieusement : « Mme de B... s'est faite marchande d'avoine, de son, de blé et de fourrage parce qu'elle s'est aperçue, après quarante ans de réflexions, que l'argent est tout. Mme Michelin est accouchée d'une Micheline dont M. Michelin est le titulaire (1). »

Mme Emilie-Gabrielle Michelin est la fille aînée de Mme de Berny et la première fois que le nom de la *Dilecta* vient sous la plume de Balzac, c'est pour nous apprendre qu'elle est grand'mère.

(1) *Correspondance*, p. 41.

Nous donnons en note l'acte de mariage d'Emilie-Gabrielle de Berny, relevé sur les registres de l'état civil à Villeparisis et dont les signatures viennent corroborer les précieux renseignements dus aux recherches de MM. Hanotaux et Vicaire (1).

(1) *Extrait du registre des mariages de la commune de Villeparisis, pour l'année* 1819.

L'an mil huit cent dix-neuf, le vingt-trois novembre, onze heures du matin, par devant nous, Pierre-Nicolas Barbier, maire et officier de l'état civil de la commune de Villeparisis, arrondissement de Meaux, département de Seine-et-Marne, sont comparus : M. Antoine-Victor Michelin, juge auditeur au tribunal civil de Chartres, département d'Eure-et-Loir, né à Provins, le vingt et un août dix sept cent quatre-vingt-onze, suivant extrait en date du vingt-sept octobre mil huit cent dix-neuf, dûment légalisé, fils majeur de M. Pierre-François Michelin, propriétaire, décédé à Provins, le cinquième jour complémentaire de l'an huit, suivant extrait en date du vingt-sept octobre mil huit cent dix-neuf, dûment légalisé, et de dame Edme-Cécile Œillet, actuellement épouse de M. Joseph Choisetat, juge au tribunal de commerce de Provins, à ce présent, consentante et intervenante, d'une part;

Et demoiselle Emilie-Gabriel de Berny, demeurant en cette commune, née à Livry, département de Seine-

Nous connaissons par eux les origines de Mme de Berny, nous savons que Laure-Antoinette Hinner de Berny est fille du musicien Hinner, sujet allemand né à Wetzlar, harpiste

et-Oise, le vingt et un janvier dix sept cent quatre-vingt-quatorze, suivant extrait en date du vingt-sept octobre mil huit cent dix-neuf, dûment légalisé, fille majeure de M. Etienne-Charles-Gabriel de Berny, chevalier, conseiller du Roi en la cour royale de Paris, et de Mme Louise-Antoinette-Laure Hinner, domiciliés à Paris, rue Portefoin, nº 3, à ce présent, consentants et intervenants, lesquels aux termes d'un avis du Conseil d'Etat du trente mars mil huit cent huit, nous ont déclaré que c'est à tort et par erreur que dans l'acte de naissance de leur fille, ci-dessus énoncé, le nom du père a été écrit Berny, au lieu de de Berny, qui est son vrai nom et la seule manière de l'établir, à l'appui de laquelle déclaration, mondit sieur de Berny nous a représenté une expédition authentique de l'acte de naissance, laquelle restera annexée au présent, d'autre part.

Lesquels nous ont requis de procéder à la célébration du mariage projeté entre eux et dont les publications ont été faites en cette commune et en celle de Provins, domicile du futur époux, les dimanches sept et quatorze du courant, ainsi qu'il résulte des registres de cette commune et de l'extrait délivré par le maire de Provins le dix-sept novembre mil huit cent dix-neuf.

Aucune opposition audit mariage ne nous ayant été signifiée, faisant droit à leur réquisition et après

de la reine Marie-Antoinette et de Louise Quelpée de Laborde, femme de chambre de la Reine. Née à Versailles, le 24 mai 1777, baptisée en l'église Saint-Louis, elle a pour parrain le

avoir donné lecture de toutes les pièces mentionnées au présent, ainsi que du chapitre six, titre cinq du livre premier du Code civil, concernant les droits et devoirs respectifs des époux,

Avons demandé au futur époux et à la future épouse s'ils veulent se prendre pour mari et femme, chacun d'eux ayant répondu séparément et affirmativement,

Déclarons, au nom de la loi, que M. Antoine-Victor Michelin et demoiselle Emilie-Gabriel de Berny sont unis par le mariage.

De tout quoi avons rédigé acte en présence de MM. François Guillaume, conseiller référendaire à la Cour des comptes, âgé de soixante-deux ans, domicilié à Paris, Ile Saint-Louis, quai Bourbon, nº 53, ami du futur;

Nicolas-Louis-Marie Choiselat, prêtre, desservant la paroisse de Léchelle, près Provins, âgé de soixante et un ans, domicilié à Léchelle, ami du futur;

Louis-Anne-Aubin Louyer de Villermay, propriétaire, âgé de cinquante-quatre ans, domicilié à Paris, rue d'Enghien, nº 23, oncle maternel de la future;

Emmanuel-Armand-Gabriel-Charles-Constant de Berny, chevalier, officier de gendarmerie, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, âgé de qua-

Roi, pour marraine la Reine et est tenue sur les fonts baptismaux par le duc de Richelieu et par Laure-Auguste de Fitz-James, princesse de Chimay. Laure-Antoinette est âgée de dix ans lorsque sa mère, devenue veuve, épouse en secondes noces, en l'église de Livry, François Régnier de Jarjayes (1). Ce nom suffit à évoquer l'atmosphère de péril et de dévouement passionné où s'épanouit la jeunesse de la Dilecta. Conspirations, fuites, incarcérations,

rante-six ans, domicilié à Paris, au quartier Mouffetard, oncle paternel de la future;

Témoins qui ont signé avec les parties, parents et nous, maire, après lecture faite :

E.-G. DE BERNY. Emmanuel DE LAS-CASES.
Edme-Cécile ŒILLET. A.-V. MICHELIN.
L.-A.-L. HINNER DE BERNY CHOISELAT, prêtre.
E.-C.-G. DE BERNY. GUILLAUME.
Em.-A. DE BERNY. BARBIER.
LOUYER VILLERMAY.

Pour copie conforme :

PARQUIN,
maire de Villeparisis.

(1) Le chevalier de Jarjayes, ancien aide-major général, un des fidèles de Marie-Antoinette, tenta de la faire évader de la prison du Temple.

toutes les larmes, tout le sang des heures les plus tragiques de l'époque révolutionnaire sont l'auréole de cette jeune fille, qui épousait à quinze ans et dix mois, en avril 1793 à Livry, Gabriel de Berny, âgé de vingt-quatre ans et mettait au monde sa première fille le 21 janvier 1794 (1).

M. de Berny a laissé dans la mémoire de ceux qui l'ont connu le souvenir d'un vieillard original et exigeant; quelques traits du caractère de M. de Mortsauf semblent s'appliquer au mari de la Dilecta. De santé délicate, sa vue

(1) Après Emilie-Gabrielle, né en 1794, Mme de Berny mit au monde un fils, Louis-Adrien-Jules (nous n'avons pas retrouvé la date exacte de sa naissance); en 1797, une fille, Augustine-Jeanne-Antoinette, née à Issy, morte célibataire, 18, rue Castex, le 9 novembre 1850; en 1808, un fils, Charles-Alexandre (celui qui succédera à Balzac dans les affaires de l'imprimerie); le 2 octobre 1811, un fils, Armand-Marie (l'enfant préféré qui mourra en 1836, peu de jours avant sa mère); le 30 octobre 1813, une fille, Laure-Alexandrine, morte à dix-neuf ans; un fils, en 1815, Antoine-Ange, et une fille en 1816. Telle est la nombreuse famille de Mme de Berny, à l'époque où elle habite Villeparisis.

s'affaiblit de bonne heure, lui rendant presque impossible la lecture et l'écriture; il conserva cependant ses fonctions de conseiller à la cour royale; un enfant du village de Villeparisis, instruit, dressé par lui, lui servit longtemps de secrétaire, et, parvenu à imiter de très près l'écriture de son maître, permit à celui-ci de garder secrète sa presque totale infirmité.

Marie-Antoinette-Laure de Berny, lorsque Balzac revient habiter avec sa famille à Villeparisis, est alors âgée de quarante-trois ans; elle vit entourée de ses huit enfants dans une grande maison située aussi au bord de la route à une extrémité du village; cette maison, qui existe encore, tient à la ferme dont Mme de Berny elle-même surveille l'exploitation. Tout en souffrant du caractère difficile de son mari, elle a su, en femme intelligente et énergique, se réserver dans sa maison sa part d'action et d'indépendance. Si, jusqu'en 1821, nous ne savons rien d'elle, les grandes lignes de son

caractère se dessinent cependant aisément si l'on se souvient de ses origines, si l'on songe aux qualités, aux dons exceptionnels que la grande passion de son âge mûr ne fit que développer et mettre au jour. Elle tient de sa mère la finesse et la noblesse de race et plus encore du milieu où elle a été élevée cette aristocratie de goût et d'intelligence qui fait qu'en elle et par elle Balzac aimera la vieille France, défendra la tradition, étayera ses convictions monarchiques et religieuses.

Liée au passé disparu, Laure-Marie-Antoinette est aussi un libre esprit. Balzac parlera souvent du « libéralisme éclairé » de son amie; confondant sa défense avec la sienne, il exposera un jour à Mme Carraud leurs idées communes et nous montrera Mme de Berny fidèle à ses origines, mais renseignée sur son époque et de vues assez élevées pour avoir su, proche encore des heures confuses et sanglantes de cette Révolution qui autour d'elle avait fauché

parents, amis, bienfaiteurs, en démêler les obscures origines et dégager de cette terrible leçon de choses et de ses immenses lectures ce « libéralisme éclairé » dont elle et son ami se réclameront toujours. Elle sait que ceux qui doivent porter la responsabilité de ces heures de sanglantes folies sont moins les fauteurs d'abus que les hommes de pensée de cette néfaste école de l'Encyclopédie, ces intelligences inconscientes de leurs responsabilités qui, pour avoir oublié, suivant la grande parole de Carlyle, que « le génie est le missionnaire de l'ordre », ont enfanté les pires désordres, le massacre et l'anarchie. Dans le jeune homme sorti d'une souche populaire qui venait à elle, timide, tourmenté et un peu ébloui de son prestige, Mme de Berny devina et aima cette aristocratie d'intelligence à qui revient par droit et par devoir le soutien et la défense de la tradition.

D'autres pourront revendiquer plus tard leur part d'influence sur les opinions de l'écrivain

qui affirmait « qu'il ne suffit pas d'être un homme, qu'il faut encore être un système », Mme de Castries pourra afficher en lui le candidat libéral de la monarchie; Mme Hanska pourra s'imaginer qu'elle a en partie converti à ses plus chères idées celui qui se plaît à signer parfois « son fidèle moujik ». Comme Mme de Castries, Mme de Hanska se trompera, elle ne sera jamais que l'Etrangère en tout ce qui touche à la genèse des idées profondes de Balzac; celle qui a insufflé dans le cœur de l'homme-enfant qui l'adorait le plus pur de ses principes, les plus nobles de ses volontés fut cette Dilecta, le premier, nous osons presque dire le seul amour de sa vie.

Honoré, élevé dans un de ces milieux de récente bourgeoisie dont la Révolution n'avait pu ébranler les assises, traversa cependant dans sa jeunesse une dangereuse crise d'idée; sa jeune et fougueuse intelligence allait peut-être se laisser entraîner vers les rêves fausse-

ment généreux, vers les dangereuses utopies. Dans les papiers de jeunesse d'Honoré cités par Champfleury (1), les titres des ouvrages ébauchés permettent de se faire une idée de la crise que traversa le précoce cerveau de Balzac alors que tyrannisé dans ses goûts, meurtri dans sa sensibilité, il lui eût été facile, élargissant ses griefs, de mêler au procès de certain esprit de famille le procès de la société et des croyances qui la gouvernent. Il serait, à ce point de vue, profondément curieux de relire ces feuillets épars comprenant un *Fragment de poème, Job* (2); un roman par lettre, *Sténie ou*

(1) *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui.*

(2) Il est difficile de résister à la tentation de citer quelques lignes de ce poème; le sourire qu'elles suscitent ne peut être que plein d'indulgence pour ce bon enfant, ce bon frère qui n'oubliait pas ses sœurs dans ses premiers essais satiriques ou... lyriques. Il parle des fils de Job :

Et pour plus grands plaisirs, à leurs trois jeunes sœurs,
Envoyaient les landaus qui roulaient en Judée;
De leurs petits soupers l'ivresse était guidée
Par ces tendres beautés qui buvaient des liqueurs
Et d'entremets friands savouraient les douceurs.

les erreurs philosophiques; les fragments d'un livre *Sur l'idolâtrie, le théisme et la religion naturelle,* où se trouvent des pages comme celles-ci : « Le but de cet ouvrage est de prouver que la religion naturelle a toujours existé, que la morale ne dépend pas de la religion, que le culte a toujours été de l'homme, qu'on doit s'en tenir à la religion naturelle, de démontrer l'absurdité de tous les cultes, d'en faire voir les ressorts et que, malgré leurs différences, ils se ressemblent tous (1); que la révélation n'a jamais eu lieu, que nous ne connaissons pas notre but sur la terre, mais... »

Puis des *Notes sur le bon sens du curé Mellier,* une *Notice historique sur les Vaudois,* un *Saint Louis* tristement apparenté à la pucelle de Voltaire. Tout ceci pêle-mêle, tombé de la plume du jeune homme s'acharnant sur ce *Cromwell* qui devait être, suivant son rêve ambitieux, « le bréviaire des peuples et des rois ».

(1) Comparer avec la lettre de *Louis Lambert.*

C'en est assez pour concevoir cette période d'opinions heurtées, contradictoires, le lent travail de dépouillement de cette mémoire surchargée, la fatigue de cette vie la plus exigeante et la plus avidement insatiable où, pour continuer d'exister, « il faut jeter sans cesse une pâture à l'abîme entr'ouvert (1) ».

L'âme autour de laquelle devait se cristalliser cette âme douloureuse en attente était une âme pleine de force et de douceur; l'intelligence à laquelle allait se confier cette géniale intelligence en travail, était une intelligence renseignée, mûrie, ordonnée. Balzac, en se donnant tout entier à une femme capable d'aimer en lui le plus noble de lui-même, trouva, jeune encore, son unité morale et l'axe de ses croyances; la passion trempa le métal en fusion de sa nature complexe et mouvante; une doctrine librement choisie, librement acceptée fit de lui l'homme « d'un système » en morale

(1) *La Peau de chagrin.*

comme en politique et permit à l'écrivain de s'élever à des vues assez hautes, assez coordonnées pour concevoir et presque achever cette œuvre aux proportions immenses, *la Comédie humaine.*



Parmi les premières pages du *Lys dans la vallée* se trouvent deux phrases délicieuses où Mme de Morsauf résume toutes les voluptés du cœur et de l'intelligence, tout ce qu'elle attend, tout ce qu'elle espère du jeune amour de Félix : « Ah! je voudrais vous voir heureux, puissant, considéré, vous qui serez pour moi comme un rêve animé... Faites-moi goûter les plaisirs de la supériorité dans une âme toute à moi. »

Pour nous, et nous nous réservons d'essayer de le prouver tout à l'heure, *le Lys dans la vallée* appartient tout entier à la Dilecta.

Conçu près d'elle, à l'heure où elle se meurt de ses chagrins maternels et de cette maladie de cœur contre laquelle elle se débat courageusement depuis longtemps, le livre l'évoque à chaque page; témoignage de tendresse et de respect, il voile et transfigure tout ce qui doit être oublié dans la longue et douloureuse histoire de leur amour (1). Toute proche de la mort, Mme de Berny comprendra la douceur de cet hommage et sa dernière critique, sa dernière prière à l'ami, sera pour lui demander de supprimer quelques lignes trop ardentes où trop de regrets, trop de passion se mêlent à la longue agonie de Mme de Mortsauf.

La mémoire orientée une dernière fois vers sa jeunesse douloureuse, Balzac la raconte ainsi qu'il l'a déjà racontée aux premières pages de *la Peau de chagrin* et de *Louis Lambert*. Celle qui fut la Pauline exquise de *la Peau de chagrin*, la Pauline sublime de *Louis*

(1) *Le Lys dans la vallée* parut en octobre 1835.

Lambert, nous apparaît encore, non plus au second plan comme une fugitive et chaste apparition, mais bien comme une divine figure, devenue le centre du tableau, l'âme de toute une vallée, de toute une jeunesse, de toute une vie. Mme de Mortsauf parle là où Pauline fut silencieuse et sa voix a le timbre harmonieux de la voix de la Dilecta et sa grâce et sa raison sont bien la grâce et la sagesse de la grande, de la dévouée Mme de Berny. Balzac, pour dessiner cette noble figure, choisira pour cadre cette vallée de l'Indre, ce pays de Saché, petite patrie de repos et de beauté où il a goûté ses heures de sagesse les plus hautes, ses ivresses de travail les plus fécondes, et sur cet horizon évoqué d'une plume pleine d'amour, il ressuscitera son premier enivrement, il retrouvera les accents de sa première passion vécue et manquée, il reverra son amie en sa beauté mûre et fléchissante, telle qu'elle lui apparut en ces jours lointains de Ville-

parisis où il sut la conquérir et se l'attacher à jamais.

La femme qu'il aimait avait souffert, souffrait encore — avant lui s'était-elle éprise, s'était-elle donnée, connaissait-elle les regrets, les remords? Honoré le sut-il jamais. Il la comprit et l'aima, non pas telle que la vie avait pu la façonner, mais telle qu'elle était en son essence : une âme grande, noble, solitaire en ses devoirs comme en ses erreurs. Il se mêla à son existence journalière, il la vit épouse, mère, toute à son foyer, répandant sa bonté en activité, en soins minutieux, dépensant tout son cœur, toute son intelligence pour le bien des siens; il l'aima timidement, passionnément; elle, s'émut, puis s'attendrit à le voir ainsi isolé, hésitant, humble et orgueilleux tout à la fois, mendiant un regard, une parole de douceur et de sympathie, au seuil de ce monde qu'il rêvait conquérir et dominer.

« Oui, plus tard, nous aimons la femme dans

une femme, tandis que dans la première femme aimée, nous aimons tout : ses enfants sont les nôtres, sa maison est la nôtre, ses intérêts sont nos intérêts, son malheur est notre plus grand malheur; nous aimons sa robe et ses meubles; nous sommes plus fâchés de voir ses blés versés que de savoir notre argent perdu; nous sommes prêts à gronder le visiteur qui dérange nos curiosités sur la cheminée. Ce saint amour nous fait vivre dans une autre, tandis que plus tard, hélas! nous attirons une autre vie en nous-mêmes, en demandant à la femme d'enrichir de ses jeunes sentiments nos facultés appauvries. Je fus bientôt de la maison et j'éprouvais pour la première fois une de ces douceurs infinies qui sont à l'âme tourmentée ce qu'est un bain pour le corps fatigué (1). »

Devenu le familier de la maison, Honoré, comme le Félix de Mme de Mortsauf, prit sa part des peines, des soucis, des désaccords.

(1) *Le Lys dans la vallée.*

Il s'attacha l'humeur fantasque de M. de Berny, il fut, ainsi que dans les pages charmantes du livre, l'ami si jeune, si dévoué, si bien perdu dans le rayonnement de celle qu'il aime, que rien de cette intimité, de cette adoption totale, de l'étranger dans une famille, ne semble plus froissant, vulgaire. Il donne des leçons aux enfants, il écoute les doléances du père, les plans, les projets de la mère, prête sa jeune activité au bien-être de la maison entière; s'inquiète lui aussi des récoltes, des réparations, des améliorations. Il est chez lui, il se sent vraiment lui-même dans une atmosphère de sympathie et d'amour. Une main douce panse ses plaies, un clair esprit féminin l'aide à mettre de l'ordre dans les richesses de son cerveau accumulées sans méthode et infécondes.

On goûte une mélancolie qui fait mesurer l'infranchissable distance du rêve à la réalité, à relire les pages pures, frissonnantes, noyées

d'idéale volupté de certains chapitres du *Lys dans la vallée*, en cette campagne de Villeparisis, plate, triste, pauvre si l'on songe à la vallée de l'Indre, si l'on évoque en face de la maison de pierre morose attenante à la ferme, le souriant, l'élégant manoir de Clochegourde. Ici pourtant, entre ces hauts murs gris (1), derrière ce modeste portail, dans cette

(1) Il y a encore dans le jardin de l'ancienne propriété de Berny, à Villeparisis, une allée plantée de vieux ormeaux, ornée de bancs de pierre à demi enfoncés dans la terre, qui a vu passer Mme de Berny; au bout de l'allée, une grille basse donne sur les champs, des roses d'arrière-saison s'effeuillent dans les parterres. Ce coin de jardin appartient encore à la Dilecta; il semble que depuis près d'un siècle nul ne soit venu y déranger son ombre, y troubler l'écho des confidences échangées.

La maison est une maison noble dans sa simplicité; un immense salon donne de plain-pied dans le jardin par de larges portes-fenêtres; les chambres sont vastes, l'escalier de belles proportions, tout est compris pour faire de cette simple maison une demeure aristocratique, en contraste avec la maison Balzac, bourgeoise et beaucoup moins spacieuse. En passant d'une maison à l'autre, chaque jour Honoré devait ressentir ce contraste. Il devait goûter le calme de ces vastes pièces, l'ordre harmonieux de toutes choses, le goût de l'amie

cour de ferme, dans ces champs, dans ces chemins aux maigres ombrages, se poursuivit cette histoire enchantée que la réalité acceptée ne vient ni contredire, ni effacer; lui était jeune, ardent, sincère; elle, tendre, maternelle, malheureuse et plus douce encore peut-être que l'idéale figure du rêve, puisque vaincue elle se donna « au pauvre enfant ».

« Génies éteints dans les larmes, cœurs méconnus, saintes Clarisse Harlowe ignorées, enfants désavoués, proscrits innocents, vous tous qui êtes entrés dans la vie par ses déserts, vous qui partout avez trouvé les visages froids, les cœurs fermés, les oreilles closes, ne vous plaignez jamais! Vous seuls pouvez connaître l'infini de la joie au moment où, pour vous, un cœur s'ouvre, une oreille vous écoute, un regard vous répond. Un seul jour efface les

de qui il dira plus tard : « Sa bonne grâce vous la retrouvez empreinte dans les choses desquelles elle s'entoure. Chez elle tout flatte la vue et vous y respirez comme l'air d'une patrie. »

mauvais jours. Les douleurs, les méditations, les désespoirs, les mélancolies passées et non pas oubliées, sont autant de liens par lesquels l'âme s'attache à l'âme confidente. Belle de nos désirs réprimés, une femme hérite alors des soupirs et des amours perdus, elle nous restitue, agrandies, toutes les affections trompées, elle explique les chagrins antérieurs comme la soulte exigée par le destin pour les éternelles félicités qu'elle donne au jour des fiançailles de l'âme (1). »

Ce cantique enivré de reconnaissance, Balzac l'a chanté, ces heures de merveilleuses consolations, une femme les lui a fait goûter. Elle avait presque quarante-cinq ans, se souviendront ceux qui, de ces jours passionnés, ne voudront évoquer que les faits précis, elle était mère de nombreux enfants, se partageait entre un mari quinteux et les mille détails fatigants d'une vie de fermière-ménagère qui lui laissait bien peu de temps pour courir avec

(1) *Le Lys dans la vallée.*

son jeune ami les chemins du rêve et de la fantaisie. Pourtant, son jeune ami l'aima, non pas comme une passagère conquête, mais bien comme la réalisation de ses plus beaux songes; il l'aima passionnément, fidèlement jusqu'au moment cruel où l'âge eut achevé de creuser entre eux un inexorable fossé. Cette longue agonie d'un amour qui avait été l'épanouissement, la joie, la douceur de sa jeunesse, nous pouvons en suivre les phases à travers les crises de découragement, les luttes, les excitations factices des années qui vont suivre, où Balzac semble moins chercher l'oubli qu'une nouvelle raison de vivre. Fidèle au passé, à l'aurore même d'un nouveau bonheur, tristement n'écrira-t-il pas à celle qu'il veut aimer : « Mon cœur n'a été connu que d'une seule femme au monde, l'*Et nunc et semper*, de la dédicace de *Louis Lambert*. Liens éternels et liens brisés (1)! »

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 6.

CHAPITRE III

Mauvais romans. — Incertitudes. — Projets. — Influence de Napoléon. — La rue des Marais-Saint-Germain. — L'Imprimerie. — Désastres. — Fougères et *les Chouans*. — *Physiologie du mariage*. — Premiers succès. — Eloignement de Mme de Berny. — Les héroïnes de *la Peau de chagrin* et de *Louis Lambert*.

« Il faut pourtant écrire, écrire tous les jours pour conquérir l'indépendance qu'on me refuse! Essayer de devenir libre à coup de romans, et quels romans! Ah! Laure, quelle chute de mes projets de gloire (1). »

Balzac juge ainsi à l'heure où il les compose les romans qui furent ses débuts littéraires; il ne faut pas l'oublier lorsque l'on parcourt ses premières œuvres, recherchant à travers

(1) *Correspondance*, p. 35.

leurs confuses divagations les influences momentanées qu'il a subies et les phases pénibles qu'a traversées son style avant d'acquérir son relief, sa liberté et sa puissance.

Qu'il ait admiré en homme de métier, le métier de quelques-uns de ses devanciers et de ses contemporains, cela n'est pas douteux; il a connu personnellement Pixérécourt et Pigault-Lebrun, il a rendu ample justice au genre d'imagination, à la verve, à l'entrain de ces auteurs, dramaturges ou romanciers qui savent nouer et dénouer les plus étonnantes intrigues pour le plus grand délassement du gros public et les plus grands bénéfices des gros libraires. Ce genre de métier séduisit Balzac, parce qu'il lui parut être le seul qu'il pût exercer avec l'espérance d'un prompt résultat pécuniaire, mais ce fut bien pour lui un métier, il serait injuste d'en douter et de ne pas séparer l'homme de son œuvre jusqu'au jour où, maître de son talent il abandonna son outil et tailla sa

plume. Il reste intéressant de rechercher ce qui lie cette première production de Balzac aux romans de ses prédécesseurs et de ses contemporains, à la condition de ne considérer cette période du roman balzacien que comme une passagère erreur, une tâche assumée pour « s'indépendantiser » coûte que coûte, ni le goût si sûr de Mme de Berny, ni le génie latent de Balzac ne sauraient être rendus responsables des erreurs de *l'Israélite*, d'*Annette et le criminel*, et du *Vicaire des Ardennes*.

Par delà de passagères influences, ce qu'il importe de rechercher surtout chez un homme de l'envergure de Balzac, ce sont les génies qui demeurent moins ses maîtres que sa famille intellectuelle, ceux qui ont nourri sa jeunesse, les grandes et vivantes admirations auxquelles toute sa vie il demeura fidèle. A travers sa longue correspondance, il est facile de relever ses prédilections, de retrouver un à un ses auteurs favoris et l'on reste frappé devant la

fidélité, l'ardeur juvénile du culte qu'il garda jusqu'à la fin pour les œuvres qui ont rayonné sur ses premiers horizons. Il faut mettre à part les noms de Racine, de Molière, de La Fontaine, astres qui brûlent au firmament de ses dévotions. Les noms de Walter Scott, Sterne, Richardson, Goldsmith reviennent sans cesse sous sa plume; ces maîtres du roman sont ses vrais guides, ses modèles, et l'on peut s'étonner que, si proche de leurs méthodes, il n'ait pas su dès ses débuts tirer meilleur parti de leurs enseignements; relire leurs chefs-d'œuvre semble lui avoir été de peu de profit, mais il en a retiré d'immenses jouissances. « Balzac comprend trop bien tout ce qui n'est pas lui, pour ne pas faire de lui-même une grande individualité (1) », c'est parce qu'il fut cette « grande individualité », avant de posséder une manière et un mode d'expression personnel, que l'origine de son talent demeure

(1) George Sand.

pleine d'obscurité et de contradictions. La laborieuse, la patiente conquête d'un style ne présente que l'un des côtés de ses efforts, un travail persévérant et lent, secondaire en regard de l'activité universelle de son esprit, de la fougue de ses passions intellectuelles, de la lutte ardente où se trempe une grande âme, une formidable volonté. S'il est difficile d'assigner des maîtres immédiats à l'écrivain, un nom s'impose entre tous lorsque l'on songe à la formation de l'intime individualité de Balzac et l'on peut affirmer la toute-puissante influence qu'eut sur son génie, le génie de Napoléon.

Pendant sept années, il nous l'a lui-même raconté, Balzac a recueilli, puis noté « sur un livre de cuisine qui ne quittait pas son bureau toutes les pensées frappantes, neuves, dites par Napoléon (1) ». Il s'est trouvé avoir ainsi constitué « le plus beau livre de l'époque, les

(1) *Lettres à l'étrangère*, p. 490.

Maximes et Pensées de Napoléon ». En un jour de détresse, il a dû vendre pour 4 000 francs le précieux recueil à un bonnetier qui brûlait du désir d'être décoré. Généreusement, il joignit une préface, à la collection des *Maximes*, et cette préface, tombée de la plume du maître, publiée sous la signature de l'ambitieux bonnetier, suffirait à établir la profonde intimité dans laquelle Balzac a vécu avec le génie napoléonien. « Aux yeux des masses, ce livre sera comme une apparition, l'âme de l'Empereur passera devant elle, mais pour quelques esprits choisis, il sera son histoire sous une forme algébrique; on y verra l'homme abstrait, l'idée au lieu du fait. Ne sera-ce pas une des choses les plus singulières dans la destinée de cet homme, qu'après avoir si vigoureusement lutté contre les manifestations de la pensée, il en arrive à n'être plus qu'un livre... Nous n'avons pas à prendre ici parti pour ou contre l'expérience que ce grand homme a léguée à

la France; il n'appartient à personne de défendre ou d'accuser Napoléon, il suffit de le faire comparaître devant tous; sa pensée est toute une législation qui sera réprouvée ou adoptée, mais qui devait être mise au jour sous sa formule la plus succincte; personne n'oubliera qu'elle contient les secrets du plus grand organisateur des temps modernes (1). »

Le recueil est divisé en quatre parties, explique encore la préface : « Il nous a paru possible de déterminer les maximes et les idées que Napoléon a conçues avant le 18 brumaire, c'est-à-dire tant qu'il a été républicain ou citoyen, sujet ou soumis à un pouvoir reconnu. Après cette première portion, nous avons mis ensemble toutes les pensées concernant l'art militaire qui a été le secret de son élévation et le ressort de son empire. La troisième partie contient toutes les idées du

(1) Préface des *Maximes et pensées de Napoléon*, recueillies par J.-L. Gaudy jeune. Paris, 1838.

souverain et celles qu'ont dû lui suggérer l'exercice du pouvoir et son organisation. Enfin la quatrième est tout ce que lui ont dicté l'expérience et le malheur, c'est le cri du Prométhée moderne. »

Rarissimes maintenant sont les exemplaires des *Maximes et Pensées de Napoléon*, recueillies par J.-L. Gaudy jeune, et publiées à Paris en 1838. Nous avons longuement feuilleté l'exemplaire que possède la Bibliothèque nationale; il est impossible de tenir entre ses mains ce mince volume où le soin patient de Balzac recueillit ce qui lui parut être « la formule algébrique de Napoléon » sans être frappé de l'importance exceptionnelle qu'eut dans la formation des idées de Balzac sa profonde connaissance de la pensée napoléonienne. L'historien qui assumera un jour la belle tâche de mettre en pleine lumière la pensée politique de l'auteur de *la Comédie humaine* trouvera dans ce petit livre les éléments les plus impor-

tants de la formule politique balzacienne cette géniale fusion du principe traditionnel et monarchique de la France et des ressources de « ce mot *organiser* qui est un mot de l'Empire et qui contient Napoléon tout entier (1) ».

De la certitude que Balzac a choisi, classé lui-même dans l'ordre où elles se présentent, les pensées de Napoléon du recueil Gaudy, se dégage une lumière qui éclaire vivement certaines parties de *la Comédie humaine*.

La Physiologie du mariage porte en exergue cette parole de Napoléon : « Le mariage ne dérive point de la nature »; mais bien d'autres œuvres de Balzac pourraient, après *la Physiologie*, être considérées comme le développement d'une idée, d'un principe napoléonien. *Le Curé de village* n'est-il pas l'admirable commentaire de cette opinion de l'Empereur : « Un curé doit être un juge de paix naturel, le chef moral de la population »? *Les Employés*

(1) Autre étude de femme.

développent des idées administratives qui, pour être inspirées des idées napoléoniennes, n'en sont pas moins originales sous la plume de l'écrivain et démontrent qu'en lui, l'homme qui rêvait le pouvoir était de la race des conducteurs d'hommes et des grands organisateurs.

En dehors de la trace profonde qu'a laissée dans la pensée balzacienne la pensée de Napoléon, il y aurait aussi à relever l'impression toute puissante qu'a projetée l'ombre de l'Empereur dans l'imagination de l'écrivain, quelle admirable série formeraient rapprochés ses différents portraits de Napoléon; ils sont épars à travers l'œuvre entière, et de Bonaparte jusqu'à l'aigle tombé, on verrait se dresser une effigie de l'Empereur admirable d'exactitude, de relief et de grandeur.

Balzac a vu Napoléon à travers le prisme de la légende, à travers l'âme populaire, et rien ne saurait égaler en ce genre sa *Vie de Na-*

poléon racontées dans une grange (1) ; bien qu'ayant à le juger trop proche de lui encore, il l'a compris à travers le recul de l'histoire, il a déterminé la parabole de son influence sur la destinée, sur la pensée française, il a vu en lui l'homme de la légende, le héros, le penseur et l'homme privé; il n'est pas un aspect de cette colossale figure qui ait échappé à sa puissante investigation et il s'est arrêté cependant, sentant qu'un pareil portrait ne comporterait jamais la touche finale et parfaite et que sa plus grande beauté était de demeurer éternellement inachevé : « Qui pourra jamais expliquer, peindre ou comprendre Napoléon? un homme qu'on représente les bras croisés et qui a tout fait ; qui a été le plus beau pouvoir connu, le pouvoir le plus concentré, le plus mordant, le plus acide de tous les pouvoirs; singulier génie qui a promené partout la civilisation armée sans la fixer nulle

(1) *Le Médecin de campagne.*

part; un homme qui pouvait tout faire parce qu'il voulait tout; prodigieux phénomène de volonté, domptant une maladie par une bataille et qui cependant devait mourir dans un lit après avoir vécu au milieu des balles et des boulets; un homme qui avait dans sa tête un code et une épée, la parole et l'action (1). »

La volonté de Napoléon servit d'exemple et de guide à la volonté de Balzac, pour lui le travail sédentaire de l'écrivain devait mener plus haut que la réputation, plus loin que le succès, son but était le pouvoir. « Nous avons atteint à l'ère de l'intelligence. Les rois matériels, la force brutale s'en vont. Il y a des mondes intellectuels et il peut s'y rencontrer des Pizarre, des Cortès, des Colomb. Il y aura des souverains dans le royaume universel de la pensée. Avec cette ambition il n'y a ni lâchetés, ni petitesses possibles (2). »

(1) Autre étude de femme.
(2) *Lettres à l'étrangère*, p. 202.

Etre « un homme européen », avoir une influence sur les destinées du monde, s'être donné comme tâche un essai sur les forces humaines, tenter de prendre place entre Napoléon et Cuvier — et s'il n'a pas été jusqu'à le dire — en absorbant dans son génie le génie de Napoléon et le génie de Cuvier. Voilà où visa, non pas la vanité, mais le grand et noble orgueil de Balzac; il serait triste de ne s'en souvenir que parce que des contemporains, médiocres et ironiques, ont raconté comment le maître conservait un buste de Napoléon sur sa cheminée et s'adressait à lui en de longs monologues familiers. Cette familiarité, cette noble relation entre deux grands cerveaux, deux grandes volontés est parmi les pages secrètes de l'histoire morale de Balzac, l'une des plus dignes d'être comprise et commentée. Ses longs, ses héroïques travaux, il eut le droit, ainsi qu'il le fit souvent, de les comparer aux campagnes d'un grand capitaine; il eut son

Austerlitz, son Wagram et conquit, sur ses nuits sans sommeil, sur sa santé sacrifiée, des succès qui furent des victoires; il pouvait écrire à Mme Hanska : « Les champs de bataille intellectuels sont plus fatigants à labourer que les champs où l'on meurt et que les champs où l'on sème le grain, sachez-le bien. La France boit des cervelles d'hommes, comme elle coupait autrefois des nobles têtes (1)! » Ou bien encore, épuisé après avoir publié coup sur coup *les Illusions perdues*, *la Vieille fille*, *l'Enfant maudit :* « C'est mon Brienne, mon Champaubert, mon Montmirail, c'est ma Campagne de France (2). »



Mais nous sommes loin de cette époque de productions fécondes et, en 1824, Balzac n'a

(1) Il parle aussi dans sa *Correspondance* du parti « des intelligentiels » — devançant le terme des intellectuels. »
(2) *Lettres à l'étrangère*, p. 349.

encore publié que de faibles romans d'aventures où rien de son individualité et de son talent ne s'est encore fait jour. Mme de Berny et lui sentent d'un commun accord qu'un recueillement, un arrêt de ces stériles publications est nécessaire et Balzac, dès 1822, écrivait à sa sœur : « Je commence toutefois à tâter, à reconnaître mes fôrces, sentir ce que je vaux et sacrifier la fleur de mes idées à de pareilles inepties! C'est navrant! Ah! si j'avais ma pâtée, j'aurais bien vite ma niche et j'écrirais des livres qui resteraient peut-être. Mes idées changent tellement que le faire changerait bientôt!... Encore quelque temps et il y aura entre le moi d'aujourd'hui et le moi de demain la différence qui existe entre le jeune homme de vingt ans et l'homme de trente. Je réfléchis, mes idées mûrissent. Je vois que *Cromwell* n'avait même pas le mérite d'être un embryon, quant à mes romans ils ne valent pas le diable et ne sont pas si tentateurs surtout! »

Peut-on se juger avec plus de lucidité, avec plus d'impartialité? Mais le problème reste posé sans solution, il faut vivre. Mme de Berny, dès le début de sa liaison, a compris qu'il faut à tout prix pour que se développe la personnalité de son ami qu'il se crée rapidement une indépendance, elle a consenti d'abord à lui laisser continuer son métier de « manœuvre littéraire ». Mais devant le temps dévoré, les longues heures d'un travail absorbant et stérile, les résultats presque nuls, elle s'impatiente, elle cherche avec lui une solution plus prompte; que tenter pour sortir de cette ornière? Et la Dilecta approuve son ami lorsqu'il lui explique triomphant son projet d'éditer à bon marché *La Fontaine* et *Molière*. C'est une spéculation sûre, une idée généreuse; vulgariser les chefs-d'œuvre, n'est-ce pas une entreprise très noble pour celui qui médite et rêve de laisser lui aussi un nom à la postérité? Que d'idées jeunes et charmantes Honoré dut ainsi

exposer à son amie, lorsque pénétré de son projet il lui en développe avec éloquence la portée morale et les côtés pratiques. Il devra sa fortune première à ces maîtres qui lui sont chers; l'indépendance acquise ainsi, il la consacrera au travail, au vrai travail solitaire et désintéressé qui seul peut achever de mûrir sa pensée et de former son style. La préface écrite pour l'édition du *La Fontaine* est toute remplie des regrets et du courage qui animent Balzac à cette époque : « Il faut être poète soi-même ou avoir l'âme grande, noble, élevée pour sentir le charme de cette vie exempte des tourments imposés par la jalousie, l'approche de la gloire, ou les enfantements de la pensée. La Fontaine est le seul qui n'ait point expié le don de son génie par le malheur. Mais aussi sut-il cultiver la muse pour la muse elle-même et, loin d'escompter avidement ses inspirations en applaudissements fugitifs, en richesses, en honneurs, il se crut assez payé par les délices de l'inspi-

ration et il en trouva l'extase trop voluptueuse pour la quitter et se jeter dans les embarras de la vie (1)! »

Il n'était pas permis, hélas! à Honoré de songer à imiter l'insouciance de celui dont il parlait en termes si compréhensifs et si caressants, il lui fallait escompter les succès à venir et « se jeter dans les embarras de la vie ».

Les jours relativement heureux de Villeparisis touchent à leur fin, les démarches pour l'édition du *La Fontaine* et l'impression de ses derniers romans exigent de fréquents séjours à Paris. Honoré a loué une petite chambre rue du Roi-Doré et se donne de toute sa fougue inexpérimentée à son rôle dangereux d'éditeur dépourvu de sérieux moyens financiers, dénué de toute influence dans le monde de la librairie.

(1) *Œuvres complètes de La Fontaine,* ornées de trente vignettes dessinées par Deveria, gravées par Thompson. Paris, A. Sautelet et Cie, place de la Bourse, in-8o. Imprimerie Rignoux, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel.

Lancée sans aucune réclame, sans aucun appui sérieux, l'édition du *La Fontaine* et du *Molière* est une déplorable affaire et c'est sur ce désastreux début que d'autres affaires plus lourdes encore de responsabilités et d'incertitudes viennent rapidement se greffer. Nul de ceux qui approfondiront, documents et chiffres en main, tâche facile depuis la publication du *Balzac imprimeur*, cette période de lutte, ce corps à corps avec les pires réalités, ne pourront refuser leur admiration au jeune homme qui se débat en cette ardente mêlée avec tant de loyauté et une si folle puissance de travail.

Mme de Berny habite maintenant en hiver le 67 du faubourg Saint-Denis. L'intimité demeure telle qu'à Villeparisis; Honoré reste le familier de la maison. Quelles preuves meilleures pourrions-nous en avoir que les trois lettres pressantes écrites par M. de Berny (1)

(1) Deux de ces lettres, écrites de la fine écriture de Mme de Berny, sont conservées aux archives.

au ministre lui recommandant Balzac son protégé au moment où il s'agit d'obtenir pour lui le brevet d'imprimeur?

Sa nomination signée, Balzac s'installe 17, rue des Marais-Saint-Germain (1), dans un petit appartement attenant à son imprimerie. Comme s'étaient associées, confondues leurs âmes, leurs intelligences, Mme de Berny et son ami associent leurs énergies et ce qu'ils peuvent à eux deux posséder de sens des affaires. C'est dans le petit appartement de la rue des Marais que la Dilecta commence ses visites quotidiennes, qu'elle accomplit pour la première fois ces miracles de tendresse et de dévouement qui vont s'enchaîner et se renouveler pendant des années.

Quel étrange milieu que celui de cette imprimerie dont certaines pages des *Illusions perdues* nous révéleront maintes particularités vécues. Détail amusant dans la maison même

(1) Aujourd'hui 17, rue Visconti.

où habite Balzac, vivent à cette époque les peintres Delaroche et Lami; un peu plus loin, au n° 3, habite un nommé Hulot, ancien notaire (1). Les personnages de la *Comédie*

(1) Balzac emprunte toujours les noms de ses personnages à la réalité. « Cela fait toujours plus vrai », disait-il. Son commandant Hulot, des *Chouans*, c'est l'ancien notaire de la rue des Marais-Saint-Germain. Il trouva le nom de son apôtre politique, Z. Marcas, sur une enseigne de boutique, un beau nom étrange, sonore, à grande envolée; Marcas ne vivrait pas d'une vie si intense s'il ne s'était pas appelé Marcas : son nom existait, il s'agissait de le rencontrer; je l'ai cherché et je l'ai trouvé, disait Balzac.

Nous lisons au tome III des *Anciennes maisons de Paris* ces renseignements sur le 17 de la rue Portefoin, un moment habité par la famille Balzac :

« N° 17, Auguet de Sémonville, conseiller au Parlement et sa sœur, la comtesse de l'Estrades, y ont succédé par voie d'acquisition à Mme de Catinat, héritière de Nicolas Fraguier. Ce M. de Sémonville a eu pour fils M. Auguet de Montaran, secrétaire du Roi et pour petit-fils le marquis de Sémonville, grand référendaire de la Chambre des pairs. »

Deux beaux noms empruntés intacts ou légèrement modifiés par le romancier; la comtesse de l'Estrades, et le marquis de Montauran, de Balzac, ont ici leur parrainage.

humaine s'agitent dans cette atmosphère enfiévrée, des types, des noms, des caractères, les étiquettes de ces caractères s'impriment dans le cerveau du jeune homme qui chaque jour oublie pour quelques instants les soucis écrasants, les échéances alarmantes, la vulgarité de son entourage ouvrier et bohème auprès de sa grande amie, qui lui apporte la joie d'être deux dans l'espérance et dans l'action et semble à chacune de ses visites quotidiennes se faire plus sienne, plus parfaite, plus divine de dévouement et de tendresse.

Cette femme simplement accomplit des prodiges, elle paraît tout jeter au feu de son amour et c'est avec le consentement de son mari qu'elle essaye de sauver de la ruine son ami, « le pauvre enfant » qu'elle a adopté, celui dont elle a juré de faire un homme et un homme grand par le succès; elle s'associe avec lui, les actes en font foi, le 3 février 1828, Mme de Berny apporte des capitaux et entre en nom dans

l'association chancelante. Miracle inutile, puisque, le 16 avril 1828, la nouvelle Société se trouvait acculée à la liquidation. Des chiffres ont démontré que l'imprimerie de Balzac, à laquelle il avait, en 1827, ajdoint une fonderie achetée en des conditions particulièrement avantageuses, ne constituait pas une mauvaise affaire (1). Secouru avec dévouement, mais trop proche du naufrage, le navire faisait eau de toutes parts; remis à flot il devait porter la fortune du fils de l'amie (2) qui n'avait pu préserver de la ruine celui qu'elle aimait plus que tout au monde.

A vingt-sept ans Honoré se trouvait dans la plus désolante des situations; en trois ans il avait englouti quatre-vingt-dix mille francs dans ses entreprises diverses; une longue et pénible liquidation lui laissait un nom intact,

(1) Tous les chiffres et renseignements sur cette période sont empruntés au travail de MM. Hanotaux et Vicaire.
(2) Alexandre de Berny.

mais une dette écrasante dont il devait sentir le poids jusqu'aux dernières années de sa vie.

Quel effondrement, quels jours douloureux; reproches justifiés de la famille, morsures de l'amour-propre, déchirement de se voir arraché, à l'heure où l'on a l'intime conviction du succès prochain, l'instrument que l'on a payé au prix de tant de veilles et de tant de peines! Son seul appui c'est la Dilecta, celle qui sait tout, console de tout, et qui, parce qu'elle croit en lui, possède le divin privilège de ranimer son courage, de relever sa volonté, de le redresser pour de nouvelles luttes.

Il faut respirer au milieu de cette tourmente. Que peut-il faire à Paris? Il a signé renonciations, procurations, a pris tous les engagements qu'il pouvait prendre, escomptant pour payer sa dette son énergie, sa jeunesse, son talent, le diamant caché dans la gangue de tant de souffrances et de tant d'erreurs. Il laisse sa famille et la Dilecta, et part chez un vieil ami de son

père, le général baron de Pommereul, à Fougères. Une intéressante brochure, *Balzac en Bretagne*, publiée par M. du Pontavice de Heussey, nous renseigne sur quelques détails de ce séjour, et par le côté anecdotique nous entrevoyons la silhouette du Balzac de cette époque, gai au milieu de ses malheurs, de sa superficielle et robuste gaieté d'homme sanguin, affamé, taquin, causeur infatigable et travailleur acharné. Jours de détente au milieu de la lutte et dont il gardera la mémoire reconnaissante : « Depuis que j'ai quitté Fougères, bien des fois mon souvenir m'a reporté à cette petite table verte d'où je voyais la vallée du Couesnon, et où Louise venait interrompre des travaux délicieux pour moi, en ce qu'ils ôtaient la mémoire des maux, pour me dire qu'on était servi; et alors je cherchais dans ma tête sur quelle partie de sa croyance nous essayerions de faire mentir l'inaltérable douceur de Mme de Pommereul (1). »

(1) *Balzac en Bretagne*. Du Pontavice de Heussey.

S'interrompant seulement pour lever les yeux sur l'admirable paysage déroulé devant lui, Balzac écrit *Le dernier Chouan ou la Bretagne en* 1800.

Pour ceux qui connaissent dans son détail l'œuvre de Balzac et qui ont suivi les étapes de son talent, *les Chouans*, remaniés profondément à leur deuxième édition, restent l'une des plus larges et la première en date de ses fresques merveilleuses.

Délivré du joug des affaires, au calme dans un milieu nouveau, dans une maison amie, il revient à ses premières ambitions, il rêve grand, il magnifie la lutte qui s'est déroulée dans le cadre qu'il a sous les yeux, il met en présence deux époques, deux puissances en la personne du marquis de Montauran, le chef royaliste, et du commandant Hulot, le chef républicain. Jusqu'ici, dans ses romans, le paysage, l'intrigue, l'étude de caractère, la note lyrique se sont enchevêtrés, heurtés au hasard. Voici

que, pour la première fois, au sortir de cette mêlée meurtrière où il a failli périr, respirant devant ce calme paysage où s'est déroulé un des plus sanglants, des plus douloureux épisodes de notre histoire, — et qui, retombé au silence, semble le cadre idéal de quelque ardente et grande passion, — voici qu'une fusion se fait sous la plume de l'écrivain : *les Chouans*, inachevés encore en leur première édition, sont pourtant la première coulée du beau métal des œuvres du maître. Roman d'histoire et roman d'amour, l'intérêt habilement réparti donne à l'œuvre son unité, certains récits d'escarmouche, d'attaque nocturne en de retors paysages de Bretagne, sont des pages d'histoire; l'amour impérieux et tendre de Marie de Verneuil appartient à la plus délicate psychologie; le dernier chapitre, la nuit d'amour unique entourée de terreur au milieu de la petite ville tragiquement silencieuse, où Marie et Montauran s'étreignent enfin, atteint les cimes du lyrisme,

renouvelle l'immortel duo de Roméo et de Juliette.

Le caractère de Marie de Verneuil, dessiné d'une main ferme et libre, se détache avec relief et netteté. Ce n'est plus l'héroïne fantaisiste et conventionnelle des romans des débuts, c'est une femme intelligente, passionnée, qui s'exprime en un langage tour à tour spirituel et dominateur. La Dame aux Camélias a vieilli dans sa robe à volants étagés, Marie de Verneuil, en son spencer à brandebourgs verts, garde toujours jeune son terrible et héroïque sourire de courtisane amoureuse :

« Nous luttons toutes plus ou moins contre une destinée incomplète (1). » Victime des circonstances qui l'ont dégradée, Marie, avec l'audace et l'énergie d'une femme qui va vers l'amour, entreprend de dominer ces circonstances, ces lois injustes qui ont fait d'elle une victime et une déclassée. Aventurière de par la

(1) Marie de Verneuil. *Les Chouans.*

force des événements, elle recherchera de par sa volonté de nouvelles aventures; armée de la séduction dont elle a entendu estimer le prix, elle poursuit son jeune et ardent désir de choisir et de se donner librement; elle luttera contre sa destinée incomplète, elle en rassemblera les éléments épars, entreprendra d'être vraie dans un rôle de trahison, de sauver celui qu'elle a été choisie pour perdre, d'aimer d'un pur et souverain amour celui qu'elle est venu chercher et séduire sous le masque d'une dangereuse courtisane. Ame violente se débattant dans une situation violente, appelant et redoutant la confiance de celui qu'elle aime, elle se donne, se reprend, se perd et perd son amant avec une égale franchise, un égal emportement. « La courtisane, voyez-vous, serait trop exigeante, elle vous aimerait tout autrement que la jeune enfant simple et naïve qui s'est senti au cœur pendant un moment la délicieuse espérance de pouvoir être votre compagne, de vous

rendre toujours heureux, de vous faire honneur, de devenir une noble, une grande épouse, et qui a puisé dans ce sentiment le courage de ranimer sa mauvaise nature de vice et d'infâmie, afin de mettre entre elle et vous une éternelle barrière (1). »

La résignation la plus haute, la tendresse la plus dévouée, la colère la plus aveugle, le désir de la vengeance atroce, raffinée, traversent cette âme orageuse; elle agit, elle pense, elle raisonne, emportée dans le mouvement d'une action complexe et entraînante; mais elle s'analyse aussi et ne nous laisse rien ignorer de ses hésitations, de ses tortures; en monologues ou en confidences passionnées, elle met pour nous son âme à nu et nous frémissons avec Francine, sa douce suivante, lorsque, se croyant jouée par Montauran, elle conclut une longue méditation par un terrible : « Je l'aimais, Francine! »

L'intrigue cruelle se noue encore une fois,

(1) *Les Chouans.*

le piège est tendu, Montauran ne saurait échapper, il ne sortira des bras de Marie que pour mourir. Hélas! il ne l'avait pas trahie, il l'aimait et elle le sait enfin lorsqu'ils arrivent « à ce lit fatal où se brise tant d'espérance, où le réveil à une belle vie est si incertain, où meurt, où naît l'amour suivant la portée des caractères qui ne s'éprouvent que là (1) ».

Le bonheur vivait, et c'est elle, âme égarée entre le doute et la foi qui a tué ce bonheur enfin possédé — et c'est le réveil dans l'épouvante, le sacrifice inutile, l'héroïque stratagème et, par une dernière pitié du destin, la mort partagée. Jusqu'au point culminant du drame, l'action se déroule, les caractères se développent, grandissent, luttent, atteignent au summum de l'émotion; une belle œuvre a été conçue et si l'auteur n'a pas encore senti la joie de la forme parfaite enveloppant son rêve, un courage nouveau lui est venu; sa plume rebelle

(1) *Les Chouans.*

encore va s'assouplir; bientôt, il le sent, elle obéira à son inspiration; ses longs travaux, ses patients efforts ont pétri en lui l'écrivain.

C'est à Paris que *les Chouans* sont terminés, dans une période de confiance et de volonté renouvelée.

« J'ai encore une quinzaine à passer sur *les Chouans*, écrit-il à Laure; jusque-là, point d'Honoré; autant vaudrait déranger le fondeur pendant la coulée! »



Laure habite maintenant Versailles, son mari est ingénieur du département de Seine-et-Oise; M. et Mme Balzac ont quitté Villeparisis pour venir s'installer près de leur fille, à Versailles, 2, rue Maurepas.

En juin 1829, M. Balzac mourait à Paris, 47, rue Saint-Avoye, âgé de quatre-vingt-trois

ans, des suites d'une légère opération qui sans doute avait nécessité son séjour momentané à Paris. Il mourut sans avoir joui des premiers succès de son fils, sous l'impression de ses récents désastres, dans l'ignorance de la destinée de l'enfant qui avait rêvé et promis d'être « la gloire de la famille » et qui allait s'acquitter de ses promesses (1).

(1) D'après les titres de propriété de M. Chartier, concernant la maison que la famille Balzac habitait à Villeparisis, il ressort que sur la somme de dix mille francs, prix de la vente faite par M. et Mme de Balzac, en 1827, une somme de cinq cent trente-neuf francs leur restait due, sous certaines réserves, concernant la garantie de deux petites rentes attachées à la charge de propriétaire de la maison. Il est mentionné, à propos de cette somme de cinq cent trente-neuf francs qui ne revint aux mains de Mme Balzac qu'en 1837, qu'Honoré de Balzac, à la mort de son père, resta seul héritier de la succession : « Depuis l'acquisition faite par M. et Mme Caron, M. Balzac est décédé, laissant pour habiles à se porter ses seuls héritiers : 1° M. Honoré Balzac; 2° M. Henri-François Balzac; 3° Mme Laure Balzac, épouse de Eugene-Auguste-Georges-Louis Midy de la Greneray-Surville, et 4° les mineurs Armand-Désiré-François-Alfred Michaut de Saint-Pierre de Montzaigle et Alphonse-Ernest-Louis Michaut de Saint-

En 1829, pour Balzac les heures familiales de Villeparisis appartiennent au passé; un travail acharné, un cercle de relations élargi chaque jour, des amitiés nouvelles qui grandissent l'isolent de plus en plus des siens. Soutenu, guidé par la Dilecta, il prend pied

Pierre de Montzaigle, les trois premiers de leur chef chacun pour un quart et les deux derniers conjointement pour le quart, par représentation de dame Laurence Balzac, leur mère, décédée, épouse de M. Armand-Désiré Michaut de Saint-Pierre de Montzaigle, ainsi que le constate l'intitulé de l'inventaire fait après le décès de M. Balzac père, par Me Delapalney, notaire à Versailles, le 30 juin 1829. M. Honoré Balzac, premier nommé, s'est trouvé seul héritier dudit feu sieur son père au moyen des renonciations faites à la succession de ce dernier, aux termes d'un acte dressé au greffe du tribunal civil de Versailles le 14 septembre 1829 par M. et Mme de la Greneraye-Surville, M. François-Henri Balzac et M. de Montzaigle, père. » Il est probable qu'Honoré, responsable en grande partie des charges de la succession, en accepta seul avec sa mère la responsabilité; entre elle et lui les questions d'argent restèrent toujours infiniment compliquées et douloureuses. Vis-à-vis des siens Balzac s'acquitta avec de la gloire, mais jusqu'à la fin il souffrit de n'avoir pas, comme il le rêvait enfant, apporté à sa famille la fortune aussi bien que la gloire.

dans le monde. Par elle sans doute il a connu Sophie Gay; il est assidu aux réceptions de la rue Gaillon; il y rencontre Lamartine qui tracera de lui un amusant portrait datant de cette première période de leurs relations. C'est chez Sophie Gay que se noue sa complète mais passagère amitié avec Latouche, là qu'il rencontre aussi Philarète Chasles et Girardin qui vont le soutenir et l'encourager, là enfin qu'il se lie de profonde et durable amitié avec Delphine, la charmante fille de la maison, « son écolière » qui, devenue Mme de Girardin, s'employera avec tant de patiente bonne grâce au milieu des différends, des querelles qui sépareront puis brouilleront définitivement son mari et Balzac. C'est l'époque aussi où le jeune écrivain noue avec la duchesse d'Abrantès une très littéraire et très vive affection, l'époque où commence sa longue correspondance avec Mme Carraud, l'amie dévouée dont l'affection grave et tendre ne lui manquera jamais.

Avant d'ouvrir *la Physiologie du mariage*, avant de s'étonner devant ce livre profond et si souvent jugé légèrement, il faut essayer de comprendre le jeune homme qui eut l'audace de l'écrire. Derrière lui, un passé déjà lourd d'erreurs, de travaux, de déceptions; autour de lui quelles amitiés, quelles expériences, quelles confidences! Il observe, il écoute, il se replie sur lui-même et regarde se dérouler en son cœur cette secrète, cette obscure tragédie qui lentement ronge sa vie; son amie, sa compagne, sa maîtresse inexorablement vieillit sous ses yeux. S'efforçant de s'élever au-dessus de la jalousie, trop grande pour se plaindre, trop aimante pour s'illusionner, Mme de Berny sait que leurs jours sont comptés; elle ne s'est pas donnée faible à la passion d'un jeune homme qui suppliait, elle s'est donnée consciente à une destinée solitaire qu'elle devinait grande et voulait heureuse. Près de lui, toute à lui, elle a lutté avec celui qu'elle

aimait, faisant de son amour et de son dévouement un abri pour toutes les douleurs, un rempart contre tous les découragements; c'est elle maintenant la source de la douleur, c'est elle qui, s'élevant au-dessus de sa propre faiblesse, doit détourner, détacher, guérir son amant, son enfant, de leur lamentable tendresse.

Quelles luttes, quelles reprises désespérées, quel drame où s'épuisent deux cœurs, où semblent mourir deux jeunesses. Le livre du jeune homme de trente ans raconte tout cela sous son étincelante ironie, sous sa sagesse voilée, amère et grave. Etonnant mélange de jeunesse, de finesse, de liberté et d'expérience; pages légères, brillantes, où l'esprit de Balzac se dégage affiné, poli, nuancé, où flotte un parfum de bonne compagnie, un nuage de poudre du dix-huitième siècle; pages graves, où le penseur juge, commente et condamne, où s'esquisse cette étrange philosophie, cette mystique douloureuse, où se réfugiera l'âme

ardente et éternellement inquiète du grand insatisfait que fut Balzac.

Il y a de tout dans ce livre qui affecte de n'être qu'un ironique manuel à l'usage de ceux qui cherchent dans le mariage une fidélité et une félicité quasi impossibles. Balzac retrouve son bon rire tourangeau pour établir la statistique de la vertu des femmes; à travers les chapitres osés et sarcastiques, bousculant d'un geste négligeant le lit conjugal, il nous révèle les secrets cachés sous l'oreiller. Vous bâtissiez sur un mensonge, vous rêviez d'être heureux longtemps, toujours : voici le détail de vos hypocrisies, le menu de vos illusions, le prix de vos joies surfaites, mentir, se lasser, tromper, être bon par faiblesse, généreux par vanité, pardonner par lâcheté, habiller toutes ces pauvretés de grands mots, et au nom de grands principes défendre les pires intérêts du plus vil égoïsme, voilà le mariage tel que vous le comprenez, voilà ce que vous avez fait de l'amour.

Quelque chose de profond crie sous l'ironie de cette spirituelle colère, des pages se détachent marquées au coin de la plus brûlante sincérité, feuillets arrachés d'un monologue tourmenté, examen de conscience douloureux d'un homme qui souffre et fait souffrir.

Livre curieux, conçu sous une forme nettement déterminée, géométriquement dessiné et incohérent cependant de par l'intime désordre de l'homme qui tient la plume; livre étrange à relire à côté de ceux que Gœthe classe si justement sous ce titre : littérature du désespoir. *Werther* est le premier en date des chefs-d'œuvre de cette littérature, *Adolphe*, *René*, suivirent, testaments de deux jeunesses de génie. Que ce rapprochement n'apparaisse pas ici inopportun, il se justifie pour tous ceux qui voudront rouvrir *la Physiologie du mariage*, non plus comme une fantaisie légère, mais bien comme la confidence détournée d'un homme qui regarde finir sa jeunesse et frissonne en

se sentant seul pour la première fois en face du problème de la vie. Ne peut-elle appartenir à *René* ou à *Werther*, cette plainte inquiète et tourmentée : « L'âme humaine est soumise dans ses désirs à une sorte de progression arithmétique dont le but et l'origine nous sont également inconnus (1). » Placé en face de cette douloureuse interrogation Werther se tue, Adolphe se dessèche lentement en un repentir inutile et sans foi, René demande à la nature le secret des consolations qu'elle ignore; le jeune homme qui, en souriant, écrit *la Physiologie du mariage*, à l'heure où il porte en lui le désespoir d'un Werther et d'un René, tente de s'oublier en s'élevant aux sommets des mystiques renoncements, et voici l'étrange dialogue qui s'échange à l'avant-dernière page de son livre :

« — Eh bien, vous pouvez hardiment prétendre qu'en parvenant à l'hiver de sa vie,

(1) *Physiologie du mariage.*

un homme (un homme qui pense, entendons-nous) finit par refuser à l'amour la folle existence que nos illusions lui ont donné!... L'amour, continua le vieillard en me regardant, ce n'est pas même un sentiment, c'est une nécessité malheureuse qui tient le milieu entre les besoins du corps et ceux de l'âme. Les affections humaines reposent sur deux principes, l'attraction et l'aversion... Tout ce qui agite puissamment notre organisme nous donne une conscience intime de notre existence, voilà le plaisir. Le plaisir est un élément unique, et nos passions n'en sont que des modifications plus ou moins vives, aussi, presque toujours l'habitude d'un plaisir exclut-il les autres. Or, l'amour est le moins vif de nos plaisirs et le moins durable...

« — Mais, dis-je, l'amour ne révèle ses plaisirs qu'à ceux qui confondent leurs pensées, leurs fortunes, leurs sentiments, leurs âmes, leurs vies...

« — Oh, oh, oh!... Alors ces sentiments-là procèdent d'une cause inconnue. Mais vous m'avez amené ainsi à considérer l'amour comme une passion. Eh bien, c'est la dernière de toutes et la plus misérable. Elle promet tout et ne tient rien. Elle vient comme besoin la dernière et périt la première. Ah! parlez-moi de la vengeance, de la haine, de l'avarice, du jeu, de l'ambition, du fanatisme! Ces passions-là ont quelque chose de viril, ces sentiments-là sont impérissables; ils font tous les jours des sacrifices que l'amour ne fait que par boutades. Abjurez l'amour. D'abord plus de tracas, de soucis, d'inquiétudes, plus de ces petites passions qui gaspillent les forces humaines. Un homme vit heureux et tranquille. Socialement parlant, sa puissance est infiniment plus grande et plus intense. Ce divorce fait avec ce je ne sais quoi nommé l'amour est la raison primitive du pouvoir de tous les hommes qui agissent sur les masses humaines, mais ce n'est rien encore. Ah! si

vous connaissiez alors de quelle force magique un homme est doué, quels sont les trésors de puissances intellectuelles et quelle longévité de corps il trouve en lui-même, quand, se détachant de toute espèce de passion humaine, il emploie son énergie au profit de son âme! Si vous pouviez jouir pendant deux minutes des richesses que Dieu dispense aux hommes sages qui ne considèrent l'amour que comme un besoin passager... Oui, l'homme a une vocation pour l'infini. Il y a en lui un instinct qui l'appelle vers Dieu. Dieu est tout, donne tout, fait oublier tout et la pensée est le fil qu'il nous a donné pour communiquer avec lui! »

C'est dans la bouche d'un vieil émigré que Balzac place ces paroles ailées, elles sont la conclusion de *la Physiologie du mariage*, tout au moins la conclusion de la partie profonde du livre, celle où l'on trouve l'écho des douleurs du jeune homme, cherchant dans les bras de sa vieille maitresse à s'évader vers l'infini.

Période cruelle, essai d'impossible fidélité, sublimes sophismes de l'amour, dernier et tendre égoïsme de la femme, cherchant à entraîner leur couple d'amants misérables vers la cime des mystiques renoncements.

Quelle tristesse que la jeunesse d'un Balzac n'ait pas vécu son cycle complet, qu'il ne nous ait pas légué le testament-chef-d'œuvre de son premier bonheur, de son premier désespoir; hélas, son mal n'était pas de ceux qui se prêtent aux transpositions lyriques, il a dû se taire et sourire, et à trente ans il écrivit *la Physiologie du mariage.*

Il avait mesuré dans son âme la grandeur, la beauté, la force des sentiments éternels, il se savait né pour aimer fidèlement, et par une ironie cruelle la vie lui reprenait vivant l'objet de son amour, le détachait sans pitié et de sa maîtresse et de son plus cher idéal, le rejetant seul à l'inconnu, à la diversité des passions, lui qui avait orienté son âme vers une impos-

sible fidélité, vers ce rêve d'un unique amour qui reculait, pâlissait, s'effaçait chaque jour, sur le doux visage de son amie vieillissante.

Comment alors ne pas prendre en pitié ceux qui sont jeunes ensemble et qui se quittent alors que rien ne les sépare, ceux dont les petites âmes aux passions fragiles sont incapables de comprendre « qu'une passion durable est un drame sublime, joué par deux acteurs égaux en talents, un drame où les sentiments sont des catastrophes, où les désirs sont des événements, où la plus légère pensée fait changer la scène (1) ». A ceux qui ne sentent pas « la grandeur et le charme de la constance assez spirituelle pour détruire la monotonie », Balzac conseille, avec une ironie un peu méprisante, la facile indulgence et le facile pardon. Le ton léger de son livre devait froisser bien des orgueils et bien des susceptibilités féminines et par cela même grandir sa jeune réputation.

(1) *Physiologie du mariage.*

La *Physiologie du mariage* fut publiée en décembre 1829. Critiques, reproches, rancunes, lettres innombrables, visites de belles inconnues, ce fut immédiate, flatteuse et amusante, la notoriété du jeune auteur qui a choisi comme sujet : la femme.

La femme, dans sa vie, c'est encore et uniquement Mme de Berny; — il écrit aussi à cette époque fidèlement et longuement à ses amies, la duchesse d'Abrantès et Mme Carraud (1). Ces lettres sont belles à relire; ce ne sont plus les effusions du jeune homme, les plaisanteries, les gaîtés un peu fanfaronnes de la première correspondance adressée à Laure;

(1) Après la mort de Mme de Berny, Balzac écrit à sa sœur Laure en parlant de Mme Carraud : « Il n'y a que Mme Zulma qui, parmi les personnes auxquelles je pourrais me fier, ait la haute intelligence nécessaire pour jouer un pareil rôle (rôle de critique de ses œuvres); jamais esprit plus extraordinaire n'a été plus étouffé; elle mourra dans son coin inconnue! » Une très intéressante étude sur Mme Carraud a été publiée par M. Emile Deschanel.

c'est l'homme de son œuvre qui s'explique, raconte ses nuits de travail et les luttes de ses journées; l'ami qui parle à ses amies et sait trouver pour leurs peines de tendres et fraternelles paroles; son esprit clairvoyant, son cœur déchiré lui ont enseigné l'art nuancé de la consolation, il sait parler au cœur des femmes que l'automne a touchées, et n'est-ce pas auprès de la Dilecta qu'il a appris à panser d'une main si légère des plaies si profondes et si secrètes :

« Ici, ce matin, l'on m'a donné votre dernière lettre. Je ne vous en dirai rien, celle que je reçois à l'instant m'a tout à fait remué le cœur. Vous souffrez, dites-vous, et sans l'espoir de revivre dans un beau matin. Songez donc que, pour l'âme, il y a des printemps et de fraîches matinées à toute heure, que votre vie passée n'a de nom dans aucune langue; elle est à peine un souvenir, et vous ne pouvez juger votre vie future sur votre vie passée.

Que d'êtres ont recommencé de belles et de suaves vies, plus loin que vous encore dans l'âge! Nous ne sommes que par l'âme; savez-vous si la vôtre a reçu tous ses développements, si vous respirez l'air par tous vos pores, si tous vos yeux voient? La plante, la fleur elle-même ont une gradation et que de tiges qui, dans les forêts, n'ont pas vu le soleil (1)! »

Au milieu de son existence de féroce travail, telles sont les pages intimes que Balzac trouve le temps d'écrire aux amies découragées. Laure, sa sœur, se plaint d'être négligée. Installée avec ses deux petites filles à Champrosay, elle écrit qu'elle reste des mois sans lettres, sans visites de ce frère de qui les critiques se sont emparés; elle s'inquiète, elle gronde; il répond : « Quant à ce que les indifférents peuvent penser et dire de lui, Honoré s'en soucie comme du sable qui s'attache à ses pieds! Il tâche d'être

(1) Lettre à la duchesse d'Abrantès, *Correspondance*, p. 94.

quelque chose, et, quand on bâtit un monument on s'inquiète peu de ce que les effrontés écrivent sur les barrières. »

Il faudrait, mois par mois, semaine par semaine, établir le bilan de l'activité de cet homme brûlé de fièvre, tourmenté de contradictions et de regrets. Il date ses lettres tantôt de Paris, tantôt de la Grenadière, de Nemours, de Bretagne, de Saché; il cherche, puis fuit la solitude; son travail l'exalte, puis l'excède; ses succès le grisent ou lui pèsent, et c'est à cette époque aussi que se font jour ses premières ambitions politiques. A Paris, sur le champ de bataille, il écrit articles sur articles, achève de faire réimprimer *les Scènes de la vie privée*, commence sous la forme d'une étrange nouvelle, l'œuvre qui, à travers des avatars bizarres, deviendra ce chef-d'œuvre incomplet : *la Femme de trente ans;* il s'éprend d'un merveilleux sujet : *la Peau de chagrin*, et en développe les premières scènes, puis enfermé à la

Grenadière, peut-être pas complètement seul (j'ai ici une esclave comme ma Flore de Paris), il bâille, s'étire, se trouve mécontent de tout et de lui-même, et griffonne à un ami : « J'en suis arrivé à regarder la gloire, la Chambre, la politique, l'avenir, la littérature comme de véritables boulettes à tuer les chiens errants et sans domicile, et je dis : La vertu, le bonheur, la vie, c'est six cents francs de rente au bord de la Loire. Figurez-vous que j'ai fait le plus poétique voyage qui soit possible en France; aller d'ici au fond de la Bretagne, à la mer, par eau, pas cher, trois ou quatre sous par lieue, en passant par les plus riantes rives du monde; et je sentais mes pensées grandir avec ce fleuve, qui près de la mer devient immense. Oh! mener une vie de Mohican, courir sur les rochers, nager en mer, respirer en plein air le soleil! Oh! que j'ai conçu le sauvage! Oh! que j'ai admirablement compris les corsaires, les aventuriers, les vies d'opposition... Sacré Dieu!

mon bon ami, je crois que la littérature est par le temps qui court un métier de fille des rues qui se prostitue pour cent sous; cela ne mène à rien, j'ai des démangeaisons d'aller vaguer, chercher, me faire drame vivant, risquer ma vie; car pour quelques misérables années de plus ou de moins (1)!... »

Ses finances restent toujours aussi précaires et les dettes ne diminuent pas; il ne suffit pas de s'éprendre d'un grand sujet, il faut vivre : « La littérature est morte, il n'y a pour moi de ressources que dans les journaux et j'ai à peine le temps de suffire à leurs exigences. Si je suis un jour sans travailler, je suis le lendemain sans pain. Personne ne songe à cela. »

Sans pain, c'est aussi maintenant sans gants, sans habit, sans argent de poche, sans moyens de vivre et de se maintenir dans ce milieu où il a pris pied, où il faut pouvoir évoluer librement, où il va rêver bientôt conquérir et dominer.

(1) *Correspondance*, p. 74.

***

Peu à peu, Mme de Berny s'effaçait, mais son dévouement demeurait aussi vigilant, aussi actif; c'était elle toujours qui dirigeait, conseillait, corrigeait les épreuves, critiquant de sa lumineuse critique d'intelligence amoureuse. Les manuscrits passaient par ses mains, les lettres égarées lui revenaient, elle n'ignorait plus les fils des intrigues nouées et dénouées; pourtant si ce qui demeurait en elle de jalousie avait su abdiquer en une sublime tendresse, elle n'avait pas encore la force de solliciter les confidences et de se réjouir des joies goûtées loin d'elle. C'est d'un commun accord qu'elle et Balzac se sont décidés à entrer dans une existence nouvelle; ils ont mesuré leur douleur, compris la dignité d'un mutuel sacrifice et couché pieusement au tombeau de leurs

mémoires les années de bonheur vécues. Ils se sont séparés amants pour ne plus se retrouver qu'amis; elle a quitté momentanément Paris et est partie dans ses terres (1); lui s'est enfermé à Saché, il écrit *Louis Lambert*, et c'est à l'amie des jours finis qu'il dédie, il n'en faut pas douter, la Pauline de son Lambert, comme il lui a dédié la Pauline de *la Peau de chagrin*. Les deux Paulines sont une seule et même femme, une même auréole de dévouement passionné couronne leurs têtes charmantes; elles sont jeunes toutes deux, elles sont belles, elles apportent d'un même geste au misérable, à l'abandonné, l'offrande de leur splendide amour; elles tiennent dans leurs petites mains la réalisation des plus beaux songes, elles sont le bonheur si grand, si merveilleux que l'on meurt le plus souvent après l'avoir goûté. Raphaël désire, possède et meurt d'avoir désiré

(1) Probablement à Saint-Remy, dans l'Oise, où la famille de Berny possédait des terres.

sans limites et possédé jusqu'à ses songes. Louis Lambert, sublime équilibriste de la pensée, chancelle et sombre dans la folie, âme grande mais trop faible pour porter le double poids du génie et de l'amour.

Que de fois, en de nombreuses pages éparses dans la *Correspondance*, s'adressant soit à Laure, soit à Mme Carraud, Balzac ne nous apparaît-il pas poursuivi par la terreur de la folie. Il y a trop de rapports de détails et d'ensemble entre la jeunesse d'Honoré et la jeunesse de Lambert pour qu'il ne soit pas permis de songer ému, que les années, les chaînes, les devoirs qui, pesant sur Mme de Berny, firent de son amour un présent de bonheur mutilé, sauvèrent peut-être la raison de son ami du naufrage où sombra le génie de Lambert. Belle, jeune, libre, riche et trop passionnément désirée, la Dilecta appartenant à son ami l'eût perdu peut-être.

Balzac affirmait lui-même à l'une de ses ad-

miratrices que la Pauline de *la Peau de chagrin* avait vécue : « Pour moi, Pauline existe et plus belle même. Si j'en ai fait une illusion, ce fut pour ne rendre personne maître de mon secret (1). » Et Pauline de Villenoy prononce comme Mme de Berny : « Maintenant et toujours ». La devise de l'immuable amie ne pouvait passer que sur les lèvres de l'héroïne qui la personnifie, et le livre, pour mieux rendre témoignage du secret hommage, est dédié à l'amie des mauvais jours, à la Dilecta, et porte en exergue : *Et nunc et semper*.

Les fragments des lettres brûlantes écrites par Louis à la veille de la folie ne répètent-elles pas les lettres folles et suppliantes qu'Honoré déchirait et recommençait vingt fois avant d'oser dire à son amie aux jours lointains de Villeparisis qu'il l'aimait et désirait : « Mes pensées, ma vie entière se fondent, s'unissent dans ce que je nomme un désir, faute de mot pour

(1) *Correspondance*, p. 99.

exprimer un délire sans nom... Tu ne sais pas tout ce que je sens de jouissances à te voir allant et venant : il faut être homme pour éprouver ces sensations profondes. Chacun de tes mouvements me donne plus de plaisir que n'en peut prendre une mère à voir son enfant joyeux et endormi. Je t'aime de tous les amours ensemble. La grâce de ton moindre geste est toujours nouvelle pour moi (1). »

Une pudeur vous vient à relire ces fragments des lettres à Pauline, il semble que l'on viole le secret d'un amour encore vivant. Jamais le désir et le respect n'ont combattu dans une âme avec des accents plus poignants, plus sacrés, jamais adoration plus belle n'est montée vers un cœur de femme. Ceux-là ne savent pas aimer qui ont accusé Balzac de ne savoir parler que « le jargon de l'amour (2) »; citer longue-

(1) *Louis Lambert.*

(2) Il paraît impossible de connaître à fond l'œuvre et la correspondance de Balzac et de lui dénier le pouvoir et le charme de savoir parler de l'amour. La plu-

ment serait inutile, il faut pieusement relire ces lettres, en songeant à celles que « Monsieur Minet » écrivait à la bien-aimée dans la petite chambre aux carreaux froids de Villeparisis.

« Je veux, en apportant ma tête sur vos genoux, y faire reposer les regards du monde, comme je veux mettre dans mon amour toutes les idées, tous les pouvoirs (1). » Cette inoubliable promesse de l'amour triomphant, c'est à la Dilecta qu'il l'avait faite, c'est à elle que sa gloire a appartenu, c'est elle qui, avec Pauline

part de ses biographes et de ses critiques affirment cependant qu'incapable d'éprouver des sentiments délicats, il est impuissant à les exprimer. Que répondre, si ce n'est : rouvrez le livre, revivez la vie, écoutez, laissez-vous émouvoir, emporter, car nul n'a su exprimer avec plus de puissance et de vérité toutes les nuances, toutes les phases de l'amour, du plus tendre au plus passionné. Que de pages délicieuses, que de soupirs, que de cris inoubliables, depuis le « Se perdre c'est la volupté de l'âme » de Mme de Maufrigneuse, jusqu'à l'ordre sublime que la maîtresse de Rubempré jette en réponse au geôlier qui lui apprend la mort de son amant : « Ouvrez, je viens sauver le mort! »

(1) *Louis Lambert.*

de Villenoy, pouvait se murmurer à elle-même, lorsqu'elle eut dépassé l'agonie des fins de bonheur : « J'ai eu son cœur, à Dieu son génie. »

Si l'on rapproche patiemment les nombreux passages épars de la *Correspondance*, où, s'adressant soit à sa sœur, soit à Mme Carraud, Balzac parle de sa fidèle amie, l'image de celle-ci vous devient familière et en dehors des deux Pauline et de la tendre Mme de Mortsauf, on retrouve aisément dispersés dans l'œuvre immense des portraits, des miniatures, des ébauches dessinées avec amour par le maître, évoquant les traits aimés, les habitudes familières de l'amie, toutes les grâces de cette douce et forte nature.

Un des plus jolis de ces vivants portraits est celui de Mme Firmiani (1). L'œuvre est dédiée à Alexandre de Berny; le fils pouvait y reconnaître sa mère telle qu'elle apparaissait sans

(1) Publié en 1832, au moment de la séparation entre Balzac et Mme de Berny.

doute aux familiers de sa maison, à tous ceux que retenaient son brillant esprit, sa fidélité aux affections choisies.

« Avez-vous pour votre bonheur rencontré quelque personne dont la voix harmonieuse imprime à la parole un charme également répandu dans ses manières, qui sait parler et se taire, qui s'occupe de vous avec délicatesse, dont les mots sont heureusement choisis ou dont le langage est pur? Sa raillerie caresse, sa critique ne blesse point; elle ne disserte pas plus qu'elle ne dispute, mais elle se plaît à conduire une discussion, et l'arrête à propos. Son air est affable et riant, sa politesse n'a rien de forcé, son empressement n'est pas servile; elle réduit le respect à n'être plus qu'une ombre douce; elle ne vous fatigue jamais, et vous laisse satisfait d'elle-même et de vous. Sa bonne grâce vous la retrouvez empreinte dans les choses desquelles elle s'entoure. Chez elle, tout flatte la vue, et vous y respirez comme l'air d'une

patrie. Cette femme est naturelle. En elle jamais d'efforts, elle n'affiche rien, ses sentiments sont simplement rendus, parce qu'ils sont vrais. Franche, elle sait n'offenser aucun amour-propre; elle accepte les hommes comme Dieu les a faits, plaignant les gens vicieux, pardonnant aux défauts et aux ridicules, concevant tous les âges, ne s'irritant de rien parce qu'elle a le tact de tout prévoir. A la fois tendre et gaie, elle oblige avant de consoler. Vous l'aimez tant que si cet ange fait une faute vous vous sentez prêt à la justifier. Vous connaissez alors Mme Firmiani (1). »

Nous reconnaissons aussi Mme de Berny. A travers les années ce charme s'était prolongé, elle gardait « cette intime jeunesse » dont parle encore son ami. « Son aspect commandait la retenue, mais il y avait toujours dans son maintien, dans sa voix, des élans vers un avenir inconnu, comme chez une jeune fille (2). » Ce

(1) *Madame Firmiani.*
(2) *Ibid.*

que l'on peut deviner des dernières années de cette femme étonnante correspond bien à « cette intime jeunesse, à ces élans vers un avenir inconnu ». Jamais elle n'a cessé d'être une mère admirable; frappée dans ses enfants, assez de passion reste encore dans ce pauvre cœur pour que le remords ne lui soit pas épargné, et aux derniers jours de sa vie — ainsi que nous le verrons tout à l'heure — malade, agonisante, recherchant l'inutile sacrifice, elle se refusera parfois à recevoir son ami; alors qu'à d'autres moments, plus touchante encore, en proie au démon de « son intime jeunesse », elle écrira, mourante, à celui qu'elle aime toujours : « Ne venez pas, je suis à faire peur, attendez qu'une illusion de santé me soit rendue. »

CHAPITRE IV

La duchesse de Castries. — Aix et Genève — *Ne touchez pas à la hache* ou *la Duchesse de Langeais* (1).

De 1832, année de la séparation consentie, jusqu'en 1836, année de la mort de Mme de Berny, Balzac recommence une nouvelle vie de cœur; c'est la dure expérience que lui apporte Mme de Castries, ce sont les premières années de sa longue et décevante attente du bonheur que doit personnifier pendant dix-sept années Mme Hanska, l'Etrangère.

« Entre vous et une femme au-dessous de vous, les délices de l'amour-propre sont pour elle. Vous n'êtes pas dans le secret du bonheur

(1) *Ne touchez pas à la hache* fut le titre primitif de *la Duchesse de Langeais.*

que vous donnez. Entre vous et une femme au-dessus de vous par sa fortune ou sa position sociale, les chatouillements de vanité sont immenses et sont partagés. Un homme n'a jamais pu élever sa maîtresse jusqu'à lui; mais une femme place toujours son amant aussi haut qu'elle (1). »

Jusqu'ici en amour Balzac a ignoré la vanité, il l'eût ignorée toujours si la *Dilecta* fût demeurée pour lui l'unique dispensatrice du bonheur. Enfant, il ne devint ambitieux que pour mériter d'être aimé; homme, lorsqu'il se retrouva seul, cherchant à s'orienter vers une nouvelle passion, il eut un moment conscience que cette passion devait servir son orgueil et l'aider à grandir encore.

A la fin de septembre 1831, un courrier envoyé d'abord par erreur à Saché revenant à Paris, apportait à Balzac une missive anonyme dont l'élégance de l'écriture, du style et de la

(1) *Physiologie du mariage.*

pensée méritaient à coup sûr une prompte réponse. A l'inconnue, le maître prend la peine d'écrire une longue, une spirituelle, une gracieuse lettre; il sème en un terrain qui mérite tous ses soins, —il le devine à n'en pas douter, — et, si la surprise demeure flatteuse lorsque son admiratrice lèvera le voile de l'anonymat, il n'y aura aucun regret de part et d'autre, car, la première réponse du maître méritait déjà d'être adressée à la duchesse de Castries.

La lettre de l'inconnue contenait des reproches, des critiques; le maître se disculpe, s'explique, reprend le procès à ses origines et défend la *Physiologie du mariage.* « Pour une femme qui a passé par les orages de la vie, le sens de mon livre est l'attribution exclusive de toutes les fautes commises par les femmes à leurs maris, c'est en un mot une grande absolution (1). »

Pendant de longues pages éloquentes, l'au-

(1) *Correspondance*, p. 98.

teur défend ses intentions, marque le sens de ses ambitions, cherche à mériter l'estime morale, aussi bien que l'estime littéraire de sa mystérieuse correspondante; puis, un post-scriptum respectueux où l'auteur s'efface pour laisser parler l'homme, indique le désir de se faire mieux connaître et de continuer la correspondance sur un ton plus intime et plus confiant. « De pressants travaux ne m'ont pas permis de vous répondre à loisir. En relisant ma lettre je m'aperçois qu'elle pourrait être mieux; que je devais vous dire toute autre chose, vour remercier de l'intérêt que vous me marquez et qui sera un des plus touchants épisodes de ma vie littéraire, mais si je l'envoie, c'est vraiment pour vous prouver le peu d'apprêt et le naturel d'une âme assez dissemblable à celle dont mes livres me donnent l'apparence aux yeux de bien des gens (1). »

On ne saurait tendre la main vers une sym-

(1) *Correspondance*, p. 100.

pathie encore voilée avec plus d'habile discrétion. La première période de probation fut courte; en février 1832, un charmant billet signé de la duchesse de Castries autorisait M. de Balzac à prendre sa place dans le cercle des admirateurs attitrés.

La réponse de Balzac est parfaite, elle fleure bon le meilleur style de Rastignac et de Rubempré : « Daignez agréer, madame, les remerciements affectueux et l'expression de ma profonde reconnaissance pour la marque de confiance qu'il vous a plu de me donner. Si je n'étais pas embarqué dans un travail pressé, j'eusse été vous présenter mes hommages avec cette franchise de cœur qui vous est chère; mais après bien des luttes et des malheurs honorables, de ces malheurs dont on est fier, j'ai encore quelques pas à faire pour arriver à conquérir quelques bonnes heures où je ne sois plus ni littérateur, ni artiste, où je puisse être moi; et ce sont de ces heures-là que je voudrais

vous consacrer, si vous le permettez. Vous êtes heureuse, madame, de pouvoir embellir votre solitude par de la poésie sans travail; moi, je la remplis par le travail sans la poésie. J'espère devenir meilleur auprès de vous, et je suis persuadé que je ne puis que gagner dans le commerce d'une âme aussi noble, aussi bien douée que l'est la vôtre. Donc, à bientôt, madame, et qu'il me soit permis de déposer ici un hommage aussi amical que respectueux (1). »

Pas d'empressement exagéré, une reconnaissance déférente, mais le respectueux désir nettement exprimé de voir cette haute sympathie se transformer bientôt en une réelle, une intime amitié.

Il est amusant de constater que par une mystérieuse coïncidence, ce même 28 février 1832, jour où il répondait pour la première fois à Mme de Castries qui renonçait à l'anonymat, Balzac recevait la première lettre de Mme Hans-

(1) *Correspondance*, p. 103.

ka, signée l'Etrangère; le hasard voulait que celle-ci prît, à date précise, la succession de Mme de Castries dans ce rôle d'amie fervente et discrètement voilée. D'autres lettres suivront cette première missive de février, d'autres lettres où l'Etrangère ne sollicitera encore aucune réponse, témoignages d'amitié et d'admiration parcourus distraitement sans doute par Balzac dans le courant de cet entraînant hiver 1832, tout entier vécu dans le sillage de la duchesse.

Cette année-là de nouvelles expériences et une cruelle déception devaient achever de lui dévoiler les secrets du monde et les secrets de la femme. Mme de Berny l'avait fait vivre dans l'exception, la duchesse de Castries lui révéla toute une réalité qu'il ignorait encore. Il l'aima, la désira sincèrement, furieusement, d'une belle passion entachée d'une bien pardonnable vanité. Joué, déçu, humilié, un homme nouveau s'éveilla en lui qui devait

lutter pendant quelque temps contre la simplicité native, la sincérité première de l'amant de Mme de Berny. Son cœur aimant et croyant faillit mourir, moins d'avoir perdu l'amie unique et parfaite que pour avoir absorbé le dangereux et subtil poison d'une passion malheureuse où la vanité blessée transforme la douleur en espoir de revanche.

D'autres ont parlé comme il convient de cette jeune et poétique duchesse de Castries, de son grand amour malheureux, de sa santé brisée, de sa toute-puissante influence, de son incomparable et languissante beauté, mais il est difficile de résister à la tentation de citer ici les lignes charmantes où le docteur Véron l'évoque en ses souvenirs à l'heure triomphante de ses premiers succès : « Qui n'a vu à quelque bal de Madame, duchesse de Berry, se glisser, légère, touchant le parquet à peine, si mouvante qu'on n'aperçoit en elle qu'une grâce avant de savoir si elle était une beauté, une

jeune femme à la chevelure blonde et hardiment dorée; qui n'a pas vu apparaître alors la jeune marquise de Castries dans une fête ne peut sans doute se faire une idée de cette nouvelle beauté, charmante, aérienne, applaudie et honorée dans les salons de la Restauration (1). »

La jeune femme qui personnifie pour Balzac, en 1832, les séductions les plus délicates et les plus hautes, n'était déjà plus l'aérienne vision du docteur Véron, mais le charme demeurait souverain, et lorsqu'elle quittait la chaise longue où sa santé gravement atteinte la condamnait à de longs repos, la robe aux plis harmonieux et nobles, la belle robe incarnat dont parle Philarète Chasles entraînait encore dans son sillage toutes les admirations et tous les désirs.

Comment Balzac parvient-il à suffire à cette vie de luttes, d'émotions et de travail; il faut

(1) *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, t. III. Docteur Véron.

triompher, mettre toutes ses ambitions au service de sa passion, devenir le porte-voix d'un parti politique engourdi, être de toutes les fêtes, se créer une réputation d'élégance, être assidu à l'Opéra, donner à souper et courir pour la location de l'argenterie; entretenir les deux chevaux d'un tilbury qui verse et fait de vous, pendant quinze jours, un inutile au moment où les heures de travail sont plus précieuses que le sang de vos veines; apaiser des créanciers et faire de nouveaux emprunts; rompre et signer des contrats de librairie; rester maître de soi, emporté dans un tourbillon d'idées enivrantes, d'espoirs indicibles et paraître passer sa vie aux pieds d'une adorable coquette qui ne prête son sourire qu'aux princes du loisir.

Il faut aussi demeurer bon frère, Laure est malheureuse et a besoin d'être consolée; bon fils, sa mère vieillie se plaint, doute de lui, veut tout savoir et tenir les comptes de cette pauvre bourse d'homme de génie, et le fils

redevient enfant, humble, soumis et si tendre pour expliquer qu'il est parti en voyage avec cent vingt francs, qu'il en a reçu quatre cents en route, qu'il lui reste en tout quatre cent soixante-deux francs pour trois mois « et il y a des voyages, des frais d'auberges et des domestiques largement payés. Hein, mère, si je suis un peu poète et rêveur, avoue que je suis aussi économe! »

Tant bien que mal, voici cependant l'hiver passé, la duchesse quitte Paris, Balzac peut aller s'enfermer à Saché, il ne doit rejoindre Mme de Castries qu'à Aix en septembre.

Peut-on songer à railler la crise d'élégance et de folle agitation qui vient de finir; si la tentation de sourire venait à ceux qui, du Balzac de cette époque, ne veulent se souvenir que de certains détails pouvant prêter au ridicule, nous leur demanderions d'ouvrir ce chef-d'œuvre : *La duchesse de Langeais*, publié brûlant encore de la passion traversée, ce livre

contient toutes les explications, toutes les excuses, toutes les absolutions.

« Sans la vanité, disait un profond moraliste du siècle dernier, l'amour est un convalescent. Il y a, certes, pour l'homme comme pour la femme, un trésor de plaisirs dans la supériorité de la personne aimée. N'est-ce pas beaucoup, pour ne pas dire tout, de savoir que notre amour-propre ne souffrira jamais en elle; qu'elle est assez noble pour ne jamais recevoir les blessures d'un coup d'œil méprisant, assez riche pour être entourée d'un éclat égal à celui dont s'environnent même les rois éphémères de la finance, assez spirituelle pour ne jamais être humiliée par une fine plaisanterie et assez belle pour être la rivale de tout son sexe? Ces réflexions, un homme les fait en un clin d'œil. Mais si la femme qui les inspire lui présente en même temps, dans l'avenir de sa précoce passion, les changeantes délices de la grâce, l'ingénuité d'une âme vierge, les mille

plis du vêtement des coquettes, les dangers de l'amour, n'est-ce pas pour remuer le cœur de l'homme le plus froid? (1) »

Les dangers de l'amour, oui, il les a reconnus, il le sait, il s'est engagé dans une lutte terrible, quelque chose en lui doit triompher ou mourir; ce quelque chose, c'est la sincérité profonde du cœur, cette audace égoïste et sublime des êtres d'essence généreuse, puisant leur force en leur secrète devise : ceux qui se donnent possèdent toujours. Balzac n'ignore pas les défauts de son idole, il la révère et il la juge, mais avec quelle lumineuse indulgence, avec quelle fierté il se penche sur ses faiblesses, avec quel orgueil il triomphe jusqu'en ses misères.

« Au commencement de la vie éphémère que mena le faubourg Saint-Germain pendant la Restauration, une femme fut passagèrement le type le plus complet de la nature à la fois

(1) *La Duchesse de Langeais.*

supérieure et faible, grande et petite de sa caste. C'était une femme artificiellement instruite, réellement ignorante; pleine de sentiments élevés, mais manquant d'une pensée qui les coordonnât; dépensant les plus riches trésors de l'âme à obéir aux convenances; prête à braver la société, mais hésitant et arrivant à l'artifice par suite de ses scrupules; ayant plus d'entêtement que de caractère, plus de tête que de cœur; souverainement femme et souverainement coquette, Parisienne surtout; aimant l'éclat, les fêtes; ne réfléchissant pas ou réfléchissant trop tard; d'une imprudence qui arrivait presque à la poésie; insolente à ravir, mais humble au fond du cœur; affichant la force comme un roseau bien droit, prête à fléchir sous une main puissante; parlant beaucoup de la religion mais ne l'aimant pas, et cependant, prête à l'accepter comme un dénouement. Comment expliquer une créature véritablement multiple, susceptible d'héroïsme,

et oubliant d'être héroïque pour dire une méchanceté, jeune et suave, moins vieille de cœur que vieillie par les maximes de ceux qui l'entouraient, et comprenant leur philosophie égoïste sans l'avoir appliquée; ayant tous les vices du courtisan et toutes les noblesses de la femme adolescente; se défiant de tout et néanmoins se laissant parfois aller à tout croire? Ne serait-ce pas toujours un portrait inachevé que celui de cette femme en qui les teintes les plus chatoyantes se heurtaient, mais en produisant une confusion poétique, parce qu'il y avait une lumière divine, un éclat de jeunesse qui donnait à ses traits confus une sorte d'ensemble! La grâce lui servait d'unité. Rien n'était joué. Ces passions, ces demi-passions, cette velléité de grandeur, cette réalité de petitesse, ces sentiments froids et ces élans chaleureux étaient naturels et ressortaient de sa situation autant que celle de l'aristocratie à laquelle elle appartenait. Elle

se comprenait toute seule et se mettait au-dessus du monde à l'abri de son nom. Il y avait du moi de Médée dans sa vie comme dans celle de l'aristocratie qui se mourait sans vouloir se mettre sur son séant, ni tendre la main à quelque médecin politique, ni toucher, ni être touchée, tant elle se sentait faible et déjà poussière (1). »



Jusqu'à l'automne, Balzac espère encore être le médecin qui ranimera, guérira, rendra à la belle vie du cœur cette malade adorable qui se prête à tous les espoirs et, moitié sincère et moitié lasse, se promet et se reprend entre un sourire et un soupir. Il passe par toutes les alternatives de la confiance au découragement; le travail solitaire à Saché ne le rend pas com-

(1) *La Duchesse de Langeais.*

plètement à lui-même, le rendez-vous d'Aix illumine l'horizon, il espère tout de cette solitude relative, de cette intimité promise.

En juillet encore, à Saché, il écrit à la sage Mme Carraud, de la plume trempée de bon sens dont, pour elle, il se servira toujours : « Il faut que j'aille grimper à Aix, en Savoie, courir après quelqu'un qui se moque de moi peut-être; une de ces femmes aristocratiques que vous avez en horreur sans doute; une de ces beautés angéliques auxquelles on prête une belle âme, la vraie duchesse, bien dédaigneuse, bien aimante, fine, spirituelle, coquette, rien de ce que j'ai encore vu! Un de ces phénomènes qui s'éclipsent et qui dit m'aimer, qui veut me garder au fond d'un palais à Venise... (je vous dis tout à vous!) et qui veut que je n'écrive plus que pour elle; une de ces femmes qu'il faut absolument adorer à genoux quand elles le veulent, et qu'on a tant de plaisir à conquérir; la femme des rêves! jalouse de tout! Ah! il vaudrait mieux

être à Angoulême, à la Poudrerie (1), bien sage, bien tranquille, à entendre sauter les moulins et à s'empâter dans les truffes, à apprendre de vous comment on met une bille en blouse, et à rire et à causer... que de perdre son temps et sa vie (2)! »

S'empâter dans les truffes n'aurait pas été du goût de Mme de Castries et la vie qu'ils mèneront bientôt à Aix, elle et son auteur, ne ressemblera en rien aux jours de bourgeoise abondance de la Poudrerie.

Balzac, avant d'arriver à Aix, s'est arrêté quelques jours chez Mme Carraud; il a besoin de cette halte d'amitié, il est des confidences qu'il ne saurait faire encore à Mme de Berny. Les lettres écrites pendant ce court séjour respirent la nervosité, l'exaltation, la tension la plus grande; il est tendre pour les siens comme ceux qui, craignant le destin, se réfugient dans

(1) Résidence de la famille Carraud.
(2) *Correspondance*, p. 117.

le passé; il oublie la dureté de sa mère, les difficultés d'argent qui les divisent, les reproches dont elle ne cesse de l'accabler. Ce flot de vie qui déborde de son cœur le refait enfant, l'enfant aimant des premières ambitions qui voulait que sa gloire et son bonheur à venir soient aussi l'honneur et le triomphe de la famille : « Merci, ma sœur, le dévouement des cœurs aimés fait tant de bien. Tu m'as rendu cette énergie qui m'a fait surmonter jusqu'ici les difficultés de ma vie! Oui, je ne m'arrêterai pas, j'avancerai, j'atteindrai le but, et tu me verras un jour compté parmi les grandes intelligences de mon pays! Mes progrès sont réels et mon courage infernal sera récompensé. Persuade-le aussi à ma mère, chère sœur, dis-lui de me faire l'aumône de sa patience, ses dévouements lui seront comptés! Un jour, je l'espère, un peu de gloire lui payera tout! Pauvre mère! Cette imagination qu'elle m'a donnée la jette perpétuellement du nord au midi et du midi au nord, de

tels voyages fatiguent; je le sais aussi, moi! Dis à ma mère que je l'aime comme lorsque j'étais enfant. Des larmes me gagnent en t'écrivant ces lignes, larmes de tendresse et de désespoir, car je sens l'avenir et il me faut cette mère dévouée au jour du triomphe! Quand l'atteindrai-je... Soigne bien notre mère, Laure, pour le présent et pour l'avenir. Quelque jour, quand mes œuvres seront développées, vous verrez qu'il a fallu bien des heures pour avoir pensé et écrit tant de choses; vous m'absoudrez alors de tout ce qui vous aura déplu, et vous pardonnerez non l'égoïsme de l'homme (l'homme n'en a pas), mais l'égoïsme du penseur et du travailleur. Ta lettre m'a ranimé; après sa lecture, j'ai poussé un hourrah joyeux et crié : En avant, troupier, jette-toi en travers dans la bataille (1). »

Il quitte Angoulême et ses amis Carraud le 22 août, gagnant Aix par la voie la plus rapide; de Lyon, il écrit à sa mère : « La route d'An-

(1) *Correspondance*, p. 129.

goulême ici se fait en raison d'une lieue par heure. On couche en route; si bien que j'ai été quatre jours en voyage, mais quel admirable voyage! et quel malheur de l'avoir fait en courant! La France a manqué perdre un bien grand homme en ma personne. J'avais choisi l'impériale pour demeure (1); or, à Thiers, dans le Puy-de-Dôme, le pied m'a glissé sur le marchepied d'en haut et le fer m'a fait un petit trou à l'os de la jambe droite. Comme il faudra rester tranquille, la jambe étendue, j'aime mieux être à Aix, où je serai mieux soigné que par des

(1) Nous retrouverons plus tard Balzac sur tous les grands chemins de l'Europe, entraîné à la suite de Mme Hanska. Il semble, lorsqu'il voyage, en proie au démon moderne, à cette soif de vitesse, à ce besoin de voir vite et en grand : « J'aspire à m'emparer de la nature par une longue course rapide à travers l'Europe, comme mon âme a soif de l'immense, de l'infini, de la nature en masse, non pas en détail, jugée dans ses grands cadres, tantôt humide de pluie, tantôt riche de soleil, en franchissant les espaces et en voyant des pays au lieu de voir des villages! » — (*Lettres à l'Etrangère*, p. 316.)

mains étrangères. Si ce bobo doit devenir quelque chose, ce n'est rien pour le moment; la plaie s'est fermée en route. J'ai seulement la jambe enflée et je marche difficilement. Ne t'inquiète pas; si c'était grave, je te le dirais, foi d'Honoré (1). »

A Aix, le bobo prit un moment des proportions inquiétantes et l'hôte de la duchesse dut d'abord se soigner et garder une presque totale immobilité, puis le travail est là, implacable, l'argent ne rentre pas, les courriers trois fois par semaine apportent leur contingent régulier de petits et de grands soucis; non, Aix, n'est pas encore le Paradis et c'est toujours de patience que doit s'armer ce conquérant.

« J'ai une petite chambre simple, d'où je vois toute la vallée. Je me lève impitoyablement à cinq heures du matin et travaille devant ma fenêtre jusqu'à cinq heures et demie du soir. Mon déjeuner me vient du cercle : un œuf.

(1) *Correspondance*, p. 133.

Mme de Castries me fait faire du bon café. A six heures, nous dînons ensemble et je passe la soirée près d'elle. C'est le type le plus fin de la femme; mais toutes ces jolies manières ne sont-elles pas prises aux dépens de l'âme? » Et dans la même lettre à Mme Carraud, il ajoute encore : « Ici, je suis venu chercher peu et beaucoup. Beaucoup, parce que je vois une personne gracieuse, aimable; peu, parce que je n'en serai jamais aimé (1). »

Une dernière période d'espoir, une dernière volonté de conquête suivent ces heures découragées; la duchesse part en Italie et désire qu'il la suive. Quitter Paris tout un hiver semble une folie. A entendre cet homme qui aime, rien pourtant n'est plus simple, rien ne doit mieux servir ses intérêts : le voyage ne sera qu'une économie, la duchesse l'emmène en quatrième dans son voiturin jusqu'à Rome, il n'aura que le quart de la dépense, soit deux cent cin-

(1) *Correspondance*, p. 140.

quante francs, c'est une affaire d'or. Sa carrière politique? Le duc de Fitz-James, frère de Mme de Castries, est du voyage; s'il y a une élection générale au printemps, il va s'entendre avec le duc, celui-ci sera probablement élu par deux collèges électoraux, et, si, lui Balzac n'est pas nommé à Angoulême, où il a l'intention de se présenter, le duc le fera élire par le collège pour lequel il n'optera pas. Ses manuscrits? Il travaillera dix jours entre chaque grande étape. Ses corrections d'épreuves? Il vient providentiellement de faire la connaissance de M. de Rothschild et les courriers des banques sont à son entière disposition. Bref, ses affaires seront surveillées, ses travaux ne souffriront pas; au surplus, il est bien décidé et va au-devant de toute contradiction; il faut seulement l'encourager, le soutenir, le comprendre, ne plus lui écrire de ces lettres dont sa mère est prodigue, qui soufflent le découragement et respirent la défaite. « Oh! si tu savais comme j'ai besoin en

ce moment de pouvoir me jeter dans ton cœur comme dans un asile d'affection entière, tu me mettrais un petit mot tendre dans tes lettres et celle à laquelle je réponds n'a pas même un pauvre baiser. Il n'y a rien que... Ah! mère, mère, cela est bien mal (1)! »

La fin des illusions est proche, la rupture devient imminente, il la pressent et la commente déjà dans une longue lettre à la toute bonne Mme Carraud. Les tête-à-tête avec la duchesse doivent être devenus bien orageux et ressembler de très près à ceux où l'exigente logique de M. de Montriveau enferme la fuyante coquetterie de la duchesse de Langeais.

« Le jour brillant et heureux que vous me souhaitiez ne se lève pas et je suis toujours en proie aux mêmes douleurs, ce sont parfois des douleurs bien vives. Un travail excessif peut seul me les épargner... Je me dis qu'une vie comme la mienne ne doit s'accrocher à aucun

(1) *Correspondance*, p. 145.

jupon de femme; que je dois suivre ma destinée largement et voir un peu plus haut que les ceintures (1). »

La fierté de l'homme qui, dans une fièvre intellectuelle admirable, est en train d'écrire en dix jours *le Médecin de campagne*, l'exalte et le rend impatient sous le joug; il va se reprendre, on le sent, et l'amie dévouée a tort de s'inquiéter et de craindre; en politique, comme en littérature, Balzac ne suit personne, ne dépend de personne; il ne servira que son génie.

« Comme vous me jugez mal, en croyant que je ne saurais m'abîmer dans l'affection que vous me dépeignez virile et en me condamnant à la femme que vous supposez être ici, que vous peignez à votre gré! Vous êtes injuste dans bien des appréciations. Moi, vendu à un parti pour une femme! un homme chaste pendant un an!... Vous n'y songez pas : une âme qui ne conçoit pas la prostitution! qui regarde comme enta-

(1) *Correspondance*, p. 149.

chant tout plaisir qui ne dérive pas et ne retourne pas à l'âme! Oh! vous me devez des réparations. Je n'ai pas eu les pensées que vous me prêtez. J'ai horreur de tout ce qui est séduction, parce que c'est quelque chose d'étranger au sentiment vrai, pur. Vous avez fait des monstres de mes jeux d'imagination. On doit accepter les malheurs aussi bien que les avantages d'une faculté. Je vous en supplie, comprenez-moi mieux. Vous donnez plus d'importance que je n'en accorde au frivole plaisir d'aller vite au Bois. C'est une fantaisie d'artiste, un enfantillage. Mon appartement est un plaisir, un besoin, comme celui d'avoir du linge blanc et de me baigner. J'ai acquis le droit de me mettre dans la soie, parce que demain, s'il le faut, je retournerai sans regret, sans un soupir, dans la mansarde de l'artiste, la mansarde nue, pour ne pas céder à une chose honteuse, pour ne me vendre à personne. Oh! ne calomniez pas une âme qui vous aime et qui

pense à vous dans les moments difficiles. Croyez-vous que je veuille quitter le monde des idées et la chance d'être un homme européen par l'essai sur les forces humaines, pour le monde de la politique, si je ne pressentais pas que je puis y être quelque chose de grand, y servir mon pays? Mais j'ai du bon sens, croyez-moi (1). »

(1) *Correspondance*, p. 151. — Pour Mme Carraud l'amie pleine de bon sens, l'amie des heures simples, Balzac ne prend pas d'attitudes, il n'est jamais, en lui écrivant, entraîné par le désir de plaire ou d'éblouir. Elle connaissait toute sa vie et, lorsque c'est à elle qu'il explique, comme dans ce passage de la *Correspondance*, le fond de son ambition, le but qu'il s'est donné, nous le voyons différencier clairement les satisfactions passagères, dont il jouit en souriant, de celles si nobles qu'il veut atteindre au prix d'une vie de travail et de dure volonté. Les lettres à Mme Carraud, rapprochées, enchaînées, sont à elles seules une sorte d'autobiographie de Balzac, où jamais il ne se montre en contradiction avec lui-même et avec les faits; elles forment une série de points de repère précieux pour ceux qui veulent suivre les étapes de la volonté du maître, l'ordre, la méthode qu'à travers les circonstances adverses il voulait apporter au double développement de son œuvre et de sa vie.

Genève est la dernière étape de cette passion malheureuse, c'est à Genève qu'il quitte la duchesse, la laissant continuer sans lui, vers cette Italie où il renonce à la suivre; Venise ne le verra jamais « captif au fond d'un palais ».

« La passion cesse quand l'espérance est morte (1). » A Genève, l'espérance est définitivement morte en un jour cruel, il n'en faut pas douter, car le persistant souvenir en restera confondu dans l'esprit de Balzac avec le paysage où se déroula cette « péripétie » décisive. Toute la science de l'auteur de *la Physiologie du mariage* se vit mettre en déroute par le plus aristocratique, le plus gracieux, le plus irréductible des entêtements féminins. Genève lui devra une revanche et ce paysage une réparation; nous verrons tout à l'heure comment Genève devint, en effet, le théâtre de cette réparation et d'un inoubliable triomphe.

En cette triste fin d'automne 1832, il ne reste

(1) *La Duchesse de Langeais.*

plus qu'à reprendre le chemin de Paris; mais, est-ce bien à Paris qu'il retourne, découragé, navré, il semble n'en rien savoir lui-même. « Je ne sais encore où j'irai, écrit-il à sa mère, mais ne parle de mon retour à personne, si ce n'est à Laure ou à Surville. Je pars ce soir; mais j'irai je ne sais pas où, car je coupe la route à Dijon où je couche (1). »

En novembre, une lettre est datée de Nemours, c'est vers la Dilecta qu'il est allé, la Dilecta prête à écouter toutes les plaintes, à n'être plus uniquement que la consolatrice; puis, bravement, Balzac s'est rejeté au travail et l'année 1833 le verra composer et publier *Eugénie Grandet* et, sinon terminer, du moins achever en certaines parties *Ne touchez pas à la hache*, titre primitif de *la Duchesse de Langeais*.

Entre Mme de Castries et lui, ce ne saurait être une rupture vulgaire et complète; ils

(1) *Correspondance*, p. 160.

savent trop ce qu'ils se doivent l'un à l'autre pour ne pas demeurer, lui, le respectueux adorateur, elle, l'amie bienveillante à qui est due la primeur des manuscrits et le privilège des critiques avant la lettre (1). Elle écoutera donc avec un plaisir marqué la lecture de *Ne touchez pas à la hache*, trop belle joueuse pour daigner y voir une dernière reprise de la partie engagée et gagnée par elle, à n'en pas douter, bien avant les jours d'Aix et de Genève. Pour une seule amie, une phrase à la dernière page du livre fut un sous-entendu riche de sens et de consolation; Mme de Berny, comme un des plus beaux joyaux de son amour, a dû joindre au trésor des jours enfuis cet aveu : « Désormais, aie des passions, mais de l'amour, il faut savoir le bien placer, il n'y a que le dernier amour d'une femme qui satisfasse le premier amour d'un homme (2). »

(1) La correspondance et les relations de Balzac et de la duchesse se sont prolongées bien après 1832.

(2) *La Duchesse de Langeais.*

Dans cette grande vie tourmentée où nous tentons simplement de suivre quelques directions nettement indiquées par la double trame de la correspondance et de l'œuvre, nous voudrions autant que possible échapper à la suggestion des rapprochements hâtifs et des déductions trop promptes. Si souvent les coïncidences les plus marquées sont uniquement l'œuvre du hasard et ne sauraient servir à étayer la logique d'un sentiment, à éclairer les côtés obscurs d'un caractère (1). Comment résister pourtant à placer ici ce nom : Maria, qui demeure oublié comme un humble signet

(1) Les papiers de M. de Lovenjoul livreront sans doute bien des secrets; rien de ce qui sera révélé ainsi ne pourra porter atteinte au Balzac, que tout lecteur attentif peut regarder vivre et souffrir entre l'œuvre et la correspondance. C'est ce Balzac que nous avons voulu esquisser — sans esprit critique — d'un cœur simplement touché par la grandeur et la beauté de sa vie. Nous ne savons pas tout, mais nous savons l'essentiel, assez pour être persuadé que tous les faits qui restent à révéler contribueront dans leur ensemble à fortifier notre admiration.

entre deux grandes crises de cœur de l'auteur d'*Eugénie Grandet ;* Maria, ce livre lui est dédié, mais ce ne fut que six années après sa première publication que ce nom et la dédicace qui l'accompagne furent imprimés en tête de l'œuvre :

« A Maria. — Que votre nom, vous dont le portrait est le plus bel ornement de cet ouvrage, soit ici comme une branche de buis bénit, prise on ne sait à quel arbre, mais certainement sanctifiée par la religion et renouvelée, toujours verte, par des mains pieuses pour protéger la maison. »

D'elle, que savons-nous? Simplement qu'elle s'était promise ainsi : « Aime-moi un an et je t'aimerai toute ma vie. » Et M. de Lovenjoul nous apprend que Balzac eut d'elle une fille. Quelle place a tenu cet épisode dans la vie de Balzac, nous l'ignorons; entre Mme de Castries et Mme Hanska, Maria demeure oubliée; ce nom tient à toute une part obscure de la vie du

maître. Que raconterait son ombre si elle disait son secret; une touchante histoire humble et résignée... mais qu'avons-nous besoin d'en savoir davantage, sa mémoire ne demeure-t-elle pas embaumée entre l'aveu plein d'amour où son rêve acceptait par avance le malheur et l'oubli : « Aime-moi un an et je t'aimerai toute ma vie... » et la phrase pieuse de son ami qui se plut à la garder en son souvenir « telle une petite branche de buis bénit ».

CHAPITRE V

Mme Hanska. — Neuchâtel et Genève. — *Séraphita.*

« Ce fut un épisode tout romanesque; mais qui oserait blâmer le romanesque! Il n'y a que les âmes froides qui ne conçoivent pas tout ce qu'il y a de vaste dans les émotions auxquelles l'inconnu donne carrière libre. Moins nous sommes retenus par la réalité et plus grand est l'essor de l'âme. Je me suis donc laissé doucement aller à mes rêveries, et j'en ai fait de ravissantes. Alors, si quelque étoile a jailli de votre bougie, si votre oreille vous a redit des murmures inconnus, si vous avez vu des figures dans le feu, si quelque chose a pétillé, a parlé de vous, autour de vous, croyez que mon esprit errait sous vos lambris (1). »

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 3.

Trouver de pareils accents dans la première réponse (1) longuement espérée de l'homme à qui l'on prodigue depuis un an les plus charmants trésors de son esprit, les plus douces coquetteries de l'âme sous le voile de l'anonymat le plus jalousement gardé, n'est-ce pas être généreusement récompensée et royalement encouragée? Mme Hanska dut s'estimer satisfaite (2).

Gardons-nous d'être injuste et trop froidement exact en venant contester ici la sincérité de cette poétique et charmante lettre, la première réponse de Balzac à l'Etrangère. Lisait-il avec une bien vive émotion à l'heure où il les recevait les pages de son amie inconnue? Qu'il nous soit permis d'en douter; l'année 1832, nous

(1) Avant cette première lettre, Balzac, par l'entremise d'un secrétaire ami (probablement Mme Carraud), avait déjà fait répondre quelques mots à Mme Hanska.

(2) Mme Hanska, née le 6 janvier 1804, morte le 8 avril 1882. Polonaise, mariée à un Russe, veuve en 1841, épousa Balzac le 14 mars 1850.

l'avons vu, fut orientée tout entière vers un mirage plus proche, mais lorsqu'en novembre, un mois après la rupture de Genève avec Mme de Castries, l'Etrangère s'enhardit jusqu'à demander, par l'entremise de *la Quotidienne*, un encouragement, un mot indiquant que l'écrivain consentait à signer le pacte d'une distante amitié; Balzac fit droit à sa requête avec un empressement plein de bonne grâce et *la Quotidienne* du 9 décembre porta jusqu'au château de Wierzchownia ces quelques mots : « M. de B. a reçu l'envoi qui lui a été fait; il n'a pu qu'aujourd'hui en donner avis par la voie de ce journal et regrette de ne pas savoir où adresser sa réponse. »

Ce fut alors sans doute que Balzac réunit les pages dispersées reçues de l'amie lointaine; il en sentit se dégager le délicat, le pénétrant parfum, devina combien belle et noble devait être la main qui conduisait une plume si sûre et dans un grand élan de confiance heureuse,

il permit à son imagination de l'emporter vers cette étrangère qui apportait peut-être enfin avec « les espérances d'une longue et fervente amitié, les jours de bonheur vainement attendus ».

« Ma destinée est de peindre le bonheur que sentent les autres, et de le désirer complet sans le rencontrer. Il n'y a que ceux qui souffrent qui puissent peindre la joie, parce que l'on exprime mieux ce que l'on conçoit que ce que l'on a éprouvé (1). »

Les quinze mois qui se sont écoulés depuis la première réponse faite dans les mêmes conditions à la duchesse de Castries encore inconnue, ont été, nous l'avons vu, féconds en leçons de l'expérience; la première lettre à l'Etrangère porte les marques de cette expérience acquise et montre bien tout le chemin parcouru. Plus libre dans sa forme, plus confiante en apparence sous son allure un peu

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 4.

désordonnée que la première lettre à la Duchesse, combien pourtant l'homme s'y devine assagi par la défaite et d'une sincérité généreuse encore, mais renseignée.

L'Etrangère, en lisant ces pages si flatteuses, ne dut pas s'y méprendre; on répondait à son appel, le pacte d'amitié était signé de bonne volonté et de grand cœur, mais celui qui le contractait était un homme jeune, solitaire, ardent et malheureux, et le bilan de cette situation nettement établi : « Je vous ai tendu fraternellement la main de loin sans fatuité, comme sans coquetterie, mais avec une confiance presque domestique, avec conscience, et si vous eussiez vu mon regard, vous y auriez reconnu tout à la fois la reconnaissance de l'amant et les religions du cœur : la tendresse pure qui lie le fils à la mère, et le frère à la sœur, tout le respect de l'homme jeune pour la femme (1). »

Est-il possible de sous-entendre avec plus

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 2.

de lumineuse obscurité que l'on ne consent à s'engager dans le sentier de l'amitié que si ce sentier doit conduire au grand chemin de l'amour. Sous sa bonne grâce charmante, cette lettre dissimule les perfidies d'un prévoyant contrat, elle établit l'avenir et sauvegarde le passé, la prudence qui a présidé à sa composition s'y révèle en maints détails. C'est ainsi que l'on explique incidemment que l'on avait songé à dédier à l'amie inconnue et lointaine le quatrième volume des *Scènes de la vie privée*, « en mettant votre cachet en tête de la dernière scène, celle que je finissais au moment où j'ai reçu votre première lettre (1) »; mais cette délicate intention n'a pas été suivie, car, sachez-le bien, dès maintenant, belle et spirituelle Madame, nous ne sommes pas tout à fait libre, notre cœur plus encore que notre reconnaissance nous lie au passé, nous avons des devoirs que ne nous feront jamais oublier les nouvelles

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 3.

amitiés et leurs plus entraînantes promesses. « Une personne qui est une mère pour moi s'est froissée de ce témoignage d'un nouvel attachement. J'ai la bonne foi de vous avouer et la dédicace et sa destruction, parce que je vous crois l'âme assez haute pour ne point vouloir d'un hommage qui eût causé du chagrin à une personne aussi noble et aussi grande que celle dont je suis l'enfant, car elle m'a conservé au milieu des chagrins et du naufrage où j'ai failli périr jeune. Je ne vis que par le cœur et elle m'a fait vivre (1). »

Maintenant la correspondance va s'engager librement et les missives vont s'échanger nombreuses entre le château de Wierzchownia et la rue Cassini.

Loin de nous la pensée de relire les lettres admirables qui vont si fortement lier ces deux cœurs l'un à l'autre, en y recherchant les accrocs faits à la vérité, en y accusant ce que

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 3.

peut avoir parfois d'un peu théâtral ce style dont le ton monte si vite au diapason de la passion la plus aiguë. Les *Lettres à l'Etrangère* sont un livre d'amour trop splendide, trop étonnant pour qu'en rechercher les taches ne soit pas une laide, une inutile besogne; il serait puéril de nier le don absolu que Balzac fit de lui-même à l'Etrangère, puéril de discuter, de comparer l'amour qu'il eut pour Mme de Berny et celui qu'il prodigua à celle qui devint sa femme après dix-sept années d'espérances et d'attente. Feuilleter les *Lettres à l'Etrangère*, c'est parcourir comme un conte de fées très long où le merveilleux se renouvelle à chaque page; on est charmé, séduit, ému, entrainé, puis l'on considère le nombre incalculable de pages qui restent encore à lire et l'on se sent envahi d'une double crainte, cette belle éloquence d'amour, ces adorables mots que le cœur a ciselés, la source va s'en tarir; un homme n'aime pas ainsi avec une aussi splendide con-

tinuité de verbe pendant dix-sept années de sa vie; ou bien, si ce miracle est possible, la lassitude va venir, car on se lasse de tout, même du miracle, et cet amoureux de génie va nous impatienter. Eh bien, la source ne tarit pas et l'on ne se lasse pas, car cet amoureux de génie a le génie de l'amour. Balzac l'a dit lui-même : « L'amour a ses grands hommes inconnus (1). » Il fut parmi les plus grands; aucune analyse, aucune révélation inattendue, aucune date perdue et retrouvée, aucun secret révélé ne saurait porter atteinte à cette grandeur, à cette générosité d'abandon, à cette ardeur à ne vivre que par une autre et pour une autre. S'il a si bien compris la femme, c'est qu'il lui a appartenu comme aucun génie de son siècle n'avait consenti à lui appartenir; il n'était pas de ceux qui se prêtent, il était de la

(1) L'amour a ses grands hommes inconnus, comme la guerre a ses Napoléon, comme la poésie a ses André Chénier et comme la philosophie a ses Descartes. — (*Physiologie du mariage.*)

race de ceux qui se donnent en savourant la volupté de l'abandon.

Rien ne serait plus curieux que de comparer par exemple la vie sentimentale d'un Gœthe à la vie de cœur de Balzac. Jeune, ardent, amoureux pour la seconde fois, Gœthe a déjà conscience du prix divin de sa liberté. Il a dix-huit ans, il aime Annette, il la quitte, il la pleure. Annette parle de mourir; six mois après elle se marie, et Gœthe lui écrira : « Comme vous avez été une fille charmante, une exquise amie, vous serez une bonne épouse et une bonne mère, quant à moi, Gœthe... eh bien! je resterai Gœthe. » Il n'ignorera pas la douleur, mais il est de la race des demi-dieux; pour lui la douleur est une faiblesse, une infériorité dont il faut s'affranchir; il puisera sa force non dans l'indifférence, comme on s'est plu à le croire, mais dans un bel équilibre de viril orgueil patiemment conquis; au feu des passions, il s'est forgé une âme libre et cette âme ne saurait

bientôt plus respirer que dans une atmosphère d'olympienne sérénité.

D'une essence plus humaine, plus proche de nous en son entêtement douloureux vers une impossible félicité est l'âme d'un Balzac qui, aux heures de découragement, glisse jusqu'à ces aveux : « L'exercice des facultés intellectuelles n'entraîne pas de grandeur réelle; on reste humainement parlant ce qu'on est : un pauvre homme très impressible, que Dieu avait fait pour le bonheur et que les circonstances ont condamné au travail le plus fatigant du monde. » Et plus loin : « Vous me souhaitez la tranquillité d'âme dont vous jouissez. Hélas! j'ai les passions ou pour parler plus exactement la passion trop vivace, trop agitée, pour pouvoir éteindre mon âme. Vous ne saurez imaginer en quelles agitations je vis : pour moi, rien ne se prescrit; tout est d'hier de ce qui m'a frappé. L'arbre, l'eau, la montagne, le site, la parole, la parure, le regard, la crainte, le plaisir

le danger, l'émotion, le sable même, l'accident le plus léger, la couleur d'un pan de mur; tout reluit dans mon âme, tout est plus frais, plus étendu chaque jour. J'oublie tout ce qui n'est pas dans le domaine du cœur, ou du moins tout ce qui est dans le domaine de l'imagination a besoin d'un rappel, d'une violente méditation. Mais ce qui est de mes amours, passez-moi cette adorable expression française, c'est ma vie, et quand je m'y livre, il me semble seulement alors que je vis. Je ne compte que ces heures de délicieux abandon; ce sont mes heures de soleil et de joie. Mais vous ne pourrez jamais imaginer cela, c'est la poésie du cœur augmentée d'un incroyable pouvoir d'intuition. Je ne m'enorgueillirai jamais de ce que l'on appelle talent, etc... ni même de ma volonté, qui passe pour sœur de celle de Napoléon. Mais je rends grâce et m'enorgueillis de mon cœur, de ma constance dans les affections (1). »

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 515.

Oui, lorsque l'on parle ainsi : « Comme un imbécile, un lycéen, comme un niais, comme un fou, comme tout ce que vous voudrez de plus exorbitant », ajoute-t-il lui-même quelques lignes plus loin, on ne saurait être de la race des olympiens et des conquérants, on fait partie du troupeau des captifs qui ne se rachètent que par l'amour, on a l'âme chrétienne et non païenne, et l'on passe sa vie prosterné vers le mystérieux tabernacle d'un unique amour.

Nous nous sommes attachés à montrer Balzac aux premières années de sa jeunesse, dévoré du désir d'un seul culte, voué à une impossible fidélité; une fatalité l'a rejeté seul vers la vie : « Liens éternels et liens brisés! Ne m'accusez pas. Vous m'avez demandé comment on pouvait s'aimer, vivre et se perdre en s'aimant toujours. Il y a là un mystère de vie que vous ne connaissez pas encore et que je ne vous souhaite pas de connaître. Dans cette triste destinée, il n'y a que le sort que l'on puisse accu-

ser; il n'y a que deux malheureux, mais deux malheureux irréprochables. Il n'y a pas de faute à absoudre, parce qu'il n'y a pas lieu à accusation. Je ne puis plus ajouter un mot (1). »

Les cœurs marqués de sincérité ne jouissent que lorsqu'ils sont sincères et poursuivent à travers une apparente mobilité la loi de vérité qui est l'axe de leurs désirs; comme d'autres ne jouissent que du jeu compliqué des passions, eux ne se sentent vivre que dans la simplicité d'un seul amour et si la destinée leur refuse cette unité de tendresse — terre promise de leurs espérances, — ils n'ont, eux, qu'un seul cœur à donner et à raconter à celles qui se succèdent dans ce cœur. Ils ignorent l'art et la joie des métamorphoses; ils recommencent, obstinés, à revivre le passé; ils peuvent désirer et s'égarer dans leurs désirs, se passionner et se détacher de leurs passions, mais ils ne peuvent aimer qu'une fois, ils n'aimeront qu'une

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 6.

seule femme, car la nouvelle venue prend en leur cœur les vertus de la disparue et ne peut que se substituer, fantôme vivant, à l'éternelle absente. « On n'aime qu'une fois, la première en réalité et la seconde en souvenir (1). » Mme Hanska fut la continuatrice de Mme de Berny.



Si nous retournons maintenant à cette période qui s'écoule de janvier 1833, date de la première lettre écrite à l'Etrangère, au mois de septembre de la même année, époque de l'entrevue de Neuchâtel entre Mme Hanska et Balzac, nous verrons la curiosité émue de celui-ci monter toute la gamme de l'espérance; nous comprendrons, après avoir constaté les quelques diplomaties du début, comment il perdit de nouveau son sang-froid, comment sa

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 411.

sincérité première reprit définitivement le pas sur l'habileté et la prudence qui n'avaient pu se greffer dans la partie profonde de son âme.

Jusqu'à Neuchâtel et jusqu'à Genève même, sa vraie nature et sa manière acquise demeurent en lutte; se donner sans condition, il n'en a plus ni la volonté ni le courage... le désespoir le guette : « J'ai tant de mal à déraciner de mon cœur mes espérances »; mais aussi, être prudent, habile, quelle contrainte, quelle douleur, comme il a hâte de redevenir aveugle, de recommencer la belle vie d'offrande absolue de sa jeunesse, comme il a soif de crier : je crois, je n'ai jamais cessé de croire! Et les deux voix montent, se poursuivent, s'intercalent, supplient, parfois discordantes, parfois harmonieuses : « Ma jeunesse si laborieuse, mes longues études n'auront pas la seule récompense que je voulusse. Depuis que j'ai respiré et sachant ce qu'était un souffle pur échappé de lèvres pures, j'ai souhaité l'amour d'une jeune

et jolie femme et tout m'a fui!... Dans quelques années la jeunesse sera un souvenir! Alors comment espérer à quarante ans ce qui m'aura manqué à vingt? Celle qui a peur de moi, aujourd'hui jeune, sera-t-elle plus apprivoisée alors (1)? »

Puis il a honte de ses exigences, il soupire, il se tait; car, comment oser dire si vite : c'est bien moins de posséder que j'ai hâte, c'est la soif de vous appartenir qui me dévore. « Vivre dans un cœur est une si belle vie! Pouvoir vous nommer secrètement aux heures mauvaises. Pouvoir me retirer près de vous. C'est une espérance qui va trop loin pour moi, c'est l'adoration de Dieu par le religieux. Oh! aimez-moi! Tout ce que vous voudrez de noble, de vrai, de pur sera dans un cœur qui a reçu bien des coups, mais qui n'est point flétri (2)! »

Le voici presque livré, mais la casuistique

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 8.
(2) *Ibid.*, p. 42.

habile de ce grand docteur ès science féminine se réveille; après avoir dit aimez-moi, je mérite d'être aimé; comment ne pas ajouter : aimer est un mérite! « Oh! ma bien-aimée, celle qui se présente dans les cieux accompagnée d'une âme heureuse par elle y entrera toujours! J'ai connu de nobles cœurs, des âmes bien pures; bien délicates; mais ces femmes-là n'hésitaient pas à dire qu'aimer est la vertu des femmes. C'est moi qui dois être le bien et le mal pour vous (1)! »

Il plaide contre les remords à venir, il veut, sa volonté doit franchir les distances, détruire les obstacles prévus et les obstacles encore mystérieux; celle qu'il ne connaît pas encore, quand ses yeux rencontreront ses yeux pour la première fois, c'est le consentement qu'il doit y lire. Puis, il s'arrête, il sourit, ces allures intransigeantes font railler la secrète bonhomie de son âme tendre et il avoue amusé,

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 17.

avec une dernière tentative de prudence avortée : « Ma vocation sur cette terre est d'aimer, même sans espérance... pourvu que je sois aimé un peu cependant (1). »

Enfin, il va la connaître, il va savoir; il s'est grisé à ce terrible jeu d'attente et de désir et au dernier jour il chancelle, sa voix se perd en un murmure de prière égarée : « Il faut savoir combien la moindre attente me fait palpiter, pour connaître tout le mal physique que je ressens à une espérance. Je suis sans force contre les sentiments doux. Vous seule pouvez me blesser. Eva, je suis à vos genoux; je vous livre ma vie et mon cœur. Tuez-moi d'un coup, mais ne me faites pas souffrir! Je vous aime de toutes les forces de mon âme, ne brisez pas tant de belles espérances (2). »

Si notre tentative n'a pas été tout à fait vaine, si, depuis le commencement de cette

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 19.
(2) *Ibid.*, p. 43.

étude, nous sommes parvenus, nous appuyant uniquement sur les témoignages laissés par la plume même de Balzac, à mettre en lumière sa belle sincérité persévérante, ceux qui nous lisent ont compris cependant qu'il n'entrait pas dans notre pensée de vouloir ramener cette grande vie tourmentée aux proportions exactes de deux grands sentiments juxtaposés l'un à l'autre. Il suffit de se pencher sur ce cerveau brûlant, sur cette âme saine et malade pour entrevoir le jeu des complications multiples au milieu desquelles se meut cette existence, pour comprendre les concessions que chaque jour doit se faire cette conscience et le prix de menues hypocrisies et de perpétuels mensonges que cet homme doit constamment payer pour défendre sa secrète vérité, sa secrète sensibilité. Qui donc pourrait soutenir cette implacable épreuve : voir reliée en deux volumes la plus grande partie des lettres écrites au cours d'une période de trente années de vie? Que de

contradictions, que de directions mensongères que de petites et de grandes atteintes faites à la vérité verraient surgir sous leurs yeux étonnés ceux qui se flattent, à juste titre pourtant, d'avoir marché avec une conscience droite dans une voie droite. Notre vérité est tissée de contradictions, nos volontés les plus pures sont nées du conflit de nos passions, nos fidélités ne sont vivantes que parce que nous avons su parfois être infidèles et c'est parce que nous avons dû tromper qu'il nous est doux de ne plus trahir.

Lorsqu'un Balzac, au plus secret de son âme, se sent hésitant encore, entre la voix sévère de l'expérience durement acquise et la voix persuasive de l'instinct qui le pousse à croire encore, à croire toujours, comment nous étonner si ces hésitations, si ces contradictions se retrouvent grossies et dépouillées de leur forme poétique dans la correspondance familière, dans ces lettres où il raconte au jour le jour un peu de lui-même aux uns et aux autres.

Sur cette route de Neuchâtel où il court au-devant du plus romanesque des rendez-vous, il s'arrête à Besançon pour tenter de mettre sur pied une affaire de fabrication de papier, il informe son ami Charles de Bernard de son passage, cause avec lui de littérature et de ce projet d'affaires, se fait donner d'utiles renseignements, raconte en mots voilés et transparents comment il voyage ainsi à toute allure vers une exquise bonne fortune. Cependant, pour Mme Hanska, qui sait combien quitter Paris représente pour son ami de difficultés, ce voyage doit rester un prodige, un tour de force, un sacrifice des plus précieux intérêts joyeusement fait et joyeusement oublié pour prix d'un seul regard.

Nous écouterons tout à l'heure retentir dans l'âme profonde de Balzac l'écho du bonheur de cette entrevue, nous l'entendrons se réjouir, s'extasier, promettre encore et remercier; il n'y a rien de décevant pourtant à savoir qu'à peine revenu de Neuchâtel à Paris, il écrivait

à sa sœur en ces termes relativement mesurés : « J'ai trouvé là-bas tout ce qui peut flatter les mille vanités de cet animal nommé l'homme, dont le poète reste la variété la plus vaniteuse. Mais, que dis-je, de vanité!... Non, il n'y a rien de tout cela. Je suis heureux, très heureux en pensées, en tout bien, tout honneur encore... L'essentiel est que nous avons vingt-sept ans, que nous sommes belle par admiration, que nous possédons les plus beaux cheveux du monde, la peau suave et délicieusement fine des brunes, que nous avons une petite main d'amour, un cœur de vingt-sept ans, naïf, enfin, une vraie Mme de Lignelle, imprudente, au point de se jeter à mon cou devant tout le monde! Je ne te parle pas des richesses colossales; qu'est-ce que c'est que cela devant un chef-d'œuvre de beauté que je ne puis comparer qu'à la princesse de Bellejoyeuse, en infiniment mieux... Mon Dieu, que ce val de Travers est beau, que le lac de Brienne est ravis-

sant!... A l'ombre d'un grand chêne s'est donné le furtif baiser, premier de l'amour! Puis j'ai juré d'attendre et elle de me réserver sa main et son cœur (1)!... »

Voilà comment il juge pour les siens l'aventure où il ne s'est engagé qu'à bon escient; ne faut-il pas que cette chère Laure ne se croit pas tenue à l'écart de la vie et des espérances de son frère; ne faut-il pas, par la voie indirecte de cette bonne sœur, informer leur mère qu'Honoré ne perd pas la tête, que ses grandes passions ne sont pas après tout si désordonnées, qu'il sait où il va, si l'on veut bien toutefois lui faire crédit d'un peu de confiance et de tranquillité.

Peut-on garder secrète, même la vie secrète du cœur, lorsque l'on est criblé de dettes, lorsque votre crédit dépend de votre avenir. Sa mère, comme ses créanciers, a escompté le

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 47, en note, dans une lettre à Mme Surville.

beau mariage auquel son fils peut prétendre un jour, et si la lettre à Laure a quelque chose de froissant, comment ne pas l'oublier en songeant à la somme de tristesses, de petitesses, de diplomaties nécessaires et humiliantes qu'elle accuse en son éloquente indiscrétion. On ne défend ses véritables secrets, on ne dérobe aux indiscrets la profondeur de ses passions et de ses douleurs qu'en paraissant se livrer facilement, on ne se protège contre la curiosité qu'en allant au-devant des indiscrets et Balzac a pratiqué toute sa vie ce système de savantes parades. Avec Laure, comme avec ses véritables amies, il a connu de belles heures d'abandon et de confiance, mais, pour elle, il a dû parfois aussi s'expliquer comme il s'expliquait pour sa famille, quand sa famille le traitait en enfant et se plaignait d'être tenue à l'écart de ses affaires et de ses projets.

« Tout être n'a-t-il pas deux visages, l'un superficiel et l'autre profond, dont l'accord

est infiniment rare (1). » Lorsque l'on se sent prêt à s'égarer dans ce bourdonnement confus de confidences contradictoires et dispersées, lorsque les échos de cette vie bruyante risquent d'attester un manque de goût, de tact et de mesure, une trop énorme vanité, il ne faut plus alors écouter que l'âme profonde du maître et l'entendre, revenu de Neuchâtel, se souvenir d'une heure heureuse, ébloui encore et tout incliné vers le cœur de son amie. « Mon Dieu, que je suis fier d'être encore dans l'âge où je puis apprécier tous les trésors qu'il y a en toi, où je puis t'aimer en jeune homme plein de croyance, en homme qui a la main sur un avenir! O mon mystérieux amour!... C'est une belle fleur à longues années, plantée dans le cœur, et qui étend ses palmes et ses rameaux, qui double à chaque saison ses belles grappes, ses parfums; et, ma chère vie, dis-moi, répète-moi toujours que rien ne froissera ni son écorce,

(1) Léon Daudet, *les Idées en marche*.

ni ses feuilles délicates, qu'il grandira dans nos deux cœurs, aimé, libre, soigné comme une vie dans notre vie, ma seule vie (1)! »

Genève, terre promise depuis les heures de Neuchâtel (2), que de fois, recommençant le même rêve, poursuivant la même vision fuyante, Balzac répétait-il ce soupir : « Est-ce une illusion, t'ai-je vue? T'ai-je assez vue pour pouvoir dire que je t'ai vue? (3) »

Mais non, ce n'est plus un rêve, l'épreuve décisive est passée, pourtant il tremble encore. « Que je craignais de ne pas te plaire! Dis-moi bien que tu aimes l'homme, après avoir aimé l'esprit et le cœur, puisque l'esprit et le cœur t'ont plu, je n'en pouvais douter (4). »

L'homme de pensée, l'homme de travail, l'homme de volonté en réalité n'existe plus,

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 49.

(2) En quittant Mme Hanska, à Neuchâtel, il avait été convenu que Balzac la rejoindrait bientôt à Genève.

(3) *Lettres à l'Etrangère*, p. 53.

(4) *Ibid.*, p. 55.

il n'est plus qu'une pensée, une volonté d'ardeur et d'amour tendue vers Genève. « Mon Dieu, mon Dieu, Dieu auquel je crois, il me devait bien de douces émotions à la vue de Genève, car je l'ai quittée, désolé, maudissant tout, abhorrant la femme! Avec quelle joie j'y rentrerai, mon céleste amour, mon Eva (1)! »

De celui qui écrit ces lignes à la veille de départ, que chercherions-nous à savoir pendant les quarante jours divins passés à Genève? Pourquoi relire les billets discrets, les pages enfiévrées, les lignes de reconnaissance embaumée qui vont s'échanger entre l'auberge de l'Arc et la maison Mirabeau (2); cette moisson du cœur est si belle que l'on est seulement tenté de répéter avec le grand homme enfant : « Comment viens-tu me parler de ce que j'écris; c'est ce que je pense et que je ne dis pas qui

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 93.

(2) Mme Hanska habitait à Genève une maison appelée la maison Mirabeau. Balzac s'était logé à l'hôtel de l'Arc.

est beau, c'est mon amour pour toi, son cortège d'idées, c'est tout ce que je veux dire à toi dans ton oreille, afin qu'il n'y ait plus d'air entre nous (1). »

Jours délicieux, poursuite, attente, pleurs, désirs, dernières coquetteries de la femme, derniers remords, faveurs conquises une à une, craintes tendres d'une âme enfantine et forte qui redoute d'être moins aimée quand d'elle-même elle aura tout livré; bonheur ineffable de rassurer, de consoler, bonheur si fier d'être maître, maître enfin en un jour de triomphe et de joie.

De ces jours-là toute vaine curiosité serait une offense; leur souvenir ne peut demeurer vivant que pour racheter tant d'autres jours qui doivent suivre, les interminables jours qui formeront des années et des années, où la femme charmante toute aux délices de s'être donné un maître, se reprendra peu à peu, se fera exi-

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 81.

geante, capricieuse, hautaine, oublieuse des premiers consentements; si éprise de son propre mérite, si accoutumée à la douceur d'un si noble, d'un si fidèle hommage qu'elle semblera avoir effacé de sa mémoire ses tendres ambitions de jadis et son rôle de messagère de joie apportant dans les plis de sa douce robe grise toutes les promesses et toutes les réalisations de l'amour.

Les jours de Genève ont enfanté un chef-d'œuvre, *Séraphita*, « livre d'amour céleste, revêtu d'amour et de joies terrestres aussi complètes qu'il est possible ici-bas ». Que Mme Hanska demeure, malgré ses défaillances, la femme à qui *Séraphita* est dédiée, celle qui portait un jour éblouissant entre tous « la robe de drap gris qui glissait si bien sur les planchers de la maison Mirabeau (1) », la robe de drap gris dont le manuscrit de *Séraphita* fut amoureusement relié.

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 127.

« Nous aimons en raison du plus ou moins de ciel que contiennent nos âmes (1). » Il y avait beaucoup de ciel dans l'âme de Mme Hanska aux jours de Genève, si, par elle, Balzac dut connaître plus tard « cette haute pression des eaux amères (2) »; elle portait aussi en elle, aux premières heures de sa passion, ce quelque chose d'impalpable et de sublime qui fait vibrer en nous « le pressentiment du ciel (3) ». Elle fut femme dans toute la noblesse de son rôle, celle qui caresse avec de belles mains qui savent aussi se joindre pour la prière; l'éternelle conciliatrice de la chair et de l'esprit, celle qu'à travers les siècles et les civilisations les mythes et les poèmes ont salué : Porte du ciel. Inspiré par elle, Balzac fit retentir une fois de plus la divine musique du *Cantique des cantiques*, et, quelle que soit la manière dont on juge *Séraphita*,

(1) *Séraphita.*
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

au point de vue philosophique, comment ne pas être ému par de tels dialogues, où la passion humaine s'exprime, monte, grandit, dépasse la zone qui sépare l'effusion humaine de l'effusion céleste et de Parole se fait Prière, — assez pure pour se confondre devant le trône de l'Invisible avec le chant même des anges : « Un bien-aimé serait-il le bien-aimé s'il ne remplissait pas le cœur? Ne doit-il pas être le premier, le dernier, le seul ! Celle qui est tout amour ne quitte-t-elle pas le monde pour son bien-aimé? La famille entière devient un souvenir, elle n'a plus qu'un parent, lui! Son âme n'est plus à elle, mais à lui! Si elle garde quelque chose qui ne soit pas à lui, elle n'aime pas! Non, elle n'aime pas! Aimer faiblement, est-ce aimer? La parole du bien-aimé se fait toute joie et se coule dans ses veines comme une pourpre plus rouge que n'est le sang, son regard est une lumière qui la pénètre, elle se fond en lui; là, où Il est tout est beau. Il est chaud à l'âme, il

éclaire tout; près de Lui, fait-il jamais froid ou nuit? Il n'est jamais absent, il est toujours en nous, nous pensons en Lui, à Lui, pour Lui (1). »

Et d'un dernier coup d'aile la plume inspirée s'élève en un suprême essor, monte encore, monte toujours et trouve Dieu, « Dieu qui ne trahit jamais! Dieu qui ne nous abandonne pas et comble incessamment nos désirs, qui seul peut constamment abreuver sa créature d'une joie infinie et sans mélange! Dieu qui ne se lasse jamais et n'a que des sourires! Dieu qui, toujours nouveau, jette dans l'âme ses trésors, qui purifie et n'a rien d'amer, qui est toute harmonie et tout flamme! Dieu qui se met en nous pour y fleurir, exauce tous nos vœux, ne compte plus avec nous quand nous sommes à Lui, mais se donne tout entier, nous ravit, nous amplifie, nous multiplie en Lui! Enfin Dieu (2)! »

(1) *Séraphita.*
(2) *Ibid.*

Aux heures de douleur et aux heures de joie, quand, sous les doigts d'une femme les cordes profondes vibrent en Balzac, ce sont ces mystiques accords qui retentissent; nous les avons entendus tout à l'heure lorsqu'entrait en agonie sa première vie d'amour avec Mme de Berny : « L'homme a une vocation pour l'infini. Il y a en lui un instinct qui l'appelle vers Dieu, Dieu est tout, donne tout, fait oublier tout (1). » C'est le même rythme, le même coup d'aile, la même envolée vers l'Eternel, la même glorification de l'élément féminin, et, par des voies différentes, la même mystique conclusion que celle s'élevant du dernier chœur de *Faust :* « Salut, éternel féminin! » — chante dans *Faust* le chœur invisible et dans *Séraphita* l'hymne qui se perd aux voûtes éternelles, saluant le triomphe de l'ange à la double nature, glorifie en lui l'élément féminin au moment même où, échappant à la chair, il devient esprit :

(1) *Physiologie du mariage.*

« Salut à qui monte vivant! Viens! fleur des mondes! Diamant sorti du feu des douleurs! Perle sans tache, désir sans chair, lien nouveau de la terre et du ciel, sois lumière! Esprit vainqueur, Reine du monde, vole à ta couronne (1)! »

(1) *Séraphita.*

CHAPITRE VI

Maladie de Mme de Berny. — La Boulonnière. — *Le Lys dans la vallée.* — Balzac et Wagner.

Celle dont l'amour conduit aux extases de *Séraphita* reste la plus femme des femmes; tant qu'elle appartient sans égoïsme et sans trop d'humaine prudence à l'ami dont elle est la vie, sa jalousie, ses inquiétudes, ses exigences sont aisément pardonnables. C'est à travers cette jalousie de Mme Hanska toujours en éveil, qu'il est facile, dans la correspondance de 1833 à 1836, de suivre de très près la dernière phase des relations de Balzac avec Mme de Berny et les dernières années de celle-ci. Balzac, nous l'avons vu, a, dès le début de son amitié avec l'Etrangère, établi la toute-puissance du lien

qui l'attache à la Dilecta; pendant les séjours de Neuchâtel et de Genève, il a dû, à n'en pas douter, parler de l'amie fidèle; peut-il être lui-même, être confiant et sincère, sans faire connaître aussi « cette âme de son âme », ainsi qu'il se plaît à nommer parfois Mme de Berny.

L'amie jeune, l'amie passionnément aimée, peut-elle refuser son admiration à l'amie vieillie qui ne possède plus d'autres droits que ceux de l'absolu dévouement. Mme Hanska accepte donc une situation, qu'à aucun moment, du reste, Balzac n'a songé à lui sacrifier; elle accepte, mais on devine chez son ami la préoccupation constante de n'éveiller chez elle ni crainte ni amertume. Il parle à l'amie adorée de l'amie triste et fidèle; rares sont ses lettres où le nom de Mme de Berny ne se trouve pas mentionné. En quittant Genève le 8 février, il était inquiet de la santé de la Dilecta; à peine revenu à Paris, le 12, il écrit : « Mme de Berny est malade, mais malade gravement, malade

plus qu'elle ne le croit. J'ai vu sa figure dans une altération bien funeste. Je lui ai caché mes inquiétudes; elles sont sans bornes. Cette figure gracieuse, vue vieillie en un mois de vingt ans et contractée horriblement, a bien augmenté les chagrins que j'avais. Quand même la santé reviendrait et je l'espère, il me sera toujours douloureux de voir le triste changement de la vieillesse. Je ne dis cela qu'à vous, il semble que la nature se soit vengée tout à coup en un moment de la longue protestation faite contre elle et le temps (1). »

A travers l'anxiété, le besoin de faire partager ses craintes pour l'amie chère, on sent bien aussi une autre crainte, celle d'éveiller les susceptibilités de l'absente, de « sa jalouse », comme en souriant il nomme parfois Mme Hanska. Dans la lettre suivante, il insiste encore, il raconte sa vie jour par jour et les heures consacrées à sa chère malade, mais les termes sont

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 121.

choisis afin que « la jalouse » ne puisse songer à s'alarmer : « J'avais à voir mes deux éditeurs (ils sont venus), l'imprimeur, à achever mes épreuves, à soigner Mme de B... qui va mieux, mais quel changement! Elle est toujours un peu faible, incapable même de corriger mes épreuves. » Un peu plus loin, la malade va mieux, et la voici qui reprend son rôle de toute-puissante critique : « Ainsi, tu vois l'emploi de mon temps d'aujourd'hui et d'hier. Jeudi, les libraires, un peu de sommeil, un bain nécessaire l'ont pris, et aussi Mme de B... à qui je voulais au moins lire : *Ne touchez pas à la hache* (1). »

Combien elle apparaît grande et bonne, entre les pages brûlantes de passion écrites pour une autre, celle qui écoute, indulgente et patiente, cet amoureux qu'exhalte le bonheur, ce grand enfant dont il faut aussi apaiser les craintes, calmer les folles agitations : « Oh! tes lettres,

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 124.

elles me ravissent, elles m'émeuvent; oh! tu m'affoles! Quelle âme, quel cœur, quel cher esprit! Tu combles toutes mes ambitions et je disais hier à Mme de B... que tu étais, toi, l'inconnue de Genève et de Neuchâtel, la réalisation du programme ambitieux que j'avais fait d'une femme (1). »

Mme Hanska s'est plu à mesurer l'étendue de sa toute-puissance, elle a cherché querelle à son ami et, sincère aussi, elle a parlé de ses remords, de ses angoisses, de ses craintes; elle a douté de lui, de sa discrétion, de sa fidélité. Jusqu'au fond de l'âme elle a blessé celui qui l'aime, elle n'a pas compris qu'elle est pour lui plus que l'amour, qu'elle est la foi, la religion de ses espérances; le coup est cruel et la plainte qui lui répond est bien celle d'un cœur donné sans partage. « Il y a place pour bien des coups dans un cœur comme le mien, vous ne le tuerez pas facilement. Il est éternellement à vous et

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 133.

sans partage. Je ne vous dis rien de ce que j'ai dans l'âme, je n'ai ni force ni idées. Je souffre par toi. Tant que ce sera ta main, pourquoi me plaindrai-je? Ah! tu verras que je sais aimer. Nos cœurs s'entendront encore, toujours (1). »

L'orage s'éloigne, les paroles de douceur et de paix sont venues et, dans le désordre de sa joie, Balzac mêle le souvenir des heures cruelles et les protestations de l'avenir :

« Ne me donne plus jamais d'anxiétés pareilles; hier, samedi, sans la Dilecta, je me tuais! Oh! je t'en supplie, si tu veux que je t'estime en t'adorant jusqu'à la fin de mes jours, ne change pas, sois toujours uniquement à moi. Oh! sois ma Béatrix vraie, une Béatrix qui se donne et reste un ange de lumière. Tout ce que ta jalousie demandera, tout ce que ton caprice exigera, ce sera fait avec bonheur. Hors la Dilecta qui me corrige mes épreuves et qui, je te le jure, est une mère, aucune femme ne

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 137.

m'entendra, ne me verra », et plus loin encore : « Ma Dilecta à soixante ans n'est plus qu'une mère; elle est toute ma famille, comme toi tu es tout mon cœur, tout mon avenir (1)! »

Mme Hanska a quitté Genève pour l'Italie, la correspondance entre elle et Balzac cesse d'être secrète; lorsqu'elle voyage les lettres ne peuvent plus qu'être adressées ouvertement à Mme Hanska (2). Paris n'est qu'une prison pour le maître, sa pensée suit la voyageuse, la contrainte de cette correspondance où il ne trouve plus le soulagement de laisser crier sa passion et la douleur de la séparation est affreuse; il n'y a pour lui de repos que dans le travail et dans l'affection de la Dilecta. *César Birotteau* est la grande œuvre qui le préoccupe à ce moment; publié seulement en 1837, il y travaille en même temps qu'à *Séraphita* pen-

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 139.

(2) Les lettres de Neuchâtel et de Genève ont été jusqu'ici adressées à Mme Hanska, poste restante, sous le couvert de l'institutrice de sa fille.

dant l'hiver et le printemps de 1834 et, quand il parle de l'œuvre commencée, il confond en une même fièvre l'ivresse de ses conceptions, de sa passion et ses craintes d'être moins aimé : « Ah! c'est un grand tableau, ce sera plus grand, plus vaste que ce que j'ai fait jusqu'alors. Je veux, si vous m'oubliez, que mon nom vous soit jeté par la renommée comme un reproche. »

Inattendue et cruelle, une peine vient s'ajouter à tant de peines : son intimité journalière avec la Dilecta va se trouver brisée : « Les plus grands chagrins ont accablé Mme de B..., elle est loin de moi à Nemours, où elle se meurt de toutes ses peines. Je ne puis rien vous en dire; ce sont de ces choses dont on se parle d'oreille à oreille. Après trente années de vie commune, Mme de Berny se sépare de son mari et prend le parti de vivre définitivement retirée chez son fils aîné à la Boulonnière, près de Nemours (1).

(1) A Gretz, une pauvre femme très âgée, nous dit

Les chagrins de famille dont Balzac parle à mots couverts ont déterminé la décision de Mme de Berny, mais le dur hiver qui vient de finir semble avoir achevé de ployer la Dilecta sous le fardeau de la douleur. Comme ceux qui se savent atteints aux sources mêmes de la vie, elle veut la solitude, le loisir de mesurer ses peines, le calme nécessaire pour se préparer à quitter, en les consolant, ceux qui ont vécu de sa vie, ceux qu'elle a nourris de son infatigable dévouement.

Balzac la comprend mortellement touchée; ne plus la voir, ne plus l'entendre chaque jour, perdre cette alliée, cette confidente unique, quelle douleur! Et pourtant, son égoïsme d'homme lui révèle qu'encore une fois la Dilecta est sage et divinement aimantée du désir d'adoucir les souffrances qui viendront par

se souvenir fort bien de Mme de Berny, si généreuse, donnant à tous « du pain et toujours des sous avec, aussi, nous gamins, allions-nous mendier par là d'abord ».

elle; comme elle eut le courage de leur première séparation, c'est elle qui trouve encore le courage en s'éloignant de le préparer par l'absence à la grande séparation de la mort. « Mme de B... penche la tête comme une fleur dont le calice est chargé d'eau. Elle ne résiste pas à ses derniers chagrins. Jamais femme n'en a eu plus à supporter. Se sauvera-t-elle de ses crises? Je pleure des larmes de sang de la savoir nécessairement à la campagne et moi nécessairement à Paris. Il se prépare pour moi de grandes douleurs. Ce doux esprit, cette chère créature qui m'a mis dans son cœur comme son enfant le plus aimé, dépérit sans que notre affection (son fils aîné et moi) puissent adoucir ses plaies. Je suis accablé de ce chagrin qui s'avance, et cette âme divine m'y prépare pour ainsi dire par le peu de mots qu'elle peut écrire (1). »

A peine arrivée à la Boulonnière, Mme de Berny y est retombée gravement malade; ses

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 181.

bulletins de santé sont toujours communiqués par Balzac à Mme Hanska, maintenant à Vienne. Epuisée par la maladie, il arrive à la Dilecta, non pas de se plaindre, mais de dévoiler d'un cri son âme déchirée, le calvaire de ses dernières années où elle a vécu écartelée entre ses peines d'épouse, de mère et d'amie : « Hélas, la maladie de Mme de B... m'a jeté dans d'horribles pensées. Cette créature angélique qui, depuis 1821, a répandu sur ma vie tous les parfums du ciel, la voilà transformée ; elle se glace. Les pleurs, les chagrins, je n'y peux rien. Une fille devenue folle, une autre fille morte, une troisième mourante, que de coups!... Puis une blessure plus violente encore et dont on ne peut rien dire. Enfin, après trente ans de patience et de dévouement, forcée de se séparer de son mari, sous peine de mourir si elle restait quelques jours de plus. Tout cela en peu de temps. Voilà ce que j'ai souffert par le cœur qui m'a créé (1). »

Vers le mois de janvier 1835, il semble que

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 187.

Mme de Berny soit cependant parvenue à endormir les craintes de son ami, les bulletins de sa santé qu'il continue à envoyer à Mme Hanska marquent un peu de confiance revenue; l'amie chère a retrouvé la force de reprendre son rôle de conscience littéraire; à différentes reprises Balzac cite son opinion : « *La Recherche de l'Absolu* est terminée, la Dilecta en est fière, à part quelques critiques, quelques taches qu'elle m'a signalées. » Et plus loin : « Mme de B... ne me fait plus de compliments, à elle les critiques. Les critiques sont si douces, faites par une main amie, on y croit; elles attristent parce qu'elles sont vraies, sans doute, mais elles ne déchirent pas. » La correspondance se renoue régulièrement et Balzac fait de fréquents et courts séjours à la Boulonnière (1); c'est pendant une de ces visites qu'ils ont lu et cri-

(1) Le pavillon de la Boulonnière, commune de Gretz (Seine-et-Marne). Mme de Berny y vivait retirée chez son fils.

tiqué ensemble le nouveau roman de Sainte-Beuve, *Volupté*. Balzac admire, Mme de Berny condamne (1). Il y a dans leurs souvenirs communs, dans l'écho des émotions réveillées en eux par ces longues conversations, toute la genèse du *Lys dans la vallée*. L'auteur de *la Comédie humaine* ne saurait être accusé de plagiat parce que son livre, publié peu après celui de Sainte-Beuve, rappelle souvent *Volupté* par la forme et par le fond. Près de son amie touchée par la mort, il retrouve son premier passé d'amour — tout le poème de sa jeunesse suppliante — et voici aussi que, pour la première fois peut-être, la destinée de celle qui l'a tant aimé lui apparait en sa réalité douloureuse. Une grande pitié monte en lui et, passant par-dessus cette tête si chère, s'agrandit jusqu'à comprendre la destinée féminine tout

(1) « Mme de B... n'aimepas *Volupté*. Elle condamne ce livre plein de rhétorique et vide de sentiments. » (*Lettres à l'Etrangère.*)

entière. C'est à ce moment, qu'arrivé au sommet de ses douloureuses réflexions, il écrira à Mme Hanska : « La femme a un duel avec l'homme et où elle ne triomphe pas, elle meurt. Si elle n'a pas raison, elle meurt. Si elle n'est pas heureuse, elle meurt. Cela est effrayant. » Mme de Mortsauf tient tout entière dans cette phrase; la Dilecta, comme Mme de Mortsauf, est une vaincue; elle a triomphé, mais trop tard, déjà marquée par le destin; de son amour, de sa douleur son ami conçoit un chef-d'œuvre; de l'agonie de celle qui s'est donnée, à l'agonie de celle qui meurt de s'être refusée — avec une grande pitié, une immense douceur de tout son cœur incliné Balzac écrira *le Lys dans la vallée;* il n'y glorifiera ni le sacrifice de celle qui se donne, ni le sacrifice de celle qui se refuse; Mme de Berny et Mme de Mortsauf, victimes du duel terrible, égales par la douleur, se confondent dans l'esprit du maître en une unique tendresse, en une unique pitié.

Le plan du livre était ébauché, la figure qui en était l'âme vivait en lui. Saché lui apparut comme le cadre digne de ses plus chers souvenirs, Balzac commença *le Lys dans la vallée*. Ce que ce chef-d'œuvre doit à Mme de Berny se trouve être témoigné dans une lettre adressée à Mme Hanska peu de jours après la mort de la Dilecta. « La céleste créature, dont Mme de Mortsauf est une pâle épreuve, me faisait plus d'impression que tout un public, car elle était vraie, elle ne voulait que mon bien et ma perfection. Je vous fais son héritière, vous qui auriez écrit cette lettre de Mme de Mortsauf, qui n'est qu'un souffle de ses inspirations constantes (1). » Il écrira encore, parlant de la dernière lettre reçue de son amie et du dernier triomphe qu'elle a goûté par lui : « Sa dernière lettre est venue au milieu de ces tourmentes, elle qui m'était si amoureusement sévère, avouant que *le Lys* était un des plus beaux

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 344.

livres de la langue française; elle se parait enfin de cette couronne que quinze ans auparavant je lui avais promise et, toujours coquette, elle me défendait impérieusement de la venir voir, parce qu'elle ne voulait m'avoir près d'elle que quand elle était belle et bien portante (1). »

Né de leur commun souvenir et de leur mutuel amour, *le Lys dans la vallée* reste le dernier fruit de la longue collaboration de leurs deux cœurs et de leurs deux intelligences; bien courts devaient être ces jours d'accalmie, d'apaisement et de souvenirs où s'ébauchait un grand livre. Mme de Berny, en janvier, fut reprise de crises au cœur; une de ces crises survint pendant un des séjours de Balzac à la Bouonnière et il ne lui fut plus permis de s'illusionner : « Hélas, je suis atteint d'une douleur qui s'étendra sur toute ma vie. Je suis allé voir pour deux jours (comprenez-vous quelle est

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 341.

la furie de mes travaux) Mme de B..., qui est à dix-huit lieues de moi; j'ai été témoin d'une crise affreuse. Je n'ai plus à douter, elle est atteinte d'un anévrisme au cœur. Cette vie si précieuse est perdue. A tout moment la mort peut m'enlever un ange qui a veillé sur moi pendant quatorze ans, une fleur de solitude aussi, que jamais le monde n'a touchée et qui était mon étoile. Mes travaux ne vont pas sans pleurs! Les soins qu'elle réclame jettent l'incertitude sur le temps dont je pourrai disposer, quoiqu'elle-même se joigne au médecin pour me conseiller de fortes distractions. Elle pousse l'amitié jusqu'à me cacher ses souffrances, elle veut être bien portante pour moi (1). » Plus loin : « Je reviens de Nemours. Hélas! Mme de B... ne va pas mieux. La maladie a fait d'affreux progrès, et je ne saurais vous exprimer combien cette âme de ma vie a été grande, noble et touchante en ces jours mesurés par la souffrance;

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 220.

avec quelle ferveur elle désire qu'une autre soit pour moi ce qu'elle a été déjà (1). »

*
* *

Les craintes jalouses de Mme Hanska ont abdiqué devant la grandeur, l'inépuisable générosité de cette mourante; elle commence aussi à comprendre peu à peu les réalités où se débat le génie de son ami, mais, jamais elle n'apprendra à goûter la plénitude du don sans limite, jamais elle n'abdiquera cette jalousie soupçonneuse, minutieuse qui s'attaque tour à tour à toutes les affections, à tous les goûts de celui qu'elle aime. Rassurée maintenant lorsqu'il s'agit de Mme de Berny, elle retombe dans les pires agitations dès que Balzac nomme Mme de Castries, qui, malade elle aussi et solitaire à Lormois, reçoit parfois les visites de Balzac demeuré fidèle à une amitié qui a

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 231.

survécu à la passion. Que de reproches, de soupçons, d'épigrammes et combien patiemment, tendrement le maître essaye de désarmer l'inutile jalousie de son amie. Entre eux existe encore une autre cause de reproches et d'explications et celle-ci persistera toujours; le seul repos que Balzac avoue goûter pleinement, les seules heures qu'il dérobe sans remords au travail, ce sont ses soirées passées à l'Opéra ou aux Italiens. Il a commencé par avoir à l'Opéra sa loge, cette fameuse loge infernale, cette « loge des Tigres », devenue « une écurie de tigres », qu'il a abandonnée autant pour satisfaire la jalousie de son amie que parce que le milieu devenait par trop bruyant.

Mme Hanska n'en continue pas moins à en vouloir à la musique et Balzac émigre de loge en loge; il partage un instant la loge de Rossini, mais la présence de la belle Olympe Pélissier qui n'est pas encore devenue Mme Rossini doit alarmer Mme Hanska, Balzac se

joint donc pour quelques soirées à d'anciennes amies de sa famille, Mme Delannoy et sa fille, puis en dernier lieu croit avoir satisfait aux caprices de « sa jalouse » en partageant par moitié la loge des Visconti, aux Italiens; de ce dernier parti naîtront de nouvelles querelles, —motivées par la suite il faut bien le dire.

Comment Mme Hanska n'a-t-elle jamais désarmé dans sa longue hostilité contre les soirées musicales de son ami? Avec quelle grâce cependant celui-ci s'est maintes fois expliqué auprès d'elle et quels délicieux témoignages d'amour cette jalouse n'a-t-elle pas dû aux heures d'extases que la musique fait goûter à Balzac et qui lui sont un thème pour évoquer les inoubliables délices, les fêtes si courtes de l'amour partagé : « La musique pour moi, ce sont des souvenirs. Entendre de la musique c'est mieux aimer ce que l'on aime. C'est voluptueusement penser à ses secrètes voluptés, c'est vivre sous les yeux dont on aime

le feu, c'est entendre la voix aimée (1). » S'il résiste à la tyrannie de son amie, c'est que pour lui la musique est mieux encore qu'une puissance évocatrice, elle est aussi le grand repos, la grande magie, la marge infinie où son imagination ardente sait annoter des idées aussi bien que des sensations. Il goûte la musique en sa double puissance : mystique et savante, et il en parle comme de toutes choses en poète et en savant. Nous devons aux soirées de l'Opéra et des Italiens *Gambara* et *Massimilia Doni;* à travers la poétique conception de ces deux œuvres, Balzac se révéla critique musical de premier ordre; ses analyses du Mosé de Rossini et de Robert le Diable resteront parmi ses plus belles pages, et il expose dans *Gambara* des idées qui, de par la date où elles virent le jour, garderont leur place dans l'Histoire de la musique moderne.

Le 11 juin 1837, la *Gazette musicale* publiait

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 168.

une lettre ouverte que Balzac adressait au rédacteur en chef Maurice Schlesinger et aux impatients abonnés à qui avait été promise de longue date la collaboration du célèbre romancier. La lettre est curieuse à relire, car elle éclaire d'une vive lumière, sous son style plaisant et familier, la méthode d'information, d'étude, d'assimilation de Balzac aux prises avec un sujet neuf, une science qu'il ignore et qu'il s'agit de comprendre, d'analyser, de démonter pièce à pièce avant de lui jeter comme un splendide manteau les plis de sa belle éloquence renseignée. Cet homme qui s'est donné pour tâche de tout apprendre, parce qu'il veut tout exprimer, s'est appliqué la grande parole de son maître Napoléon : « Tout ouvrage d'esprit est d'autant plus supérieur que l'auteur est universel ». Voulant parler de la musique, il a donc tenté de pénétrer les arcanes mystérieuses de la science musicale, et à différentes reprises dans sa correspondance

il parle de ses lectures sur ce vaste sujet, de ses recherches, des relations nouées avec des musiciens savants en la technique de leur art et avec d'humbles virtuoses frères sans doute du délicieux Schmucke du « Cousin Pons » : « Je vais me mettre à achever *Massimilia Doni*, qui m'oblige à de grandes études musicales, j'ai engagé un bon vieux musicien allemand à venir me jouer et rejouer sans cesse le Mosé de Rossini (1). »

Voici maintenant le ton de fantaisie charmante avec lequel devant ses lecteurs il s'explique sur ses patientes recherches : « J'étais, il y a six mois, d'une ignorance hybride en fait de technologie musicale. Un jour, chez George Sand, nous parlâmes musique, nous étions plusieurs; quoique je fusse musicien comme on était autrefois actionnaire de la loterie royale de France quand on y prenait un billet, c'est à-dire le prix d'un coupon de

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 458.

loge, j'exprimais timidement mes idées sur *Mosé*. Ah! il retentira longtemps dans mes oreilles ce mot d'initiation : vous devriez écrire ce que vous venez de dire. Que devins-je plus tard en me voyant affiché dans la *Gazette musicale* comme une future autorité! Voici ce dont le désespoir est capable chez un honnête vendeur de phrases : je mis en pension chez des musiciens ma chère et bien-aimée folle, la fée qui m'enrichit en secouant sa plume », puis poussant plus loin encore la conscience : « Je résolus de mener la folle de la maison en Italie, aux grandes sources de la musique. Nous allâmes voir la *Sainte-Cécile* de Raphaël, à Bologne, et aussi la *Sainte-Cécile* de Rossini et aussi notre grand Rossini. Nous pénétrâmes dans les profondeurs de la Scala où retentissait encore le chant de la Malibran, nous remuâmes les cendres de la Fenice à Venise; il nous fallut avaler la Pergola, mesurer les blocs de marbre du magnifique théâtre de

Gênes; voir passer Paganini; nous nous rendîmes aussi à Bergame afin d'épier les rossignols dans leurs nids. Hélas! nous ne trouvâmes de musique nulle part excepté celle qui dormait dans la tête de Giacomo Rossini, et celle que les anges écoutaient dans le tableau de Raphaël. Voilà des raisons, aussi ne serez-vous pas surpris de me voir vous demander jusqu'au 20 juillet pour achever d'exprimer mes idées en musique, si toutefois je puis réduire mes sensations à l'état d'idées et en tirer quelque chose qui ait l'air d'un système philosophique. »

C'est après cet honnête préambule que Balzac avec joie taille sa plume des grandes nuits vibrantes, il tient son sujet, son *Gambara*, son poète une fois de plus aux prises avec l'Idéal, se débattant entre la folie et l'inspiration. Gambara, c'est Porbus, le peintre du chef-d'œuvre inconnu; c'est Louis Lambert qui a vaincu la solitude et que l'amour jette comme

une proie à la folie; c'est un frère aussi, mais un frère malheureux de cette céleste Séraphita, qui, seule a compris que l'inexprimable de l'âme humaine, le Verbe divin qui crie en elle aux heures inspirées, mieux que dans les chefs-d'œuvre parfaits et incomplets du génie humain, trouve sa pente et sa délivrance en se confiant aux ailes de la prière. Gambara comme Porbus, comme Lambert, lutte pour exprimer l'inexprimable « porteur de trésors inconnus, pèlerin assis à la porte du Paradis ayant des oreilles pour écouter les chants des anges et n'ayant plus de langue pour les répéter, agitant sur les touches d'ivoire des doigts brisés par les contradictions de l'inspiration (1) ». Gambara cherchant vainement à enchâsser dans une forme neuve la puissance de son double génie de poète et de musicien, Gambara, qui lorsqu'il explique son *Mahomet*, inachevé, lorsqu'il parle de son art, de son but,

(1) *Gambara.*

de ce que doit être la musique de l'avenir, semble avant Wagner exposer en de lumineux aperçus la théorie du drame wagnérien : « Je devais donc chercher un cadre immense où puissent tenir les effets et les causes, car ma musique a pour but d'offrir une peinture de la vie des nations prise à son point de vue le plus élevé. »

En maints passages différents, le *Gambara* de Balzac semble résumer les principales aspirations de la poétique de la *Tétralogie*, pressentir le plan et l'effort wagnériens.

Ceux qui reliront attentivement le développement de *Mahomet*, ce drame musical avorté dont le plan est magistralement exposé scène à scène parmi les plus admirables pages que Balzac ait jamais écrites, trouveront sans doute qu'il n'est pas trop hardi de prétendre que Balzac s'est trouvé être en quelque sorte le commentateur de Wagner avant Wagner et que, par une merveilleuse intuition, il a

deviné jusqu'aux épreuves que devait traverser le génie wagnérien avant de se faire écouter et comprendre : « Madame, nous sommes victimes de notre propre supériorité; ma musique est belle, mais quand la musique passe de la sensation à l'idée, elle ne peut avoir que des gens de génie pour auditeurs, car eux seuls ont la puissance de la développer (1). » Cette plainte orgueilleuse qui termine *Gambara* ne semble-t-il pas qu'elle ait pu dans ces termes mêmes avoir été proférée par Wagner alors que pauvre, inconnu, luttant contre son génie et l'adversité, il se trouva sans ressources, sans protection, perdu dans ce Paris où il ne pouvait être encore qu'un incompris et où par un étrange hasard il fut pendant quelques mois collaborateur à cette même *Gazette musicale* qui avait publié le *Gambara* de Balzac.

En admettant que Mme Hanska ait compris

(1) *Gambara.*

toute la portée d'une œuvre telle que *Gambara*, elle ne s'en trouva pas désarmée et garda la même obstinée rancune aux soirées de l'Opéra et des Italiens. Excusons-la en songeant que sa jalousie redoutait pour son ami les dangereuses rencontres dans la dangereuse atmosphère d'une salle brillante noyée d'harmonie, et s'irritait peut-être aussi de ces jouissances goûtées loin d'elle — n'était-ce pas porter atteinte à son privilège de dispensatrice des heures heureuses?

Son ami, lorsqu'il parle de la belle exécution d'une symphonie, s'exprime comme nos plus modernes critiques : « L'orchestre, ce monstre visible, né dans ces deux derniers siècles, dû à l'accouplement de l'homme et du bois, enfanté par l'instrumentation qui a fini par étouffer la voix, cette hydre aux cent archets a compliqué mes jouissances par la vue d'un horrible travail. » Il a goûté toute la volupté, tout le raffinement que nous appor-

tons dans nos jouissances musicales; une ivresse si complète qu'il murmure lorsque se taisent les instruments : « Mon cœur n'eût pas résisté plus longtemps », le même soupir qu'arrache à Barrès la fin du troisième acte de *Parsifal* : « N'allez pas plus avant. » Peut-il, même à Mme Hanska sacrifier de pareilles fêtes — ces heures d'oubli et de toute-puissance respirées dans l'atmosphère dorée de cette salle — où près de lui, ployées sous les mêmes émotions, se penchent ses héros, se taisent ses héroïnes; où, arraché parfois à son rêve intérieur, ses yeux d'observateur se rouvrent pour surprendre une attitude, une défaillance, une défaite, tout ce que la caresse audacieuse des violons livre sur un visage de femme subitement pâli, dans le pli d'un sourire, dans un regard donné. Mais sa curiosité est sans cruauté, ses joies sans égoïsme, les héroïnes de ses livres restent caressées dans leurs faiblesses et glorifiées dans leurs vertus,

et fidèle à la divinité choisie page après page, jour après jour, son cœur aimant lui rapporte tout l'inexprimable de ses peines, tout l'infini de ses espérances.

CHAPITRE VII

Voyage à Vienne. — Soucis de famille. — Soucis d'éditeurs. — Tourments d'argent. — Procès du *Lys*. — Chute de la *Chronique de Paris*. — Mort de Mme de Berny.

Il semble que ce soit demander beaucoup au lecteur que de suivre un exposé même rapide de l'existence de Balzac pendant l'année 1835-1836. Les quelques mois qui précédent la mort de Mme de Berny sont pour son ami une course au malheur; c'est bien l'époque la plus dramatique, la plus cruelle de sa vie; une telle fièvre d'action, une telle débauche de travail apparaissent dépasser la limite de l'effort humain; la vraisemblance recule, l'intérêt se fatigue et la sympathie s'écarte de cette mémoire comme elle s'écar-

tait du grand homme qui, de son aveu même, isolé par son effrayant labeur, lassait les amis, décourageait les affections.

En 1835, la crise aiguë que traverse Balzac est à la fois littéraire, financière et morale; essayons de l'envisager d'abord sous ses aspects littéraires et financiers. Deux grandes œuvres sont sur le chantier : *Séraphita*, dont la *Revue de Paris* réclame la fin; le *Lys dans la vallée*, qu'attend la *Revue des Deux Mondes*. Balzac vient de rompre avec Mme Béchet son libraire, mais son contrat le lie encore malgré la rupture, car Mme Béchet, impitoyable, attend les dernières livraisons des *Etudes de mœurs* qu'elle est en droit d'exiger à moins d'un énorme dédit; d'autre part, l'écrivain croit avoir trouvé l'appui définitif, l'éditeur-associé qui doit l'aider à établir solidement sa fortune en la personne du libraire Werdet. Werdet est jeune, dévoué, enthousiaste mais de ressources fort limitées et si Balzac a mis en lui beaucoup d'espérances,

lui, établit sur la production du maître tout son crédit. Il faut donc satisfaire à la fois Mme Béchet et Werdet tout en tenant ses engagements avec les revues. La *Revue de Paris* se plaint à juste titre, elle attend depuis juin 1834 la fin de *Séraphita;* l'auteur veut bien surmener sa plume lorsqu'il s'agit des livraisons de Mme Béchet ou pour soutenir Werdet, mais *Séraphita* est sacrée et *le Lys dans la vallée* est un livre d'amour qu'il caresse, quitte, reprend et ne peut abandonner au public que lorsqu'il le croira parfait.

Ce qui étonne plus encore que l'immense production de Balzac à cette époque, c'est l'infinie diversité de sujets, de caractères, d'intrigues qui bouillonnent en son cerveau. L'on demeure confondu lorsque l'on songe à cette mêlée d'œuvres disparates qui prennent corps à la même heure, à cette confusion d'images heurtées s'opposant les unes aux autres. Lorsque ce cercle magique des person-

nages de la *Comédie humaine* pressent l'écrivain, l'entourent, réclament ensemble la vie, la parole, le mouvement, il arrive à Mme Hanska d'interroger : « Où en êtes-vous? Que faites-vous? » En 1835, voici ce que son ami lui répond : « Cette année, j'aurai produit : 1° *le Père Goriot*, 2° *le Lys dans la vallée*, 3° *les Mémoires d'une jeune mariée*, 4° *César Birotteau;* j'aurai fait trois livraisons d'*Etudes de mœurs* à Mme Béchet et trois livraisons d'*Etudes philosophiques* à Werdet. Enfin j'aurai achevé le troisième *Dizain* et *Séraphita*. Mais aussi serai-je vivant ou avec ma raison en l'an 1836? J'en doute. Parfois il me semble que mon cerveau s'enflamme. Je mourrai sur la brèche de l'intelligence (1). »

Lorsque Balzac parle ainsi des travaux terminés et des travaux en cours, des confusions peuvent s'établir; il faut se souvenir qu'il remaniait, rééditait sans cesse ses ouvrages,

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 273.

s'arrêtant et se passionnant par exemple au milieu d'importants travaux pour une refonte et une réimpression de *Louis Lambert*, revivant les angoisses de la conception première, consacrant deux nuits aux pages qui contiennent les pensées de Lambert à Villenoy; une autre fois passant vingt jours à refaire : *la Comtesse à deux maris, le Colonel Chabert*, qu'il a le courage de recommencer sous presse, trouvant l'œuvre « détestable, manquant de goût et de vérité ». Si souple que soit une imagination, si totale soit l'absorption du maître en ses personnages à l'heure de la création, une telle diversité de travaux ne va pas sans usure et sans douleur : « Il faut, quand je suis inspiré pour *Séraphita*, que j'entends la musique des anges, que je suis malade d'extase, il faut revenir à des corrections, achever cette bêtise de *la Fille aux yeux d'or*. Ce sont d'horribles souffrances (1). »

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 240.

Cette terrible *Séraphita* où il met sa vie doit lui causer d'autres tourments encore que ceux de la conception, elle est à l'origine de ses dissentiments et de son procès avec la *Revue de Paris*. En novembre 1835, lorsque la fin de *Séraphita* est prête à paraître, la *Revue* refuse de la publier. Dix-huit mois se sont écoulés depuis la publication des premiers chapitres et, ainsi isolé, la direction, à juste titre peut-être, trouve le *Chemin pour aller à Dieu* incompréhensible pour ses abonnés; la *Revue* accepte en échange de la fin de *Séraphita* la première partie du *Lys dans la vallée*, à condition toutefois que la publication s'en poursuivra sans interruption. Balzac promet, mais peut-il espérer lui-même faire face à tous ses engagements. Werdet accueille avec joie la fin de *Séraphita* en détresse et la publie dans le *Livre mystique*, qui comprend avec *Séraphita* la réimpression de *Louis Lambert*. Le *Livre mystique* se vend mal, les affaires de

Werdet chancellent, son crédit et celui de Balzac sont maintenant complètement liés et lorsque, par suite d'un accident, Werdet malade ne peut s'occuper de ses affaires, c'est l'écrivain qui doit faire face aux échéances de son éditeur aussi bien qu'aux siennes propres. « Ces trente sont d'étranges commotions »; cette petite phrase perdue au milieu d'une lettre à Mme Hanska en révèle plus que bien des chiffres sur ces heures de combat et de détresse. Placé dans une de ces situations où il faut grandir ou périr, Balzac, découragé de trouver à temps pour être sauvé la fortune et la gloire dans son encrier, va chercher encore une fois des ressources en dehors de sa plume; en novembre 1835, il achète la *Chronique de Paris*. Sa situation financière apparaît inextricable et nous ne tenterons pas d'expliquer ici par quelles combinaisons il devient propriétaire-directeur de ce journal. Comment peut-il espérer tenir ses lourds engagements avec les libraires, ter-

miner les œuvres promises aux *Revues* et suffire à son rôle écrasant de rédacteur en chef et de principal collaborateur d'un journal dont l'entière responsabilité financière, politique, littéraire, repose sur lui; c'est une joute dangereuse où d'avance il se trouve marqué vaincu. C'est au moment où il se débat au plus ardent de la mêlée qu'éclate entre la *Revue de Paris* et lui le dissentiment définitif. Chacun sait comment la *Revue* autorisa en cours de publication la reproduction du *Lys dans la vallée* à Saint-Pétersbourg et le retentissant procès qui s'ensuivit. Balzac, en se défendant contre ce qu'il considérait comme un attentat aux droits les plus absolus d'un auteur, crut en plaidant sa cause plaider celle de tous ses confrères et ne trouver que des amis prêts à le soutenir dans la lutte engagée. Il n'en fut rien; à cette heure de crise il dut se rendre compte, pour la première fois, de l'isolement de sa situation : il trouva les journaux malveil-

lants, les jalousies se donnèrent carrière libre, les amis furent prudents, les ennemis insolents et les créanciers réveillèrent leurs exigences.

C'est au milieu de ces combats, pendant cette même année 1835-1836, que Balzac se trouva aux prises avec les plus graves soucis de famille. Son frère Henry, sujet de craintes et d'inquiétudes continuelles pour les siens, a vainement tenté fortune aux colonies, il est rentré en France. Ayant contracté à l'étranger un humble mariage, il va être père et son ménage se trouve entièrement à la charge de Mme Balzac mère; pour celle-ci les soucis qui viennent d'Henry, l'enfant de prédilection, sont doublement douloureux, elle s'effraye, accable de reproches et de tendresse son enfant malheureux, parle de devenir folle, tombe malade, croit mourir de chagrin et finalement fait appel à Honoré pour qu'il tente à son tour d'organiser l'existence de son frère. Henry pense au suicide, mais ne paraît pas disposé

à accepter le premier emploi venu. Balzac doit assumer une autorité qu'il se voit à chaque instant contester, agir en chef de famille et s'entendre sans cesse rappeler le passé, ses débuts malheureux, sa dette envers sa mère, les premiers insuccès qui ont grevé la fortune des siens. Laure, dont la santé est maintenant toujours chancelante, a, de son côté, trop de soucis pour être de quelque ressource, et Balzac doit s'épuiser en démarches, en pourparlers, perdre des journées entières en discussions de famille douloureuses et stériles.

Il ne connaît même pas le repos d'un domicile stable et paisible, chez lui rue Cassini, ses heures de travail ne sont pas respectées, il ne parvient pas à échapper aux importuns, aux créanciers, il a imaginé de s'organiser une retraite à Chaillot et tente d'y vivre des semaines entières, isolé, perdu dans son travail; puis, il lui faut se souvenir tout à coup que son rôle de directeur de journal l'oblige à rece-

voir, à faire figure et ce sont des sautes de vie perpétuelles, tantôt l'activité de l'homme qui veut agir, se montrer, soutenir son crédit, échafauder des combinaisons financières, tantôt la réclusion, les nuits, les jours passés cloué devant sa table, l'exaltation du génie, la fièvre et le désespoir de l'inspiration. Un instant l'horizon paraît s'éclaircir, le procès du *Lys* est gagné en juillet, le livre paraît en volume au lendemain du jugement et Balzac part tenter de travailler en paix à Saché. Peu de jours après son arrivée, il y apprenait le désastre définitif de la *Chronique de Paris*. Pour la seconde fois c'était la ruine, le boulet de la dette rivé à nouveau, la défaite de l'orgueil, les compromis à signer avec sa conscience comme avec ses créanciers.

Si accoutumé que l'on soit à trouver dans l'existence du maître les heurts et les contradictions, il faut reconnaître cependant que cette terrible année 1835 marque une époque

de confusion extraordinaire et comprendre qu'en dehors de la lutte dont nous venons d'indiquer seulement les phases les plus aiguës, Balzac dut traverser aussi une période de doutes, d'angoisses morales qui lui font perdre la possession de son sang-froid et le livre sans direction à la tempête de sa destinée.

Jusqu'en 1835, dans sa passion pour Mme Hanska, il a retrouvé un point d'appui, un centre d'énergie, une foi. Entre elle et lui, a-t-il pensé, qu'importe le temps, qu'importe l'espace, que sont les jours, que sont les années pour ceux qui croient; Genève rayonne dans le passé et dans l'avenir, que peuvent craindre ceux qui savent que pour eux le bonheur existe?

Un dangereux hasard a un instant menacé le secret de Balzac et de son amie. En 1834 deux lettres adressées par Balzac à Mme Hanska ou plutôt deux lettres adressées à Eve, l'Eve à qui il se croyait libre d'écrire à nouveau

sans contrainte, sont tombées entre les mains de M. de Hanski. A l'aide d'un habile subterfuge, Balzac sut épargner à son amie de pénibles et dangereuses explications; il écrivit humblement à M. de Hanski le suppliant de pardonner l'inqualifiable imprudence qui l'avait fait écrire à Mme Hanska des lettres qui n'étaient que de la copie littéraire; une plaisanterie d'un goût déplorable résultant d'un pari fait en riant avec Mme Hanska — alors que celle-ci s'avouant curieuse de connaître ce que pouvait être une lettre d'amour, il lui avait promis de lui adresser une lettre « telle que Montauran devait en écrire à Marie de Verneuil ». M. de Hanski accepta l'explication. Rien en apparence ne fut changé des relations cordiales qui liaient l'écrivain à la famille de l'Etrangère, mais une absolue prudence dut régner désormais entre Balzac et son amie. En mai 1835, un court séjour à Vienne, près de la famille de Hanski, amenait une réunion

tant désirée, tant attendue, mais ne devait pas renouveler les heures divines de Genève. Les billets échangés pendant ces jours si courts ne racontent que la prudence et la contrainte, une seule page crayonnée en hâte et furtivement remise à l'amie dévoile la profondeur d'un amour rayonnant de douleur, mais consentant à tous les sacrifices si l'espérance demeure permise. « Mon Eve adorée, je n'ai jamais été si heureux, je n'ai jamais tant souffert. Un cœur plus ardent que l'imagination n'est vive est un funeste présent quand le bonheur n'étanche pas la soif de tous les jours. Je savais tout ce que je venais chercher de douleurs et je les ai trouvées. Là-bas ces douleurs me semblaient le plus grand des plaisirs et je ne me suis pas trompé, les deux parts sont égales... Si je ne savais pas que nous sommes liés à jamais, je mourrais de chagrin. Aussi ne m'abandonne jamais, car ce serait un assassinat. Ne détruis jamais la confiance qui

est notre seul bien complet dans cet amour si pur. N'aie pas de jalousies, qui n'ont jamais de fondement. Je ne crois à la vie qu'avec toi. Que peux-tu craindre?... Allons, mille baisers, car j'en ai une soif que ces petites surprises ne font qu'accroître. Nous n'aurons ni une heure, ni une minute. Ces obstacles attisent une telle ardeur que je fais bien, je crois, de hâter mon départ. Je te presse de tous côtés sur mon cœur, où tu ne tiens que moralement. Je voudrais t'y garder vivante (1). »

Le surlendemain, en quittant son amie, il lui laissait en adieu ces quelques lignes pures comme une prière, belles comme un acte de foi : « Un amour qui dure est l'éloge de deux êtres et l'attestation la plus évidente d'une supériorité cachée, mais réservée pour les plus beaux plaisirs de l'homme, les plaisirs du cœur qui résument tout et le mènent jusqu'à

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 255.

la connaissance de Dieu par l'extase (1). »

Les deux billets ainsi rapprochés contiennent l'homme tout entier, celui qui aime avec passion, mais garde la volonté de dépasser sa passion ou plutôt de monter entraîné par elle vers les joies plus hautes — les joies spirituelles.

Il quitte Vienne, croyant emporter intact le talisman qui le rend invulnérable, croyant avoir renouvelé ses forces, rafraîchi son âme, et de ce voyage pourtant il emporte sans bien s'en rendre compte peut-être une faiblesse, une source d'amertume et de tristesse. Son amie lointaine est devenue plus lointaine encore, puisque sa présence n'a pas apporté cette fois le bonheur absolu; ces années d'attente ont pris aux yeux de Balzac une signification précise dont il ne peut plus ignorer la cruauté. Croire et travailler, le travail emporte tout... hélas! le travail emporte aussi nos forces, le

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 255.

prestige des années jeunes; on peut dompter la fatigue, dominer son corps, mais on ne peut dissimuler les stigmates du travail, — la gloire vieillit — et cet homme qui jusqu'ici ne savait pas compter, qui se donnait sans limite au travail comme à l'amour, entre en lutte entre ses deux grandes passions, et les cris de cette lutte pleine de grandeur et de désespoir éveillent en nous une amertume contre celle qui n'a pas su en son cœur de femme et d'amante trouver les mots qui rassurent, qui apaisent, qui apportent la certitude d'être aimé par delà les années qui séparent, les années qui vieillissent, les années qui déchirent.

Oui, le doute l'envahit; s'il connaît encore les heures d'orgueil devant le travail accompli, nombreuses se font maintenant les heures d'épouvante, de mortelle fatigue, où brisé de corps et d'âme, l'homme qui aime dépouille toute vanité, toute assurance pour se plaindre avec une poignante simplicité. Le mal de vieillir

dont il a senti si longtemps souffrir près de lui Mme de Berny, le mal de vieillir est entré en lui : « Mes cheveux tombent à poignées, ils blanchissent à vue d'œil, la profonde inaction de mon corps me fait grossir outre mesure; je reste souvent vingt-sept heures assis. Non, vous ne me reconnaîtrez plus. »

Toute son énergie se paralyse dans un dilemme d'angoisse; brûler son existence et grandir encore, ou bien compter avec ses forces, se ménager pour garder encore un peu du prestige de l'homme jeune auprès de celle qu'il aime et, lorsqu'il lui arrive au matin de se jeter sur son lit, brisé, mais enivré après sa nuit de travail, lorsque tout bas il parle à l'absente, lorsqu'il interroge : Es-tu fière de moi? une voix cruelle répond en lui : Tu vieillis... tu vieillis...

L'unité de son courage est brisée, à qui livrer le fond de son âme, le fond de sa douleur, Mme de Berny est une agonisante et entre elle et lui une dernière épreuve a mis

comme une barrière. Pendant un séjour de Balzac à la Boulonnière, alors qu'il corrigeait près d'elle le *Lys dans la vallée*, Armand, son enfant de prédilection établi en Belgique est tombé dangereusement malade, Alexandre, son frère aîné, est allé le chercher et l'a ramené mourant; une suprême énergie galvanise Mme de Berny, elle soigne, elle paraît d'abord sauver son enfant :

« Cette mère sans force, expirante, passe les nuits, soigne Armand. Elle m'a supplié de ne pas venir, écrit Balzac. Vous savez comme dans ces moments où tout en nous est tendu, le moindre choc, vient-il d'affection éprouvée, ou de maladresse fait tomber (1). » Malgré le dévouement de sa mère, Armand fut emporté. Après ce coup, cette mort de l'enfant sur lequel, au dire même de Balzac, elle avait reporté toutes ses espérances, Mme de Berny ne vit plus que pour prolonger une trop longue

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 282.

agonie, elle se refuse à recevoir son ami, refuse même pendant quelque temps de lui écrire; entre eux c'est déjà la grande séparation et lorsque la Dilecta reprendra sa plume et le rappellera, celui-ci prévenu devra différer sa visite, les médecins savent que la moindre émotion achèverait cette mourante qu'une dernière crise emporte le 20 juillet 1836. Les mois de silence qui précèdent cette mort sont pour Balzac d'une affreuse solitude de cœur, Mme de Berny se tait, Mme Hanska se plaint, doute, critique, à l'heure où ses lettres sont attendues espérées comme les seules joies du présent, le seul rayon de l'avenir; les réponses de son ami se font rares à cette époque, il traverse une crise trop grave pour pouvoir être sincère. Mme Hanska n'est pas Mme de Berny, même lorsqu'il croit tout lui dire, entre elle et lui il garde vivant son amour-propre et l'ultime prudence qui lui fait craindre de montrer le fond de ses misères à l'Etrangère, Mme Hanska, qui en

apprécie le côté pittoresque, reculerait effrayée peut-être devant leurs trop dangereuses réalités (1).

Le doute et l'isolement accablent le maître

(1) C'est à cette époque (1835-1836), que Balzac commence une correspondance avec une autre inconnue, Louise. Celle-ci se refusa toujours à lever le voile de l'anonymat, les lettres que Balzac lui écrivit ne sont qu'une longue plainte de solitude et de travail accablé; presque toutes ces lettres contiennent une allusion au dévouement de la Dilecta : « Des visites! que vous en reste-t-il? Pendant douze ans, un ange a dérobé au monde, à la famille, aux devoirs, à toutes les entraves de la vie parisienne, deux heures pour les passer près de moi, sans que personne en sût rien; douze ans! Entendez-vous? Puis-je vouloir que ce sublime dévouement qui m'a sauvé recommence? »

Dans la même correspondance, quelques jours après la mort de Mme de Berny : « La personne que j'ai perdue était plus qu'une mère, plus qu'une amie, plus que toute créature peut être pour une autre. Elle m'avait soutenu de parole, d'action, de dévouement, pendant les grands orages. Si je vis, c'est par elle, elle était tout pour moi quoique, depuis deux ans, la maladie, le temps nous eussent séparés, nous étions visibles à distance, l'un pour l'autre; elle réagissait sur moi, elle était un soleil moral. Mme de Mortsauf, du *Lys*, est une pâle expression des moindres qualités de cette personne. » — (*Correspondance*, p. 267.)

et, pour la première fois, des plaintes qui ressemblent singulièrement à des reproches se glissent entre les pages écrites pour l'amie lointaine : « Je n'ai pas le triste courage de vous découvrir toutes mes plaies. » Et lorsque Mme Hanska continue à se plaindre de lettres trop brèves et renouvelle une de ses querelles jalouses, il répond : « Cara, la vie que je mène ne souffre pas que les douces choses de l'amitié se convertissent en continuelles explications, la vie de l'âme ce n'est pas cela. » Certains jours il n'a même plus la force de relever les reproches de son amie, c'est le découragement, l'insensibilité absolue qui le guettent : « Il y a un moment où Sisyphe n'a plus ni pleuré, ni souri, où il a participé de la nature des rochers qu'il soulevait toujours. »

Certainement à cette époque, la religion de Balzac, en la personne de Mme Hanska, traverse une crise douloureuse, la lumière vacille, semble s'éteindre dans l'âme du maître —

à l'heure même où le souffle hésite sur les lèvres de Mme de Berny agonisante — les luttes entre le doute et la foi, le remords et l'apaisement que doit traverser l'âme de cette femme qui, un instant au seuil de l'éternité, ne sait plus si « aimer n'était bien qu'une vertu » semblent projeter une ombre dans l'âme qu'elle s'est liée à jamais. « L'espérance est-elle autre chose qu'une douleur déguisée », interroge Balzac; sa lassitude est infinie, un désir d'égoïsme, de reprise l'envahit, il a des plaintes, des soupirs qui sont presque des négations : « Qui donc est dans le secret de tant d'orages contenus, de tant de passion perdue, secrète? Pourquoi les belles années s'en vont-elles, pressant l'espérance qui s'échappe sans qu'il reste rien qu'une infatigable ardeur à réespérer. » De la Touraine où il s'est réfugié, la lutte lui apparaît stérile, une grande tentation de s'avouer vaincu l'envahit, la terre natale lui arrache des soupirs, des soupirs dont l'Etrangère ne peut com-

prendre le sens profond, « ce Juif-Errant de la pensée » au contact de son terroir sent ses grandes ambitions, son lointain amour, ses rêves brillants glisser, pâlir, sa volonté chanceler, parce que, fermant les yeux, il a respiré l'odeur des vignes en fleurs. « Il fait une chaleur excessive qui fait fleurir les vignes. Ah! mon Dieu, quand aurai-je une petite terre, un petit château, un petit parc, une belle bibliothèque et pourrai-je habiter cela sans ennui en y logeant l'amour de ma vie? »

Il doute de lui, il doute de son œuvre, il doute de son étoile : « J'aurai bientôt trente-sept ans et je ne suis rien encore; je n'ai rien fait de complet ni de grand; je n'ai que des pierres amassées. Dans ce jeune Colysée en construction, il n'y a pas de soleil, ou du moins les rayons viennent de si loin que l'âme a besoin de l'imagination pour animer le monument. Ni la gloire, ni la fortune ne rendent les grâces de la jeunesse (1). »

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 318.

La dernière phrase est la plainte banale, la plainte nue qui ne prend même pas le soin sous la plume si riche du maître de se revêtir d'une image, de se cacher sous des mots sonores. L'homme qui doute de son œuvre doute en maître et en artiste, les mots jouent autour de son angoisse et la lumière du génie anime même aux heures mauvaises « le jeune Colysée en construction ». Mais l'homme qui aime apparaît en sa simplicité plus noble encore que le penseur et son âme éternellement jeune d'essence plus rare que son génie; lorsqu'il a crié son mal, il regarde à nouveau l'horizon où tremble l'étoile, l'étoile plus belle d'être distante, inaccessible; son scintillement vacille parfois, mais elle demeure, et plus belle, plus sûre encore que l'étoile la loi de croyance qui le guide vers elle : « Et cependant je suis tout foi. Quand les chagrins auront disparu, je reviendrai à vingt ans. Et puis, je veux être si bon... »

Non, rien ne peut abattre ou diminuer l'âme

capable de ces divins retours vers l'espérance; Mme de Berny peut mourir, sa tâche a été remplie, elle a enseigné au jeune homme qui de l'amour espérait l'infini, que l'amour donnait l'infini; par un merveilleux privilège, elle, sur qui pesait le redoutable fardeau de l'expérience et de l'âge, elle a préservé la jeunesse de cœur de son amant, elle l'a prémuni à jamais contre l'égoïsme et la sécheresse. Après la période de craintes et d'angoisse de la cruelle année qui se termine par le déchirement de la mort de la Dilecta, apprise brutalement au retour d'un court voyage en Italie, Balzac, en face de la mort, de la ruine, du doute, retrouve son âme de foi; que lui importe s'il donne plus qu'il ne reçoit, lorsque les yeux de son âme se sont rouverts à son étoile. L'étoile, hélas, est une étoile voyageuse, capricieuse; Mme Hanska entraînera Balzac à sa suite sur tous les chemins de l'Europe, peu à peu elle le déracinera de son vrai milieu, ruinera sa santé,

usera et abusera de son pouvoir et, coupable seulement d'inconscience ou d'égoïsme, ne réalisera le rêve de son pauvre grand homme que pour donner une fin d'une tragique ironie à cette tragique existence.

Balzac repose à côté de sa femme, Mme Eve de Balzac; après l'avoir attendue dix-sept années, il l'épousa le 14 mars 1850 et mourut cinq mois après, le 18 août de la même année.

Il dort à ses côtés, des noms étrangers près du sien; il est seul pourtant, la gloire de son nom fait l'ombre autour de lui, la plume de bronze se repose posée sur le livre de sa vie, l'œuvre inachevée qu'il aurait terminée peut-être s'il lui avait été donné de pouvoir vivre et mourir auprès de sa véritable compagne, l'amie des premières joies et des premiers travaux.

C'est à Gretz, commune de la propriété de la Boulonnière, que repose Mme de Berny; la Dilecta semble vouloir s'effacer dans la mort,

comme elle s'effaçait dans la vie du maître. Enterrée près de son fils Armand, sa tombe est maintenant introuvable; l'ancien cimetière de Gretz a été abandonné vers 1870 pour un nouvel emplacement situé un peu en dehors du village; quelques rares concessions ont seules été transférées du cimetière ancien au cimetière neuf; ni le nom de Mme de Berny, ni le nom d'Armand ne figurent sur les registres de la paroisse mentionnant les transferts; elle repose donc confondue avec d'humbles morts sous la petite place déserte de Gretz; un maigre gazon, des chiens errants, de pauvres arbres et les débris de l'ancien mur d'enclave écroulé font, de cet endroit, un lieu de désolation, un coin d'oubli infiniment triste et banal. C'est là que dort pourtant « celle qui sut être une mère, une amie, une famille, un ami, un conseil; elle a consolé le jeune homme, elle a créé le goût, elle a pleuré comme une sœur, elle a ri, elle est venue tous les jours comme un bienfaisant

sommeil endormir les douleurs... (1) » Ces mots de son ami flottent autour de sa mémoire et la gardent plus sûrement contre l'oubli que la pierre d'un monument et les regrets d'une épitaphe; qu'aucune amertume ne vienne au cœur de ceux qui vont rêver d'elle dans ce coin de village ignoré, cette grande âme qui n'a vécu que du don d'elle-même doit jouir de s'être ainsi abandonnée jusque dans la mort et de ne garder un nom et un lieu de repos que dans l'œuvre immortelle de son ami.

(1) *Lettres à l'Etrangère*, p. 418.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière

A LA MÊME LIBRAIRIE

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 13262.